IHS
GYMNAS. IMMAC. CONC. SOC. IES. PARIS. AD. VALL. GIR.

Regis C
LIBRARY
UNIVERSITY SCHOOL
T.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

BT
738
F4
1865

ANNÉE 1865. — 2e ÉDITION.

WITHDRAWN
REGIS COLLEGE LIBRARY
TORONTO

PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

Droit de reproduction et de traduction réservé.

44478

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leprogrsparlec1865fl

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA NÉGATION NATURALISTE

ET LE SURNATUREL.

Messieurs,

Le vrai christianisme illumine la science, et la vraie science de son côté justifie le christianisme. Souvent hostiles au christianisme, alors qu'elles sont encore dans l'ombre de leur berceau, toutes les sciences parvenues au plein jour de leur midi, éclairent de leurs reflets le grand édifice chrétien. C'est ce que nous avons établi particulièrement dans les conférences de 1863. Ainsi disparaît l'antagonisme

entre le progrès scientifique et la vérité chrétienne ; antagonisme imaginaire, qu'on nous oppose partout et qu'on ne rencontre nulle part.

Mais autant la vraie science est favorable et sympathique au christianisme, autant la science fausse lui est radicalement opposée et profondément antiphatique. La religion de la lumière a pour ennemi naturel le génie des ténèbres. Le christianisme est la complète affirmation du vrai en tout ordre de choses ; toute science négative le rencontrant sur sa route, l'attaque et s'acharne à le détruire. Déjà l'année dernière, j'ai commencé à vous révéler cet antagonisme radical entre le christianisme affirmatif et la science négative. Une science sacrilégement audacieuse, sous le nom de critique nouvelle, venait de commettre, sur la personne de Jésus-Christ, un attentat dont le monde s'était ému. La négation de son souffle froid avait touché au cœur vivant du christianisme. Voilà pourquoi nous avons insisté sur une attaque qui offrait à la défense de la vérité l'intérêt de l'actualité, et concentré les efforts sur ce point décisif, la Divinité de Jésus-Christ.

Mais, Messieurs, il s'en faut bien que la négation contemporaine s'arrête à ce dogme central du christianisme. Cette attaque publique de la divinité de notre Christ en face de ses adorateurs, n'a pu étonner que ceux qui n'avaient pas suivi le travail souterrain de la science négative, minant une à une toutes les vérités sur lesquelles Jésus-Christ et le christianisme s'appuient pour porter le monde. C'est ce travail d'universelle négation que j'entreprends de dévoiler dans ces nouvelles conférences. Vous verrez la négation contemporaine, pareille à un démolisseur opiniâtre, à partir du sommet de l'édifice, faisant tomber, avec le ciment qui les lie, toutes les assises de la vérité, arriver de ruine en ruine à la destruction des premiers fondements, et jusqu'au déracinement de toute science et de toute raison. Vous verrez, en un mot, chaque négation d'une vérité chrétienne emporter une ruine de la science humaine, et aboutir comme à son résultat définitif au nihilisme de la raison elle-même.

Il ne peut plus échapper à personne que la négation contemporaine, notamment depuis

dix ans, poursuit au milieu de nous une œuvre effrayante de démolition intellectuelle. Des ténèbres épaisses, de tous les points de l'horizon, montent sur nos têtes, menaçant de nous dérober le soleil ; et sous les coups répétés des négations radicales, des abîmes s'ouvrent, menaçant d'engloutir une société brillante de luxe et couronnée de fleurs. Ces ténèbres, nous les traverserons pour y porter la lumière et montrer les écueils. Ces abîmes, nous les creuserons ; nous irons jusqu'au fond, non pour vous en rapporter une réponse de mort, mais pour en faire sortir l'espérance d'une restauration des intelligences acculées par nos dernières négations aux extrêmes frontières de l'erreur. La vérité nous somme de revenir à elle ou d'embrasser le néant. Notre situation intellectuelle nous impose cette alternative, ou la vérité pleine ou l'erreur absolue.

Dans cette revue rapide de négations contemporaines, je saurai respecter les personnes et même compatir au malheur de ceux qui nient tout ce que nous affirmons et insultent tout ce que nous adorons. Mais, Dieu aidant,

j'aurai pour frapper les erreurs un courage aussi grand que les erreurs elles-mêmes. La pusillanimité devant l'erreur est la prévarication de l'apôtre. Nous avons commencé, un jour, avec quelque courage et quelque liberté ; Dieu nous garde de continuer ou de finir par le servilisme et la lâcheté.

Aujourd'hui, je me contenterai de démasquer la négation la plus commune aux adversaires du christianisme, celle qui frappant au faîte de l'édifice, prétend en enlever le sommet, en abattant d'un seul coup le surnaturel tout entier ; je veux parler de la *négation naturaliste,* ou simplement du *naturalisme.*

Le naturalisme et le supernaturalisme marquent aujourd'hui le point culminant de la controverse chrétienne ; et la question qui les divise porte dans son sein le secret de tous les malentendus entre les chrétiens et leurs adversaires de toute nuance ; les uns prétendant tout juger au point de vue de la terre et du temps, les autres s'obstinant à tenir compte du ciel et de l'éternité. C'est ce qui donne tout d'abord à l'affirmation surnaturelle et à la négation naturaliste une importance exceptionnelle ; et

voilà pourquoi je commence par les mettre en face l'une de l'autre, sous le regard impartial de la raison et de la science. Demeurant au point de vue de notre prédication actuelle, nous montrerons comment le surnaturel se pose en face de la négation naturaliste, et comment, de son côté, la négation naturaliste se pose scientifiquement en face du surnaturel.

I

Le surnaturel en face de la négation naturaliste se présente avec ces trois témoignages : la raison l'accepte, le christianisme l'affirme, et l'histoire le confirme. La raison l'accepte comme idée, le christianisme l'affirme comme dogme, l'histoire le confirme comme fait.

Et d'abord, l'idée du surnaturel est une idée qui se pose en face de la négation naturaliste, comme naturellement acceptable. J'appelle ici négation naturaliste toute doctrine qui répudie d'une manière absolue la réalité surnaturelle, En ce sens, il y a autant de naturalismes qu'il

y a de systèmes qui nient la réalité surnaturelle. Il y a le naturalisme panthéiste, le naturalisme athée, le naturalisme matérialiste, le naturalisme positiviste, et je ne sais combien d'autres encore. Je néglige, pour le moment, toutes ces formes plus ou moins grossières du naturalisme contemporain.

Il y a un naturalisme qui s'élève encore au-dessus de ces bas-fonds de la pensée humaine, un naturalisme qui admet Dieu, l'âme et leurs mutuels rapports. Ce naturalisme, incontestablement le moins éloigné du christianisme, admet d'un côté Dieu créateur de l'homme, et de l'autre l'homme créature de Dieu. Dieu créateur a des droits sur l'homme, et l'homme créature a des devoirs envers Dieu. L'ensemble de ces rapports, dérivant de la nature de Dieu et de l'homme, aux yeux de ce naturalisme honnête, constitue toute la religion : au delà, la raison ne découvre que le vide, et ne poursuit que l'imaginaire sous le nom de surnaturel.

Ici commence le malentendu qui divise les esprits. Manifestement, on se méprend sur la véritable idée du surnaturel. Aussi, avant

d'aller plus loin, faut-il que nous commencions par dégager nettement la vraie notion du surnaturel de tout ce que l'on prend pour lui ; fantômes trompeurs qui abusent les meilleurs esprits, et déconcertent parfois les croyants eux-mêmes. S'il n'y a pas de question qui soit plus à l'ordre du jour et plus ardente au fond des âmes, il n'en est pas dont les termes soient plus généralement faussés, et les éléments plus universellement ignorés même des savants. Si j'interroge sur ce point les maîtres de la pensée moderne, j'en reçois des réponses qui me tiennent dans un douloureux étonnement, stupéfait d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils ignorent si absolument ce que savent si parfaitement nos chrétiens de douze ans.

Qu'est-ce que le surnaturel ? Ne serait-ce pas tout ce qui surprend la pensée, étonne l'imagination, excite la curiosité par le prestige de l'inconnu, en un mot, le merveilleux ? Non ; une chose peut être merveilleuse sans être surnaturelle. Ainsi le spiritisme, quoi qu'il en soit de sa réalité, a pour objet le merveilleux, nullement le surnaturel.

Qu'est-ce que le surnaturel ? Ne serait-ce pas tout ce qui déroge à l'ordre général et aux lois permanentes de la nature, le miracle par exemple ? Non ; le surnaturel et le miraculeux ne sont pas identiques. Le miracle peut être la preuve et la garantie du surnaturel ; il en est, si vous voulez, le sceau public et la signature divine ; mais il n'est pas le surnaturel lui-même. Supposez qu'entre Dieu et l'homme il n'y ait d'autres rapports que des rapports exclusivement naturels ; le miracle est possible encore.

Qu'est-ce que le surnaturel ? Ne serait-ce pas tout ce qui est inaccessible à l'intuition, tout ce qui se dérobe à la vision directe de l'intelligence, en un mot, le mystérieux ? Non ; car le mystère en lui-même implique l'idée d'une vérité cachée, ou d'un fait inexplicable, nullement l'idée d'une vérité ou d'un fait surnaturel ; la nature elle-même a ses mystères.

Qu'est-ce que le surnaturel ? Ne serait-ce pas ce qui répond à l'élément idéaliste de notre vie, tout ce que nous concevons et aspirons par delà le temps et la matière ? Non ; le surnaturel et le supra-sensible ne sont

pas une même chose. Même dans l'ordre purement naturel, l'homme peut avoir une impression de l'invisible, et un sens de l'infini ; il peut aspirer au delà de la terre et du temps. Identifier ces deux choses, c'est confondre le spiritualisme avec le supernaturalisme séparés encore par une distance infinie.

Où donc gît, Messieurs, le secret de cette chose si mystérieuse désignée par ce mot, le surnaturel ?... Tel que le conçoit et le réalise le christianisme, le surnaturel est quelque chose de plus simple qu'on ne l'imagine. Sans doute le fond en est impénétrable, et la substance nous en demeure voilée ; car ce fond c'est l'infini lui-même, et sa substance n'est autre que la communication de la vie de Dieu : mais la notion en est fort simple, et peut être, comme vous allez le voir, saisie par toute intelligence.

Entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu il y a, avons-nous dit, des rapports nécessaires fondés sur la nature de l'un et de l'autre, et résultant de l'acte même de la création. L'ensemble de ces rapports constitue cette première et essentielle commu-

nication entre Dieu et l'homme, qui s'appelle la religion naturelle. Mais pourquoi, s'il le veut, Dieu infiniment libre et infiniment bon ne pourrait-il ajouter à ces relations fondamentales d'autres relations supérieures aux premières ? Dieu créateur n'était devant l'homme sa créature que comme l'artiste devant son œuvre, admirant en lui le plus beau reflet de sa puissance ; qui empêche ce Dieu créateur de se poser devant l'homme comme un père devant son enfant, et de l'élever par le privilége de l'adoption à une gloire de famille ? Dieu m'a fait son chef-d'œuvre par voie de création ; pourquoi ne pourrait-il me faire son fils par voie d'adoption, et, à ce titre, entrer avec son fils adoptif dans des rapports plus profonds et des communications plus intimes ?

Dans cette hypothèse, Dieu père assigne à sa créature devenue son enfant une fin supérieure à celle qu'il lui assignait comme créateur ; et il lui garantit un héritage digne de la paternité qu'il se fait sur elle. Il donne à l'homme ainsi *élevé*, comme fin dernière, la vision et la possession de lui-même au terme de sa vie voyageuse ; et il lui garantit, pour

arriver à cette fin et conquérir cet héritage, des secours en proportion parfaite avec la destinée qu'il lui fait.

Il est évident que, dans cette supposition, entre Dieu et l'homme des relations nouvelles s'établissent ; de nouveaux droits d'un côté, et de nouveaux devoirs de l'autre ; en un mot, des communications surajoutées et supérieures aux premières, tout un ordre nouveau.

Eh bien, Messieurs, l'ensemble de ces communications et de ces relations nouvelles constitue ce que nous appelons ici l'ordre *surnaturel*. Ainsi, au terme final, point de vue sublime d'où le monde surnaturel se découvre tout entier, le face à face éternel et l'éternelle possession de Dieu vu et possédé lui-même en lui-même ; voilà la destinée surnaturelle. Et pour atteindre cette destinée, un ensemble de moyens adaptés à la fin, une lumière surnaturelle, des obligations et des lois surnaturelles, des forces et des impulsions surnaturelles : tel est, dans notre hypothèse, le résultat de cette libre adoption qui fait de l'homme créature de Dieu un enfant de Dieu.

Messieurs, je ne sais si ma parole fait assez

rayonner ma pensée pour illuminer la vôtre ; mais j'ai la passion de la lumière. Et si je ne me trompe trop facilement moi-même, il me semble que déjà la notion du surnaturel se dégage dans vos intelligences, des ombres qui l'enveloppent et des fantômes qui la défigurent ; et tous vous dites avec moi : Oui, nous avons compris ; sous le rayon de la parole le surnaturel nous est apparu ; et si la réalité de ce monde peut encore nous paraître discutable, la notion qui en est donnée est rationnellement *acceptable*.

Évoquez tout le génie de la philosophie, et toute la raison de l'humanité, pour essayer de découvrir dans cette notion l'ombre de la contradiction, vous n'y parviendrez pas. Pourquoi Dieu ne pourrait-il, plus haut que le ciel où brillent les étoiles de la philosophie et de la religion naturelle, découvrir à l'homme d'autres astres pour guider sa route ? Et si Dieu peut révéler à notre raison des vérités que la raison n'atteignait pas, pourquoi ne pourrait-il, comme conséquence de ces vérités, imposer à la conscience des devoirs que la nature ne lui prescrivait pas ? Et étant donnés à l'homme

des devoirs nouveaux et des obligations nouvelles, je demande en quoi il répugne que Dieu ajoute à la volonté humaine pour l'accomplissement de ses devoirs, des forces supérieures à la puissance qu'elle tient de l'acte même de sa création? Manifestement, Messieurs, il n'y a que le parti pris du système, ou le volontaire aveuglement de l'orgueil qui puisse dire devant le surnaturel ainsi conçu : *impossible, absurde*, *contradictoire*. Et, quoi qu'il en soit, pour le moment, de la réalité, il ne se peut que votre raison n'accepte une notion du surnaturel qui se résume et se formule en ces termes : une communication de l'homme et de Dieu en dehors des exigences de leur mutuelle nature, fruit d'un amour gratuit et d'une libre adoption.

Ce surnaturel que la raison accepte comme idée, le christianisme l'affirme comme dogme; il le pose à son centre et à sa base comme son dogme central et fondamental. Le surnaturel est le christianisme lui-même dans son essence propre et dans sa substance la plus intime.

Il se trouve en effet que le surnaturel ainsi conçu a pour base fondamentale l'Incarnation

du Verbe, et pour centre vivant la personne même de Jésus-Christ Notre-Seigneur. « Là, dit l'immortel Pie IX, réside la raison radicale de cette cohésion qui unit la nature de l'homme à la nature de Dieu. » C'est le lien essentiel du monde naturel et du monde surnaturel, le point de jonction providentiel de l'un et de l'autre. Car, selon la remarque d'un illustre prélat, interprétant ici la théologie chrétienne, encore qu'au point de vue des possibilités absolues, Dieu eût pu, s'il l'eût voulu, constituer autrement ses relations surnaturelles avec l'humanité, il est certain que Dieu, en décrétant l'Incarnation de son Verbe et notre rédemption par Jésus-Christ son Fils, a constitué en Lui le mystère de notre filiation divine (1). Par Lui et en Lui le divin, c'est-à-dire le surnaturel, vit dans l'humanité. Le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est ;* et ce Verbe habitant parmi nous est l'abrégé du surnaturel ; il en est la personnification vivante. Le cœur de Jésus-Christ est le point central de la vie surnaturelle.

(1) Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Voilà pourquoi la question du surnaturel tout entier se lie d'une manière si intime à la question de la divinité de Jésus-Christ. Les ennemis du surnaturel l'ont compris ; ils ont senti dans notre Christ-Dieu le cœur vivant du surnaturel ; et comme tous ceux qui veulent tuer, ces meurtriers d'un nouvel ordre se sont dit : Frappons au cœur. Ils ont frappé ; et nous tous, enfermés dans ce cœur, nous avons senti le coup, et nous en avons tressailli d'un tressaillement qui dure encore. C'est que le surnaturel dans l'humanité, ce n'est pas le Christ seul, c'est nous aussi vivants de la vie de notre Christ.

Absolument parlant, le grand mystère de l'Incarnation eût pu se limiter à Jésus-Christ ; dans ce cas il eût été, lui seul, le surnaturel dans l'humanité. Mais Dieu en avait décidé autrement. Le Christ par ce mystère était constitué centre de la vie surnaturelle dans l'humanité ; mais c'était un centre rayonnant. Par Lui et en Lui la vie divine devait rayonner dans tous les hommes incorporés à Lui, c'est-à-dire dans tous les chrétiens, par Lui divinement adoptés et mystiquement déifiés. Selon la

théologie de saint Paul, confirmée par l'Écriture et toute la tradition chrétienne, le christianisme réel n'est pas comme une secte ou une école, une collection d'hommes juxtaposés, n'ayant d'autre lien qu'une analogie de pensées et des rapports de convention. Le christianisme est corps; il est corps mystique, mais vivant; le Christ est la tête, les chrétiens sont les membres, *multi unum sumus in Christo;* et cette multiplicité des membres dans l'unité d'un même corps régi et informé par le Christ, cette cohésion des vivants surnaturels venant de tous les points de l'espace et de la durée se rencontrer, se toucher et se compénétrer à leur centre, dans l'unité de la même vie, c'est le surnaturel vivant dans l'humanité chrétienne.

De là le cri de saint Paul, attestation éloquente et sympathique de cette grande réalité chrétienne : *Crescamus in illo per omnia qui est caput, Christus :* « Croissons de toute ma-« nière dans le Christ notre chef. » Par Lui et en Lui nous viennent toutes les influences et toutes les dérivations de la vie divine, comme toutes les influences et toutes les déri-

vations de la vie naturelle descendent de la tête dans tous les membres du corps, pour les animer, les accroître, et leur faire accomplir leur fonction dans la vie générale. Cette vie de notre Christ qui se verse et se développe en nous, sans nous enlever ni notre autonomie, ni notre personnalité, nous transforme de toutes manières, nous transfigure sous toutes les faces, nous élève sous tous les aspects ; et nous poussant du dedans au dehors, comme une séve exubérante, elle nous fait végéter, fleurir, fructifier et grandir en lui de plus en plus, jusqu'à ce que nous ayons atteint avec la plénitude de notre vie la mesure de l'homme parfait : *donec occurramus omnes... in virum perfectum.*

Ainsi, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, vous voyez naître, marcher, agir, et croître sans cesse dans l'humanité cette vie surnaturelle ; vaste corps toujours grandissant, et dont l'agrandissement dans l'espace et le temps est le progrès chrétien lui-même : *Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus* (1).

(1) Eph. IV, 15.

Ah! Messieurs, n'y eût-il ici, par supposition, qu'une conception sans objet, et une idée sans réalité; grand Dieu, quelle idée et quelle conception!

Voilà le Christ, portant en lui la plénitude de la vie surnaturelle (1); le voilà, touchant à l'humanité et à la divinité par sa nature humaine et par sa nature divine; le voilà au centre de l'homme, de la famille, de la société et partout, ressort et impulsion de toute la vie dérivée de lui-même!

Le Christ dans l'*homme*, c'est-à-dire en moi, faisant surnaturellement tout vivre, tout agir, et tout croître en moi-même, mon intelligence par sa pensée divine, mon cœur par son amour divin, ma volonté par son autorité divine, en un mot toute ma vie, sous l'impulsion de sa vie!

Le Christ dans la *famille* où il habite comme en un sanctuaire, trait d'union divin de trois âmes humaines unies dans son propre cœur; donnant au père le sacre de sa royauté, à la mère le sacre de son sacerdoce et à l'enfant le

(1) In ipso complacuit habitare plenitudinem. *Colos.*, I.

sacre de sa divinité en le faisant chrétien ; en un mot, toute la famille sous l'impulsion de sa vie !

Le Christ dans la *société*, découvrant dans la lumière de son regard, au peuple la majesté des rois et aux rois la dignité du peuple ; marquant d'un caractère divin, d'un côté le commandement, et de l'autre l'obéissance ; faisant mouvoir lui-même par la main des princes qui relèvent de Lui les ressorts des États, alors que la société en haut comme en bas, toute pleine de Jésus-Christ, poursuit dans sa marche ascensionnelle son divin idéal, l'agrandissement du Christ dans les nations et les siècles !

En un mot, le Christ au centre de l'humanité gravitant autour de Lui ; Lui se développant en elle, et elle se développant en Lui par la dérivation croissante de sa propre vie !... Messieurs, je m'arrête en face de cette imposante vision ; avec vous et comme vous je la salue dans un ravissement sacré ; et je vous dis en vous la montrant : Vous avez vu le surnaturel ! Ah ! cette vision, si merveilleuse qu'elle vous paraisse, ce n'est pas la fascination d'un rêve, c'est l'apparition de la plus

sublime réalité qui ait jamais passé sous le soleil. C'est le christianisme lui-même, le christianisme qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles, le christianisme qui s'affirme, et qui se posant lui-même en face des négations les plus audacieuses, leur dit avec une assurance divine : « Regardez-moi bien, je suis le Surnaturel. »

Ainsi, Messieurs, ce que la raison accepte comme possible, le christianisme l'affirme comme réel ; et ce que le christianisme affirme, il se trouve que l'humanité le confirme.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder autour de soi, et de se rendre attentif aux manifestations de la vie, telles qu'elles apparaissent à toutes les heures du temps, à tous les points de l'espace, et à tous les degrés de la hiérarchie humaine. Quiconque a vu les illuminations des intelligences, entendu le battement des cœurs, senti les tressaillements de la vie, ne peut plus ignorer ce phénomène qu'on rencontre à toute heure, quand on traverse les profondeurs des âmes et les abîmes de l'esprit : c'est que, même dans les couches les plus inférieures de l'humanité qui vit sous

nos yeux, il y a des mystères d'intuition, de connaissance et de compréhension, qui dépassent la capacité de la raison et la mesure de l'intelligence ; il y a des mystères de vertu, d'héroïsme et de sacrifice, qui ne se peuvent expliquer par une force purement humaine ; il y a enfin des mystères de joie, de ravissement et de félicité, qui ne jaillissent d'aucune de ces terrestres sources, d'où les joies et les félicités jaillissent d'ordinaire jusqu'au cœur de l'homme. Nier ces faits, les nier tous, les nier quand même, ce serait nier la vie dans l'éclat de ses manifestations les plus palpables et les plus populaires.

Et puisque, du haut de cette tribune, je dois à la vérité la voix de tous les témoignages qui ont retenti dans mon âme, ce que j'ai vu je le proclamerai. J'ai vu dans des âmes de paysans et dans des intelligences d'ouvriers, des jets de lumière et des splendeurs d'illumination qui éblouissaient ma pensée, et qui eussent déconcerté, avec tout le génie de la science, toutes les gloires de l'Institut : j'ai vu dans cette âme humaine si effroyablement prise du mal de l'égoïsme et de la sen-

sualité, dans cette humanité si étreinte par ses propres faiblesses, et si subjuguée par ses propres passions, j'ai vu des miracles de patience, et des miracles de sacrifice, et des miracles de sainteté, dont mon cœur ne comprenait pas le mystère, et dont nulle force humaine ne suffisait à m'expliquer le prodige : j'ai vu enfin, au fond de cette vallée des larmes, même dans les êtres les plus soumis aux oppressions du malheur, j'ai vu de ces tressaillements de joie, de ces ravissements de l'âme, et de ces spectacles de félicité qui faisaient rêver du paradis. Et ces joies, et ces ravissements, et ces félicités n'étaient portées sur aucun souffle de la terre ; et rien de la nature ne m'expliquait cette sérénité qu'un rayon de Dieu peut seul faire surgir au front du malheureux.

Et ces faits, remarquez-le bien, ce ne sont pas de rares phénomènes apparaissant, comme des météores du monde religieux, dans quelques êtres exceptionnellement organisés ; ces phénomènes se rencontrent dans des multitudes humaines de toute nature, de tout climat, de toute organisation, de tout caractère et de

toute condition ; et l'observateur attentif des phénomènes de la vie mystique les découvre parfois avec stupéfaction jusque dans les rangs les plus infimes de la hiérarchie intellectuelle et sociale.

Je le demande, en présence de ces apparitions dont ni la raison ni la nature ne me disent le secret, dois-je, avec une critique obstinée, ne plus voir dans tous ceux qui personnifient ces phénomènes surhumains, que des victimes de leurs illusions, des dupes de leurs fascinations ? Tous ceux en qui j'ai vu ces prodiges d'illumination que la science n'explique pas, ne sont-ils que des fous sublimes, laissant éclater par l'excès de la folie une puissance d'intuition et de compréhension anormale ? Tous ceux qui m'ont montré, dans les constitutions les plus faibles et les conditions les plus déshéritées, des miracles de patience, de sacrifice et de vertu qui étonnaient ma nature et déconcertaient ma faiblesse, croirai-je que ce ne sont que des fanatiques et des exaltés, élevés à toutes les saintetés et à tous les héroïsmes par leur fanatisme et leur exaltation ? Et tous ceux qui m'ont ému au spec-

tacle de leurs célestes joies et de leurs enivrements sacrés, alors que la souffrance et le malheur les broyaient dans leurs étreintes, croirai-je que ce ne sont que des hallucinés ravis et béatifiés par leur hallucination même ?

Non, mille fois non : devant les manifestations de l'animalité, vous affirmez la vie animale ; devant les manifestations de l'intelligence, vous affirmez la vie intellectuelle ; devant les manifestations de votre libre arbitre, vous affirmez la vie morale : et moi, devant ces manifestations que n'expliquent ni la vie animale, ni la vie intellectuelle, ni la vie morale, j'affirme une vie plus élevée que tout cela, j'affirme la vie surnaturelle et le divin dans l'humanité !

Encore ai-je laissé dans l'ombre du passé cette prodigieuse apparition de dix-neuf siècles de christianisme, c'est-à-dire de dix-neuf siècles de vie surnaturelle. Je ne tiens compte que de ce que j'ai vu de mes yeux et touché avec mon âme : et voilà que cette humanité restreinte, que j'ai pu pénétrer, m'a montré partout dans son âme, et jusque sur son visage, sous un triple rayon, la physionomie

visible du surnaturel invisible ; elle m'a confirmé le témoignage historique de cette vaste nuée de témoins planant sous le ciel de la chrétienté, et vous laissant voir sur elle-même le reflet éclatant du surnaturel, comme certains nuages laissent resplendir sur leurs franges dorées les clartés du soleil qu'ils semblent dérober aux yeux.

Que dis-je ? Messieurs, ce n'est pas seulement l'humanité chrétienne, à le bien prendre, c'est toute l'humanité que je pourrais ici appeler en témoignage, pour confondre, à la clarté de l'universelle histoire, les fanatiques bourdonnant dans le bruit du siècle cette parole qui ment à l'humanité de tous les siècles : « Il n'y a pas de Surnaturel. » Et ici volontiers je dirais avec un vaillant Évêque de France (1) : *Ce qu'on ne veut pas voir et reconnaître dans l'Église, est manifeste dans l'humanité. L'humanité est pleine du divin ;* elle porte partout, dans le fond et à la surface de sa vie, gravé par la main de Dieu, le sceau authentique et à jamais ineffaçable du surnaturel.

(1) Mgr l'évêque de Tulle à Saint-Eustache.

Certes, je veux bien l'avouer, l'humanité n'a pas partout formulé sa croyance au surnaturel, avec cette exactitude et cette précision que le christianisme met dans tout ce qu'il définit et dogmatise. Je vous accorde, si vous voulez, qu'en dehors de la révélation divine achevée par le Verbe de Dieu, l'humanité n'a eu ni l'idée explicite, ni le désir formel de cette vision intuitive de l'infini, qui est la raison finale du surnaturel chrétien. Mais, en regardant l'humanité dans son fond, et même à sa surface, qui osera nier que partout et toujours elle ait cru à quelque chose de plus haut que sa nature et de plus élevé que sa raison ? Qui osera dire, que par son culte, sa religion, ses symboles, ses doctrines et son langage, elle n'a pas affirmé, plus ou moins explicitement, ce qu'elle nomme, elle aussi, à sa manière, le surnaturel ; ce quelque chose de supérieur, qu'elle sentait bien ne lui venir ni de son génie, ni de sa science, ni de son industrie, mais de son âme tournée du côté du ciel, ou plutôt du ciel ouvert sur son âme ; lumière tombant sur elle de son éternel foyer, et lui envoyant, même à travers les té-

nèbres accumulées par l'erreur, ses mystérieuses clartés ? Comment s'explique ce phénomène si absolument inexplicable pour les ennemis attitrés du surnaturel ? Qu'importe ? Ah ! sans doute, l'humanité se souvient. Le surnaturel fut le premier état de sa vie. L'humanité à son berceau fut vêtue du divin ; tombée de ce haut sommet, elle se souvient de sa chute ; elle emporte partout dans sa blessure, avec le mémorial douloureux de son désastre primitif, le besoin toujours vivant de retrouver sa grandeur perdue ; et je comprends ce beau mot d'un de nos poëtes :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Déifiée au commencement par sa divine adoption, l'humanité est tombée d'une grande chute ; mais du fond de la vallée où elle a roulé meurtrie et souffrante, elle aperçoit encore éclairées par son premier soleil les hautes cimes d'où elle est tombée. Triste dans son exil, elle rêve de la patrie ; abaissée sur la terre, elle se souvient de son ciel, et courbée sous le

poids de la nature, elle aspire au delà; elle dit comme le christianisme et avec le christianisme devant le ciel et la terre : *Je crois au surnaturel.*

Voilà, Messieurs, comment apparaît devant vous le surnaturel : accepté par la raison, affirmé par le christianisme, confirmé par l'humanité entière. Ce n'est ici ni une exposition complète, ni un traité adéquat du surnaturel; c'est, dans les proportions les plus restreintes, sa situation générale en face de la négation naturaliste.

Pourtant ce surnaturel, tel que nous venons de le voir, la *science* moderne le repousse et elle le repousse, dit-elle, parce qu'elle est la science. Il faut s'expliquer une bonne fois sur cette fin de non-recevoir; et après vous avoir montré le surnaturel en face de la négation naturaliste, j'ai à vous montrer quelle est la position scientifique de la négation naturaliste en face du surnaturel.

II

En admettant que le surnaturel, tel que nous venons de le montrer, n'eût pour nos adversaires qu'une valeur purement hypothétique; voici, même dans ce cas, comment, entre l'affirmation supernaturaliste et la négation naturaliste la question devrait être scientifiquement posée.

Dieu, qui pouvait créer l'homme dans un état purement naturel, en lui assignant pour fin une destinée exigée par notre nature et par la sienne, Dieu a-t-il pu vouloir et a-t-il voulu élever sa créature à une fin supérieure, et lui donner, pour l'atteindre, des moyens proportionnés à cette fin? Au-dessus de ces rapports, qui ressortaient, d'un côté, de la souveraineté divine, et de l'autre, de la dépendance humaine, Dieu a-t-il pu vouloir et a-t-il voulu constituer, entre sa créature et lui, des relations plus hautes et des communications plus intimes? En deux mots : Dieu a-t-il

pu vouloir et a-t-il voulu que l'homme, son sujet par voie de création, devînt son enfant par voie d'adoption ? Si Dieu a pu le vouloir, le surnaturel est possible ; si Dieu l'a voulu, le monde surnaturel existe.

Certes, vous en conviendrez, Messieurs, procéder de cette manière, ce n'est pas décliner la question ; c'est la poser nettement, loyalement, résolument. Sous ce rapport, nous manquons peut-être d'habileté ; on ne nous accusera pas de manquer de sincérité. Nous disons qu'entre nos adversaires et nous, entre le christianisme et l'antichristianisme, là est le point décisif du grand combat des esprits. Devant la question du surnaturel, ainsi franchement posée par la théologie chrétienne, on me permettra de dire avec la même franchise, et avec une complète liberté quelle est l'attitude scientifique de la négation naturaliste. Cette attitude peut se résumer en ces termes. La négation naturaliste *doit* examiner si le surnaturel est, oui ou non, comme elle le prétend, absolument impossible et purement imaginaire. Cet examen scientifique qu'elle doit au surnaturel, la négation naturaliste *ne veut*

pas l'entreprendre. Voulût-elle en effet entreprendre de démontrer scientifiquement que le surnaturel est inadmissible et purement fictif, il lui est absolument *impossible* d'arriver à cette démonstration.

Et d'abord, la négation naturaliste, pour être rationnellement recevable, *doit* démontrer scientifiquement que le surnaturel est impossible et purement imaginaire. Nous disons hardiment au génie de la négation : *Fais ce que dois et advienne que pourra ;* démontre que le surnaturel n'existe pas et ne peut pas exister.

Oui, cette démonstration, nous disciples et adorateurs du surnaturel, nous avons le *droit* de l'exiger ; et vous, agresseur et contradicteur du surnaturel, vous avez le *devoir* de la donner. Veuillez le remarquer, vous n'êtes pas un homme qui nie en face d'un homme qui affirme ; votre situation est bien différente. Vous êtes en présence d'un fait immense, vaste comme le christianisme et l'humanité, la croyance au surnaturel ; vous voici seul, séparé, né d'hier, en face d'une société de croyants qui, à partir du Christ jusqu'à nous,

se compose de milliards d'intelligences, toutes affirment le surnaturel chrétien. Que dis-je? vous êtes en face d'une humanité qui, à partir de son berceau jusqu'à nous, affirme, elle aussi, de toute son âme, le surnaturel. Je suppose, ce qui est faux, que cette société vivante encore sous vos yeux, n'apporte de la vérité du surnaturel qu'elle affirme d'autre raison que son affirmation même : est-ce que vous pouvez considérer comme non avenus et ce fait chrétien dix-huit fois, et ce fait humain déjà soixante fois séculaire? Est-ce que vous ne voyez pas que pour le christianisme et pour l'humanité, cette possession, devant la raison et la science, constitue un argument d'une immense valeur, et une preuve qu'il ne dépend ni du génie ni de la science de réduire à néant? Ne comprenez-vous pas dès lors que cette possession vous impose l'obligation logique et scientifique de démontrer contre elle, que le surnaturel n'existe pas et ne peut pas exister?

— Mais, dit ici la libre pensée un peu étonnée de cette provocation au combat scientifique, démontrez vous-même que vous êtes le surnaturel. — Messieurs, le christianisme,

dans sa splendeur rationnelle et dans sa clarté historique, pourrait ici répondre à la libre pensée : « Ce qui démontre que je suis le surnaturel, c'est tout ce qui démontre que je suis divin ; car le surnaturel c'est le divin dans l'humanité. Or ma divinité resplendit dans mon histoire : elle éclate aux regards de toute impartiale raison des splendeurs de l'évidence morale. Sans doute le surnaturel qui est mon sommet échappe à vos intuitions ; car il plonge au fond de Dieu lui-même ; mais ma base, ma base immense, large comme l'espace et la durée, elle est assise sur les fondements de la raison humaine et de la certitude historique. Portez autour de ces fondements qui appuient tout l'édifice le flambeau de votre science et le regard de votre curiosité ; cherchez en tout ce qui se voit et se touche, en tout ce qui se comprend et se discute, dans le fond de mon histoire, de ma doctrine et de mes origines, les motifs d'affirmer ce surnaturel qui ne se voit ni ne se touche ; pesez les preuves, comptez les démonstrations, examinez les raisons, dont je vous livre le programme écrit dans vingt siècles de tradition, de science et

de vertu : et il vous sera révélé que le surnaturel chrétien n'est pas une fantaisie qui s'impose à l'imagination, mais une réalité qui se démontre à l'intelligence. »

Certes, Messieurs, les preuves qui garantissent la légitimité de notre croyance au surnaturel sont puissantes. Pendant près de deux mille ans, elles ont emporté l'assentiment de je ne sais combien de millions de chrétiens et la conviction absolue des plus vigoureux génies dont l'humanité s'honore. Cette universalité et cette unanimité de tant d'adhésions illustres prouve à elle seule que le surnaturel chrétien s'appuie sur de *très-graves* raisons. Mais un moment, je consens que ces raisons soient pour vos intelligences comme si elles n'étaient pas : est-ce que le fait lui-même du christianisme tout entier relevant du surnaturel et vivant du surnaturel, et à travers cent peuples et vingt siècles de toute science, de toute littérature et de toute civilisation, affirmant par la parole, par l'action et par le sang ce surnaturel dont elle relève et dont elle vit, n'est plus rien devant vous ? Est-ce que ce fait, avec ses gigantesques

proportions et son imposante majesté, n'est pas à lui seul une souveraine raison? Pour l'anéantir devant la science, suffira-t-il de le regarder de la hauteur de ce *dédain transcendant*, dans lequel une critique éperdue cherche contre l'évidence un dernier asile et une déloyale défense? Suffira-t-il de nous dire ironiquement, en détournant les yeux du monument séculaire : « Démontrez que vous êtes le surnaturel? » O profond génie, soyez un peu moins fier; vous êtes un débiteur; vous nous devez la démonstration de l'inanité du surnaturel; et voici que nous venons réclamer notre créance.

Sur une question religieusement si grave, et scientifiquement si élémentaire, il n'est plus possible d'équivoquer, de tergiverser, de ruser de toutes les manières pour échapper à une solution que l'on redoute. Le christianisme ne s'impose pas de force comme une hypothèse arbitraire; il se pose tel qu'il est, comme un fait, un fait qui sort des entrailles de l'histoire, qui est l'histoire elle-même, et à l'heure qu'il est, demeure encore la plus grande chose de l'humanité. Ah! je comprends que devant ce

fait, si imposant qu'il soit, des hommes, blessés intellectuellement par le serpent du scepticisme, disent en touchant du doigt leur front pensif : — Oui, ce phénomène est imposant ; oui, cet édifice est grandiose ; mais ce phénomène est-il justiciable devant la raison ? Cet édifice est-il assis sur la terre ferme de la certitude ? Ce surnaturel s'affirme comme un fait ; quelles sont les raisons qui appuient le fait lui-même ? Oui, certes, je comprends cette attitude de l'homme travaillé par le doute, Mais sans discussion, sans examen, sans étude et sans démonstration préalable, devant cette affirmation séculaire et universelle du surnaturel, passer en haussant les épaules, et répéter sans cesse : *chimérique*, *imaginaire*, *impossible ;* cela, en vérité, n'a rien de commun avec la raison et la science. Quoi qu'en puissent dire les héros de la négation, cela ressemble à une fuite de la bataille ; c'est sous des noms superbes une reculade scientifique !...

Eh bien, Messieurs, je tiens à le constater devant cette question incontestablement la plus décisive entre nos adversaires et nous, tel est le fait contemporain, philoso-

phiquement et scientiquement le plus incroyable que l'on puisse rencontrer dans l'histoire de la pensée : le naturalisme scientifique recule devant l'examen scientifique : il *ne veut pas* examiner la question ; il prétend la préjuger à son profit, et il la préjuge. Bon gré mal gré, en face des réclamations et des démonstrations contraires, il s'obstine à prétendre que la négation du surnaturel est un *droit* de la science, contre lequel nulle intelligence ne peut plus être admise même au vulgaire honneur d'une légitime contestation. Le naturalisme contemporain exige que cette formule : *Il n'y a pas de surnaturel*, lui soit accordée comme un principe, un axiome, un point de départ, pour aller, à partir de cet axiome, à la conquête de vérités nouvelles, et à l'extension indéfinie du domaine de la science appelée désormais à tout envahir et à tout gouverner.

En affirmant cette prétention étrange du naturalisme contemporain, croyez-le bien, Messieurs, je n'invente rien, et ne calomnie personne ; je constate, en le résumant, le courant de l'idée antichrétienne. N'entendez-vous

pas le bruit que font autour de vos intelligences toutes les voix retentissantes de la négation naturaliste? Ecoutez la grande rumeur :

« Plus de surnaturel : le surnaturel n'existe « pas, il ne peut pas exister; le surnaturel, « c'est l'imaginaire; le surnaturel, c'est le « chimérique; le surnaturel, c'est l'impos- « sible; le surnaturel, c'est le contradictoire; « le surnaturel, c'est l'absurde. L'esprit hu- « main devant la clarté de son regard a fait « s'évanouir ce fantôme d'un autre âge; et la « pensée moderne est à jamais affranchie de « la fiction du surnaturel. » Telle est la formule variée, mais identique, que se renvoient, d'échos en échos, toutes les voix complices de la même négation. Les littérateurs, les romanciers, les poëtes eux-mêmes, ces musiciens de la parole, se sont fait de ces formules sonores une sorte de cantilène scientifique, qu'ils s'en vont répéter dans tous les carrefours du demi-monde et de la demi-science; tandis que les coryphées de cette harmonie nouvelle, des plus hauts lieux de la science contemporaine, donnent le ton et le signal à tous les chanteurs de l'inévitable refrain : *Il*

n'y a pas de surnaturel; on ne croit plus au surnaturel. Et pourtant, chose merveilleuse, le surnaturel, si bien déclaré chimérique et impossible, demeure l'obsession de la libre pensée; on dirait un spectre qu'elle chasse toujours et qui revient sans cesse; et ce surnaturel, si bien mort, est comme un revenant d'un autre âge, qui donne à nos penseurs graves des frayeurs d'enfant.

En elle-même, cette mise en scène de la secte, chantant en chœur la mort d'un ennemi qui fait toujours peur, pourrait n'être que divertissante. Mais le résultat est sérieux; il mérite que vous y preniez garde; et ce résultat le voici : c'est qu'à force de dire et de redire : *Il n'y a pas de surnaturel,* tous ces fiers penseurs en arrivent à se persuader qu'ils ont bien et dûment démontré ce qu'ils ont tant de fois répété. Et ce qui est plus grave et plus sérieux encore, c'est que la multitude littéraire, et après elle la multitude populaire, qui prend ces grands mots pour du génie, en arrive à croire qu'en effet le « temps du sur-« naturel est passé, qu'on ne croit plus au « surnaturel, qu'on ne doit plus y croire, que

« c'est une donnée acquise à la science, une « thèse parfaitement démontrée par tous les « interprètes de la pensée moderne. »

Ce phénomène ressemble fort à un autre que vous connaissez tous. Un publiciste a jeté au vent de la publicité et mis sur les ailes de la presse une énorme erreur. L'erreur une fois lancée, il faut la soutenir. Que fait le journal imposteur ? a-t-il prouvé et démontré quelque chose ? Nullement ; mais pendant une année il a reproduit le même mensonge trente fois chaque mois. Douze mois passés, allez interroger sur la formule tant répétée les lecteurs indépendants du journal libre-penseur ; demandez ce qu'ils en pensent : la grosse erreur est devenue une vérité de premier ordre.

Ce fait vous en peint un autre. Les revues en vogue et les livres courants du naturalisme contemporain, voilà le grand journal de la libre pensée au XIXe siècle ; et j'affirme que ce journal multiforme, mais au fond toujours le même, a redit au milieu de nous, depuis vingt ans, au moins pour la cent millième fois, la formule célèbre : *Il n'y a pas de surnaturel.* Mais une démonstration scientifique de la

nullité et de l'impossibilité du surnaturel, une seule, allez la demander à tous les maîtres de la science naturaliste ; frappez à la porte de toutes leurs écoles ; lisez tous leurs livres et entendez tous leurs discours ; et puis, la main sur la conscience, osez dire : Je jure que j'ai entendu démontrer la nullité et l'impossibilité du surnaturel. Ah ! cette démonstration absolument introuvable, si vous croyez pourtant l'avoir trouvée, moi, je vous adjure de me la faire connaître.

On dit qu'un prédicateur voulant un jour confondre publiquement les auteurs d'une calomnie qui avait trompé une cité entière, s'écria tout à coup en présence d'un immense auditoire : « Je vous prends tous à témoin ; je jure de faire remettre demain cent mille francs, en présence des magistrats de la cité, à celui d'entre vous qui m'apportera une seule preuve du grief qu'on nous impute. » Je n'ai cent mille francs à promettre à personne. Mais à celui qui voudra m'apporter une démonstration brève et claire de la nullité du surnaturel, je promets, ce qui pour un amant de la gloire vaut peut-être davantage, je

promets de la lire du haut de cette chaire.

Messieurs, il y a quelque chose de plus éloquent pour un discours que d'être une parole, c'est d'être une action; et je veux que ce discours, si faible puisse-t-il être comme parole, soit un fait, et, eu égard au lieu où il retentit, un fait grave, je veux dire, le fait d'un public défi jeté au naturalisme, de nous démontrer enfin ce qu'il nous affirme toujours sans le démontrer jamais. Devant ce juge impersonnel mais impartial qu'on nomme le siècle, avec tout le sentiment de mon impuissance et de ma nullité, mais aussi avec le sentiment de cette force qui vient de Dieu et de la vérité, je crie au naturalisme contemporain : Un million de fois vous avez dit qu'il n'y a pas de surnaturel; un million de fois vous nous avez accusés de croire à l'imaginaire et d'adorer l'impossible : au nom de la raison, au nom de la science, au nom de tout le bon sens du genre humain, je vous somme de démontrer une fois ce que vous avez dit un million de fois!...

Mais nous le demandons en vain; la négation en a pris son parti; *ni discussion, ni dé-*

monstration. Ce procédé dans des hommes qui font profession de rigueur philosophique et d'exactitude scientifique paraît tellement incroyable, qu'il est nécessaire d'apporter ici à l'appui de l'accusation les paroles de ceux même que j'accuse de fuir la discussion et de récuser la démonstration. Je cite :

« *Notre principe* consiste à se tenir constam-
« ment en dehors du *surnaturel*, c'est-à-dire
« de l'*imaginaire*. C'est le *principe* dominant
« de toute vraie science et de toute vraie his-
« toire, que ce qui n'est pas dans la nature
« n'est rien, et ne doit être compté pour rien,
« si ce n'est pour une idée. Ceux qui refu-
« seraient d'admettre ce *principe* n'ont rien à
« faire de nos livres; et nous, de notre côté,
« nous n'avons pas à nous inquiéter de leur
« opposition, ni de leur censure; car nous n'é-
« crivons pas pour eux. Si l'on n'entre pas
» dans la discussion du surnaturel, c'est par
« l'impossibilité d'y entrer, sans accepter une
« proposition qui est inacceptable, à savoir,
« que le surnaturel *soit seulement possible*. »

Écoutez encore :

« Depuis qu'il y a de l'être, tout ce qui s'est

« passé dans le monde, a été le développement « régulier des lois de l'être. Qui dit *au-dessus* « ou *en dehors* des lois de la nature dit une « contradiction, comme on dirait *sur-divin* « dans l'ordre des substances. »

« La nature, dit un autre, avec une profon- « deur égale, la nature n'est-ce pas tout ce qui « est?... Il est donc impossible de comprendre « qu'il existe quelque chose en dehors ou « au-dessus des lois de la nature. »

Ainsi se résume tout le plaidoyer du naturalisme contre le supernaturalisme : récuser l'examen, décliner la démonstration ou bien dans ses semblants de démonstration supposer ce qu'il s'agit de démontrer.

Que diriez-vous, Messieurs, de deux avocats qui, pour justifier contre un prévenu leur accusation, ne voudraient pas sortir du plaidoyer que voici ? Le premier se lève, et tient ce discours : Messieurs, je soutiens que le prévenu est coupable ; car s'il n'était pas coupable, il s'ensuivrait que nous devrions le déclarer innocent : mais le déclarer innocent est impossible ; vous le voyez bien, puisqu'il est coupable. Le second se lève et dit : Messieurs, je

n'entreprendrai pas de démontrer que le prévenu est coupable ; car l'entreprendre devant vous, ce serait laisser entendre qu'il peut y avoir un doute sur sa culpabilité ; or le doute n'est pas admissible ; j'en appelle à la notoriété publique. Et j'ai dit.

Ainsi à peu près raisonnent les illustres avocats du naturalisme. « Le surnaturel n'est rien ; « car s'il était une réalité, il s'ensuivrait qu'au- « *dessus* ou en *dehors* de la nature, il faudrait « admettre quelque chose : mais cela est im- « possible ; car la nature, n'est-ce pas tout ce « qui est? » O profondeur! la nature c'est tout ce qui est ; assurément, s'il n'y a pas autre chose : mais c'est la question!...

Ainsi parle le premier. Le second est plus fier ; il professe la doctrine du dédain transcendant. Jamais, dit-il, je ne discuterai la doctrine du surnaturel, car la discuter seulement serait donner à penser que la question n'est peut-être pas encore décidée ; or, je professe la science indépendante ; « et la science indé- « pendante la suppose résolue ; c'est de l'en- « semble des sciences que sort ce grand ré- « sultat : il n'y a pas de surnaturel. »

Par la bouche de ces deux maîtres toute la science et toute l'éloquence du naturalisme vous a parlé, et vous a dit ses prétentions. La négation du surnaturel doit lui être accordée, non comme la conséquence d'une démonstration antérieure, mais comme un principe de démonstrations subséquentes. Le naturalisme est comme Jupiter; il exige, il veut, il commande, et pour toute raison, il donne sa volonté : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.*

Mais, ô dominateurs, daignez attendre un peu : nous n'avons pas voué encore aux décrets de votre génie une aveugle obéissance : *Critique nouvelle, science moderne*, ah! ce sont là vos idoles. Devant elles vous vous prosternez, sans même oser les regarder en face; et vous prétendez nous prosterner avec vous-mêmes aux pieds de ces nouveaux fétiches. Nous ne connaissons pas ces superstitions nouvelles. Nous n'adorons pas vos idoles, et les oracles de votre pensée ne nous trouvent pas croyants. Il nous faut des raisons; et je dénonce aussi solennellement et aussi publiquement que possible votre refus de les donner!...

Ainsi, la négation naturaliste récuse tout examen et répudie toute discussion. Elle-même n'en fait plus un mystère, *habemus confitentem reum*. Nous avons un débiteur qui refuse obstinément de payer sa dette, et de comparaître pour se justifier devant la justice de la raison et de la science. A quoi tient ce mystère? Faut-il accuser ici un mystère de mauvaise foi? Non pas, Messieurs; je ne crois jamais que difficilement à la mauvaise foi d'un adversaire. A ce refus d'examen et de démonstration, il y a une raison moins honteuse pour la négation naturaliste, et plus glorieuse pour l'affirmation chrétienne : cette raison s'appelle l'*impossible*. Le débiteur refuse de payer sa dette, pour cette bonne raison, il se sent insolvable. Et ce que je dénonce maintenant de toute l'énergie de mon âme dans la négation naturaliste, ce n'est plus seulement le refus de démontrer le néant du surnaturel, c'est son impuissance. Nous disions à la science négative : La démonstration que nous avons le droit d'exiger, vous ne voulez pas la donner; le voulussiez-vous, vous ne le *pourriez pas*.

Comment, en effet, démontrer qu'il n'y a

pas de surnaturel, et qu'il ne peut pas y en avoir ?

Vous voulez, dites-vous, chasser le surnaturel de tous les domaines de l'humaine pensée : vous le conduisez ironiquement aux frontières du monde scientifique ; et le frappant, au nom de l'intelligence et de la raison, d'un ostracisme irrévocable, vous lui dites : « Allez hors la science et la philosophie ; allez hors du monde et de la civilisation moderne ; allez où vous voudrez ; remontez dans votre monde fantastique où nous vous reléguons à jamais ; allez, et ne revenez plus. La science moderne vous excommunie ; elle vous retranche de la grande société des intelligences affranchies. » C'est ainsi que nés d'hier vous traitez dix-neuf siècles de vie et de civilisation chrétienne ; que dis-je ? soixante siècles de vie et de civilisation humaine : à vous de rendre compte de cette excommunication gratuite prononcée contre le christianisme et l'humanité. Où sont vos raisons, vos preuves, vos démonstrations ? quel principe invoquer, et sur quelle base vous appuyer, pour légitimer scientifiquement cette exclusion du surnaturel ?

Comment scientifiquement répudier le surnaturel ? Parce que, dites-vous, le surnaturel n'est pas l'objet de la science, et que vous ne connaissez et ne voulez connaître que ce qui ressort de la science.

De grâce, laissons là ces grands mots qui ne peuvent faire que des imposteurs et des dupes ; et une bonne fois finissons-en avec les équivoques. Le surnaturel n'a rien à faire avec la science ? Mais de quelle science voulez-vous parler ? Parlez-nous de cette science ou de cette autre ; dites-nous en quoi telle science condamne le surnaturel : mais ne revenez plus, je vous prie, avec ce mot banal, la *science*, que vous opposez à tout, et qui ne définit rien. Vous étudiez une science qui n'a aucun rapport direct avec le surnaturel, par exemple la science mathématique ? Cela peut être une raison pour vous taire sur une question que vous n'avez pas étudiée, et sur une chose que vous ne connaissez pas : est-ce une raison pour la nier ? Si toute science voulait nier tout objet qui n'est pas son objet, ou s'arrêterait la négation ?

Quoi ! nier et éliminer scientifiquement le surnaturel pour cette étrange raison, parce

que la science indépendante n'a pas à tenir compte de données qui ne relèvent pas d'elle ? Est-ce donc qu'il y a une science au monde qui ait le droit de s'affranchir de la vérité ? et qu'y a-t-il de plus naturellement esclave du vrai que ce qu'on appelle la science ? Si par hypothèse (je ne demande pas ici davantage) le christianisme est vrai tout entier de la base au sommet ; s'il est vrai dans son couronnement surnaturel, comme dans son piédestal naturel ; où prenez-vous le droit de rayer, d'un trait, du catalogue de la connaissance et du livre de la réalité, ce sommaire divin du christianisme, et avec lui tout un ordre de connaissances et de réalités ? Liberté et droit à vous, sans doute, de porter ailleurs le regard de votre pensée ; mais aussi nécessité et devoir à vous de respecter la vérité, même la vérité qui ne relève pas de vous. Or entre vous et nous, c'est au moins la question ; le christianisme au sommet comme à la basse est-il la vérité ? Vous le niez, nous l'affirmons : jusqu'à démonstration évidente, la logique vous autorise-t-elle à faire de votre négation un principe et de notre affirmation une chimère ?

Comment éliminer scientifiquement le surnaturel ? Peut-être parce que le surnaturel ne se saisit pas dans son fond ? parce que la pensée n'en a pas, comme d'une vérité mathématique ou physique, l'intuition immédiate et la constatation directe ? — Mais que de choses, même dans le domaine de la science, dont vous n'avez ni l'intuition immédiate ni la constatation directe, et dont la réalité pourtant s'impose à votre raison et commande votre adhésion ! Les effets vous garantissent les causes ; les phénomènes vous prouvent la substance ; le mouvement vous atteste la force. Est-ce que vous touchez du regard ou de la main la cause, la substance, la force ? Pourquoi dès lors le surnaturel, comme toute réalité mystérieuse, intangible en lui-même, ne pourrait-il être admis par la raison et par la science, si la raison et la science peuvent toucher les témoignages qui l'attestent ?

Quoi ! récuser le surnaturel, parce que le surnaturel est en lui-même impalpable et invisible ? Comme s'il était de l'essence de toute réalité de tomber sous le regard ou sous la main de l'homme ! Mais alors vous irez jus-

qu'au bout ; la logique implacable vous forcera d'y aller. Vous niez le surnaturel, parce que vous n'avez ni vu ni touché le surnaturel : soit ; mais vous nierez pour la même raison toute réalité qui ne se voit ni ne se touche. Et alors voyez-vous les ruines que va faire dans toutes les sphères de la réalité ce principe destructeur? Vous nierez la pensée qui ne se voit pas, l'âme qui ne se voit pas. Dieu même qui ne se voit pas : la conséquence est fatale. Vous y arriverez, vous dis-je ; ou si ce n'est vous, d'autres instruits par vous y arriveront après vous. Un jour, des hommes armés d'un principe que vous tournez aujourd'hui contre la réalité surnaturelle, nieront la réalité invisible reconnue par vous-même.

Vous niez le monde surnaturel, parce qu'il ne se voit ni ne se touche? Attendez, voici venir de tristes génies qui nieront coup sur coup, avec le monde surnaturel, et le monde moral, et le monde métaphysique, et le monde psychologique. Vous aurez beau crier : « Barbares, arrêtez : respectez avec l'âme humaine les croyances de l'humanité. » Encouragés par votre audace, ils détruiront, ils détrui-

ront encore ; ils feront le vide dans l'humanité et le désert dans son âme, et ne laisseront debout pour l'adorer comme une dernière idole que la réalité palpable !

Ah ! les honnêtes philosophes qui battent en brèche, d'une main le christianisme, et de l'autre le matérialisme, défendant la réalité immatérielle, et attaquant la réalité surnaturelle, ils ne soupçonnent pas l'œuvre de destruction qu'ils préparent et la voie désastreuse qu'ils ouvrent à ceux qui marchent sur leurs traces. Ils ne comprennent pas qu'en attaquant le surnaturel, ils commencent dans les hauteurs les plus sublimes, une ruine qui en tombant de si haut, doit en entraîner beaucoup d'autres ; et leur parole qui ne nous promet que des progrès, prélude à ces décadences intellectuelles et à ces orgies philosophiques dont ils sont condamnés à devenir, et dont ils sont déjà les témoins attristés !

Aussi, Messieurs, je l'avoue, ce que je comprends ici le moins, c'est cette dernière fin de non-recevoir par laquelle on prétend éliminer le surnaturel. On dit : Nous ne voulons plus du surnaturel, parce que le surnaturel est

incompatible avec le progrès et avec l'agrandissement de l'esprit humain. — Quoi ! vous le croyez ? quoi ! vous osez bien le dire, c'est pour la plus grande gloire de l'intelligence humaine, c'est pour le plus grand progrès du monde nouveau, qu'aujourd'hui encore, comme il y a cent ans, vous montez à l'assaut du surnaturel et du divin ?

Ah ! vous oubliez que tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'humanité, s'accomplit plus ou moins par le surnaturel et au nom du surnaturel ; vous oubliez que partout et toujours le surnaturel tend en haut, et soulève l'homme avec lui, pour l'emporter vers l'infini, qui est son centre ; vous oubliez enfin que le surnaturel est la plus haute cime de la vie humaine, la tête divine de l'humanité. Quand vous aurez abattu ce sommet de notre vie, notre vie en sera-t elle plus haute ? Et quand vous aurez retranché cette tête divine de notre humanité, notre humanité en sera-t-elle plus grande ? Répondez, qu'aurez-vous fait alors pour la cause de ce progrès humain, que vous nous vantez comme le dernier résultat de l'extinction du surnaturel et du divin ?

Allez, ne vous faites pas illusion sur le résultat de cette décapitation de l'humanité, séparée du surnaturel comme un corps de sa tête. Si, dans vos efforts de destruction, il vous était donné de réussir, ah ! je sais bien l'humanité que vous nous feriez encore une fois ; une humanité descendue, plus descendue que l'humanité païenne, parce qu'elle ajouterait à la grandeur de son abaissement l'humiliation de sa chute ! Prenez-y garde, fiers disciples d'un spiritualisme ennemi du surnaturel, la chute du surnaturel emporterait tôt ou tard le spiritualisme lui-même. Déjà le flot montant des erreurs monstrueuses, et le panthéisme, et l'athéisme, et le matérialisme, et le positivisme, et le scepticisme, montrant à tous les horizons de la pensée contemporaine leur hideuse figure, vous crient, de toutes parts, de quel côté se précipite l'esprit humain qui au nom du progrès répudie le surnaturel. Et même, en admettant que la ruine du surnaturel ne dût pas faire renaître au milieu de nous ces débauches de l'intelligence, il y a une chose que vous ne pourriez jamais empêcher, une chose qui se révèle partout aux clartés

de l'histoire dans le fond et à la surface de la vie humaine, c'est que votre humanité découronnée du divin, si lettrée et si savante que vous la puissiez faire, ne serait qu'une humanité vulgaire ; après des siècles et encore des siècles d'une civilisation renversée et fausse, elle s'élèverait tout au plus au niveau de ces peuples de l'Orient, dont je vous ai parlé un jour ; illustres barbares couverts de tout l'état de la civilisation, aussi étonnants par le phénomène de leur abaissement intellectuel et moral que par celui de leur orgueil scientifique et national. Ah ! si c'était là votre idéal ; si cette grandeur vous suffisait ; je vous dirais : Poursuivez votre idéal ; montez à la hauteur du mandarinisme lettré ou scientifique ; mais laissez-nous, avec le surnaturel, notre grandeur chrétienne !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA NÉGATION PANTHÉISTIQUE

RUINE DE LA MÉTAPHYSIQUE.

MONSEIGNEUR,

Le Christ-Dieu, parce qu'il est la vérité, a contre lui la fausse science ou la science négative. Nous avons vu, l'année dernière, comment cette science menteuse, sous le nom de critique, attaque audacieusement la divinité de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Mais l'antagonisme entre le christianisme et la science négative ne se produit pas seulement par la négation de ce dogme central ; il éclate par la

négation de toutes les vérités qui servent de support au christianisme et à l'humanité. Et parce que la science ne peut travailler à démolir le vrai sans se démolir elle-même, chaque ruine de la vérité entraîne une ruine pareille dans le domaine scientifique. C'est l'œuvre de démolition accomplie par ces négations doublement destructives, que nous voulons révéler dans les conférences de cette année.

Nous avons commencé par la négation la plus généralement répandue, la négation naturaliste qui découronne la vie humaine comme un édifice de son dôme sublime, en supprimant le surnaturel tout entier. Placé en face de la négation naturaliste qui le nie au nom de la science, le surnaturel se présente comme une idée que la raison accepte, comme un dogme que le christianisme affirme, comme un fait que l'humanité confirme. Devant cette idée, ce dogme, ce fait, la négation naturaliste doit démontrer que le surnaturel est purement fictif et imaginaire; cette démonstration, la négation naturaliste refuse de l'entreprendre; et le voulût-elle en effet, il lui

est impossible d'y réussir ; la démonstration manque de base ; et le surnaturel devant la négation naturaliste demeure invulnérable.

C'est ce que nous avons démontré dans notre première Conférence : heureux, Monseigneur, en prononçant ce mot, le *Surnaturel*, au début de ce nouvel apostolat, d'avoir, cette année comme l'année dernière, la bonne fortune de faire de l'humble parole du prêtre et du prédicateur un écho de la grande parole du pontife et du pasteur.

La négation naturaliste, telle que nous l'avons définie, tout en attaquant la réalité surnaturelle proprement dite, prétend laisser subsister les conditions essentielles et les racines métaphysiques de la philosophie de la religion naturelle ; avec nous elle défend comme un dogme fondamental la distinction substantielle entre Dieu et le monde ; et avec nous, bien qu'elle l'entende souvent dans un sens fort différent, elle dit le *credo* du Dieu vivant, personnel et créateur ; en un mot, elle maintient comme inattaquable, au-dessus du surnaturel détruit, Dieu, le monde et leurs mutuels rapports.

L'honnête philosophie dont je parle aurait voulu arrêter là la négation contemporaine ; et elle a fait, pour y parvenir, des efforts dont l'humanité et le christianisme doivent lui savoir quelque gré. Mais l'esprit humain une fois armé par elle de l'indépendance absolue de la raison, et acceptant comme un point de départ la négation de tout ordre surnaturel, devait aller plus loin dans son œuvre de démolition. Il n'était pas facile de poser devant lui les colonnes d'Hercule de la négation, et de lui dire : « Vous irez jusque-là. « Vous nierez, tant que vous voudrez, la « réalité de ce monde que le christianisme « nous montre par delà la sphère de la rai- « son sous le nom de surnaturel ; mais vous « laisserez subsister, comme la grande lu- « mière de toute science et de toute philoso- « phie, la doctrine transcendante et le dogme « supérieur du Dieu personnel, auteur du « monde et distinct du monde. » Les maîtres de la célèbre école spiritualiste et théiste avaient compris, qu'une fois cette frontière dépassée, rien n'arrêterait plus l'esprit humain ; que la science de Dieu et du monde,

ayant une fois nié leur distinction réelle, éteignait elle-même sa propre lumière, et entrait dans une nuit profonde, pour y rouler de chute en chute jusqu'à l'abîme des dernières négations. La frontière a été franchie; la distinction de Dieu et du monde a été niée; et à la négation simplement naturaliste succède la négation *panthéiste*.

La négation panthéiste; voilà, Messieurs, la grande corruptrice des intelligences au XIXe siècle; c'est la suprême puissance de nos ténèbres contemporaines. Parmi tant d'erreurs vivantes qui troublent aujourd'hui le royaume des esprits, il n'en est pas qu'il soit plus nécessaire et plus urgent de tuer dans les intelligences, si l'on veut arrêter, avec la perturbation intellectuelle, la perturbation morale, religieuse et sociale qu'elle entraîne avec elle.

Voilà pourquoi, ayant entrepris, cette année, de dénoncer à notre siècle les attentats que nos négations commettent contre la science, j'essayerai de vous montrer, avec autant de clarté que le peut permettre un sujet de sa nature assez chargé de ténèbres, comment la négation panthéiste, en altérant l'idée de Dieu,

jette la confusion sur les plus hautes cimes de la science. Je montrerai particulièrement, comment le panthéisme nouveau qui se pare, devant nous, des noms magnifiques de *science* et de *métaphysique*, n'est au fond que la ruine de la métaphysique elle-même.

I

Savez-vous, Messieurs, ce qui m'épouvante le plus dans le travail démolisseur de la négation contemporaine? C'est l'altération de l'idée de Dieu, accomplie sous nos yeux par le panthéisme moderne.

Au-dessus de toutes les sphères de la connaissance, il y a une idée qui en est la vraie lumière, une idée qui éclaire le monde des intelligences comme le soleil le monde de la nature. Cette idée c'est l'idée de Dieu. Quand cette idée, qui est un soleil aussi, vient à s'obscurcir, le monde des intelligences entre dans cet état crépusculaire, qui n'est pas encore la nuit, mais qui n'est plus pour lui le jour,

ce jour radieux et plein, où toute réalité vient sans ombre et sans altération se montrer au regard. Et quand cette idée s'éteint, quand ce soleil se couche tout à fait ; alors pour les intelligences qui ont perdu sa lumière, c'est la nuit, rien que la nuit ; et le monde s'en va dans les ténèbres, pareil à un voyageur qui a perdu son chemin, ne sachant d'où il est parti, ignorant où il doit arriver, et ne voyant plus par où il faut passer. Alors le génie lui-même, cherchant son étoile, trébuche dans l'ombre et palpe les ténèbres ; il marche, emportant après lui au bord des abîmes sans fond l'humanité qui le suit, trompée par des lueurs et égarée par des fantômes. C'est l'heure où les peuples, pris du vin fumeux des erreurs enivrantes, dorment leur lourd sommeil, et font ces rêves lugubres, qui présagent pour le lendemain les effroyables catastrophes et les sanglantes tragédies.

Au contraire, lorsque cette idée de Dieu gardant tout son éclat, rayonne sans ombre et sans nuage sur le monde couvert de ses splendeurs ; oh ! alors, comme il fait jour, comme il fait grand jour dans les intelligences !

comme les esprits, sûrs de leur destinée, marchent calmes et sereins sur les routes lumineuses de la vérité ! Et lorsque, battue par le souffle de l'ouragan, l'humanité éprouve des secousses, et se meurtrit par ses chutes, comme elle se relève avec espoir, et comme elle reprend avec confiance sa marche un moment interrompue, à la clarté de cette lumière qu'elle retrouve toujours sur sa tête, fixe, brillante, et inaltérable comme cette étoile polaire qui guide le navigateur à travers les tempêtes de l'océan Atlantique !

Cette idée de Dieu, telle qu'elle nous fut révélée par son Verbe, est simple comme l'essence divine qu'elle doit représenter, et comme l'âme humaine qu'elle doit éclairer ; c'est l'idée d'un Dieu personnel, vivant, créateur et providence ; infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment puissant, infiniment libre ; connaissant, aimant, gouvernant sa créature, et lui-même, comme tel, pouvant être par sa créature connu, aimé et vraiment adoré. Ce Dieu, c'est une personne qui vit ; c'est un guide qui me voit ; c'est un ami qui m'aime ; c'est un père qui me sourit ; c'est un protec-

teur qui me garde ; c'est un maître qui me commande; c'est un Dieu vérité qui règne sur mon intelligence ; un Dieu amour qui règne sur mon cœur ; un Dieu sainteté qui règne sur toute mon âme ; un Dieu justice, qui garantit, à tout crime son châtiment, à toute vertu sa récompense ; un Dieu qui déjà connu par ma raison, comme auteur de la nature et créateur du monde, se relève à ma foi comme rédempteur de l'homme et consommateur du mystère de grâce ; un Dieu qui entre en familiarité avec moi, qui incline son infinie bonté jusqu'à mon extrême misère ; qui réside à mon foyer, et se fait de mon âme un temple où sa majesté se plaît, et où sa parole me dit, comme la parole d'un ami, le mystère de son cœur et le secret de son amour. Ah ! Messieurs, ai-je besoin de vous dire ce qu'un Dieu ainsi conçu doit être pour l'humanité qui le connaît, l'aime et l'adore? Et qui ne comprend comment cette idée planant sur les peuples, y fait naître et se développer au cœur de l'homme, au foyer de la famille et au sein des sociétés, l'ordre, l'harmonie, le bonheur et la paix ?

Cette lumière des lumières, sans laquelle tout se fait obscur dans le monde, ce phare splendide de la vérité qui se découvre de toutes les profondeurs les plus lointaines, le catholicisme le tient, depuis bientôt deux mille ans, sur la tête de plus de cent peuples, tous marchant avec leurs rois et leurs empereurs à la clarté du même soleil. Oui, cette idée telle que je viens de la peindre, le christianisme l'a défendue et la défend encore, comme il défend le surnaturel, par l'action, par la parole et par le sang : il fait autour d'elle par le génie de ses docteurs, par l'éloquence de ses orateurs, par le zèle de ses apôtres, et par le sang de ses martyrs, une garde invincible. Jamais nulle part dans l'humanité on n'a vu garder avec une science plus convaincue, avec une sollicitude plus active, avec une ardeur plus opiniâtre, avec une tendresse plus émue, avec un dévouement plus héroïque, avec un respect plus profond, avec une religion plus sincère, cette idée qui conduit le monde et éclaire devant ses pas la route de l'humanité.

Cette idée, je le sais, dans ce que la raison nous en découvre, des philosophes l'ont dé-

fendue et la défendent encore avec nous. Mais il est évident que si la philosophie, même la meilleure, eût été seule pour maintenir dans sa pureté et son intégrité l'idée de Dieu au sein de l'humanité, depuis longtemps cette idée se fût obscurcie, et peut-être eût péri tout à fait. Un moment elle eût brillé sous notre firmament philosophique par la lumière de quelque rare génie, comme elle a fait sous celui de la Grèce antique, par ces astres éclatants qui se nommaient Socrate, Aristote et Platon; mais elle eût bien vite disparu de notre horizon sous la nuée épaisse de ces philosophies ténébreuses, qui reviennent périodiquement voiler aux regards troublés des intelligences la clarté de leur soleil. Ce que nous voyons s'accomplir aujourd'hui nous en est un témoignage tristement solennel.

Que font en effet, sous nos yeux, tous ces chercheurs de Dieux nouveaux? Malgré des différences ou des nuances doctrinales qui les séparent, tous font la même chose : ils obscurcissent la notion de Dieu; ils éteignent le soleil des intelligences. Cherchez au fond des doctrines qu'ils inventent, essayez de recon-

naître dans la langue qu'ils parlent, le Dieu qui a gravé son empreinte au plus profond de votre âme, le Dieu qui éclaire votre vie à la clarté de son visage ; est-ce que vous le reconnaissez encore ? Est-ce là le Dieu de votre catéchisme, le Dieu des plus illustres philosophes et des plus illustres théologiens du monde ? Est-ce là le Dieu de saint Paul et de saint Augustin ? le Dieu de saint Anselme, de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin ? Est-ce là le Dieu de Fénelon et de Bossuet ? Est-ce là, du moins, le Dieu de Descartes, de Leibnitz, de Clarke, de Képler, de Copernic et de Newton ?... Hélas ! non ; ce Dieu qu'ils prétendent laisser à mes adorations trompées, ce Dieu dont ils me montrent à travers le crépuscule d'une lumière mourante le simulacre debout au sommet de la nature, ce Dieu, quand je cherche à me le définir, devient pour moi ce que le cadavre de l'homme était pour Bossuet, « un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue humaine. » Dieu, me dit celui-ci, c'est la totalité des êtres qui composent l'univers. Dieu, me dit celui-là, c'est l'infini Esprit-matière, enfermant en lui la réalité de tout être qui se

ment et de tout être qui pense. Dieu, me dit un troisième, c'est l'absolu indéterminé qui se développe du néant à l'infini. Dieu, me dit un quatrième, c'est la loi géométrique des choses ; c'est la formule génératrice et explicative de tous les phénomènes qui constituent le monde.

Ah ! des inventions de Dieu-nouveau je vous en citerais bien d'autres, si je voulais faire à chaque inventeur l'honneur un peu grand de faire passer devant vous, avec sa trouvaille personnelle, son fantôme de Divinité. Mais, je l'avoue, je ne me sens pas le courage de vous traîner plus longtemps avec moi à travers ces obscurs sentiers qui semblent conduire directement au chaos, cet enfer des esprits.

Arrêtons-nous ici ; et avant d'aller plus loin, demandons-nous quel est le mauvais génie qui souffle sur notre horizon ces épaisses ténèbres. Ce pervertisseur des langues et des idées, ce serpent aux mille replis et aux couleurs infinies, qui séduit par ses fascinations les intelligences jeunes ; encore, comme Ève dans sa candeur première, ce grand dragon des erreurs contemporaines vomissant une fumée qui obscurcit le ciel et Dieu, comment se nomme-t-il ?

Il se nomme d'un nom qu'il hérita des Grecs, ses ancêtres en imposture. A cette confusion des langues, à cette perversion des idées, à tous ces grands mots obscurs qu'il étend devant les choses et même devant Dieu, vous avez reconnu le système qui de nouveau envahit notre monde moderne, le *panthéisme;* le panthéisme qui ramène les ténèbres païennes dans toutes les sphères de la pensée, qu'éclairait depuis le Calvaire la vérité chrétienne; le panthéisme, l'erreur fondamentale, l'erreur-mère, je devrais plutôt dire l'erreur-monstre, qui confond dans une identité monstrueuse Dieu et le monde, et par cette confusion de ces deux termes extrêmes de l'être, engendre, dans tout le domaine de la science, l'universelle confusion; le panthéisme, qui proclame hardiment l'identité de tout, même des contraires, au sein d'un absolu contradictoire et vide; le panthéisme, en un mot, qui vu dans son fond, sous l'infinie variété de ses formes, ne renferme qu'une chose qui elle-même renferme tout : *unité de la substance; identité substantielle du monde et de Dieu.*

Placé avec l'esprit humain en face de cette

question qu'on rencontre, depuis qu'il y a des théologiens et des philosophes, au seuil de toute théologie et de toute philosophie : entre Dieu et le monde quel est le rapport nécessaire? Le panthéisme sourit d'un sourire ironique, et dit à l'humanité qui l'interroge : Entre le monde et Dieu vous demandez quel est le rapport?... Mais il n'y en a pas. Entre le monde et Dieu il n'y a pas de rapport, il y a *identité*. Dieu et le monde ne sont pas deux, mais un; le grand *Un* dans lequel toutes les multiplicités s'évanouissent, et toutes les contradictions viennent se résoudre au sein de l'universelle harmonie. Dieu n'est pas une part de l'être, et le monde une autre part. Dieu c'est tout l'être; Dieu c'est le grand tout, et hors de lui il n'y a rien que le néant. Il n'y a pas, à droite la substance de Dieu, à gauche la substance du monde, et au milieu la substance de l'homme. Cette dualité ou trinité de la substance n'est qu'un éblouissement de votre pensée, un fantôme de votre imagination. Sous toutes les faces de l'être, derrière l'immense panorama des phénomènes, la raison, la raison pure, la raison affranchie de l'illusion des

spectres, ne découvre qu'une *substance*, la substance infinie, éternelle, nécessaire, absolue, universelle : et tous les êtres que vous voyez faire sur le théâtre de l'univers leur apparition fugitive entre les deux limites de l'espace et de la durée, ne sont autres que des modifications et des manifestations changeantes du grand être identique.

Voilà, Messieurs, le panthéisme peint et défini par lui-même ; le voilà tel qu'il a toujours été, et tel qu'il sera toujours, dans son invariable fond et sous ses formes éternellement variables : unité de la substance, identité *substantielle* du monde et de Dieu. Dans cette doctrine essentiellement obscure, il n'y a que cela de clair ; et tous vous le pouvez voir : le reste est un lourd pathos et un galimatias métaphysique absolument inintelligible, dont je me garderai bien de charger mon discours et de fatiguer votre pensée.

Ce serait ici le lieu de vous montrer les formes principales sous lesquelles cette ténébreuse idée de l'identité du monde et de Dieu a fait son apparition dans le monde des intelligences. Mais, Messieurs, vous me permet-

trez de bénéficier ici, pour abréger, d'un ministère fraternel. Les astres, en décrivant leurs orbes immenses dans les champs de l'espace, se rapprochent quelquefois d'aussi près que possible à un point de leur révolution. En poursuivant ma route déjà longue, je touche à des horizons éclairés naguère par un jeune et brillant orateur, à qui je suis heureux avec vous de souhaiter la bienvenue et d'envoyer, en passant, le salut de ma fraternité.

Demeurant à mon point de vue spécial, je néglige les formes plus grossières du panthéisme contemporain, pour m'attacher à cette forme éminemment actuelle, et qui se présente avec des prétentions plus scientifiques ; je veux parler de ce panthéisme vaporeux qui, dégageant la notion de Dieu de tout phénomène visible et même de toute réalité vivante, conçoit Dieu comme un idéal infini, et le réduit à n'être qu'une abstraction vide : c'est le Dieu-néant.

A entendre cette métaphysique vraiment *nouvelle*, la théologie chrétienne, appliquée aux rapports du fini et de l'infini, est pleine de fictions ; elle méconnaît le vrai Dieu. Et

savez-vous pourquoi, Messieurs, notre théologie est accusée de méconnaître le vrai Dieu? pour cette prodigieuse raison : c'est que son Dieu est un Dieu réel, un être vivant, une personne enfin. En réalisant son Dieu, la théologie chrétienne a soulevé une montagne « de « contradictions et de difficultés que n'ont pu « franchir ni le génie des Platon, ni la sub- « tilité des Malebranche, ni la logique des « Leibnitz, ni l'éloquence des Bossuet. Le « Dieu de la théologie, Dieu réel, Dieu vivant, « Dieu personnel, c'est le Dieu de l'imagi- « nation, le Dieu du sentiment, le Dieu de « la conscience : c'est le Dieu de la poésie, « de l'art, de l'amour; mais ce Dieu n'est « pas celui que découvre la *raison*, et que « la vraie métaphysique dégage aujourd'hui « de ces formes grossières dont les peuples « ont revêtu l'être infiniment parfait : ce Dieu, « en un mot, n'est pas le vrai Dieu, c'est une « idole. » D'où il résulte que tous ceux qui adorent ce Dieu comme vrai Dieu, ne sont que des idolâtres; et nous, les adversaires éternels de tout athéisme, nous sommes les athées. Ainsi l'a décrété la *métaphysique* et la

science de ces prodigieux penseurs, qui prétendent bien, pour leur propre compte, n'être ni athées ni panthéistes.

Cette fière métaphysique qui traite notre Dieu de vaine idole, et notre croyance de véritable athéisme, il faut entendre comment elle construit son Dieu nouveau, et par quel procédé soi-disant scientifique elle arrive à la découverte d'une divinité que personne jusqu'ici n'avait connue, et que personne assurément n'a jamais adorée. Redoublez votre attention, Messieurs ; voici qui vaut la peine d'être entendu, et qui tient du prodige. Essayons d'être clair.

Cette philosophie, qui s'intitule modestement la *métaphysique* et la *science*, professe une horreur profonde pour la grossière doctrine du panthéisme : et pourtant elle part de ce point, qui est le point générateur de tout vrai panthéisme, à savoir, que Dieu et le monde ne sont pas deux choses, mais une même chose ; qu'il n'y a pas deux substances, mais une seule. Ce point n'est pas seulement pour elle une conclusion certaine, c'est un point de départ ; c'est un axiome ; c'est un principe.

Mais alors, demande ici le bon sens, ô métaphysique miraculeuse, comment échappez-vous à cet abîme du panthéisme devant lequel vous reculez épouvantée? — Rien de plus simple, dit-elle; une distinction seulement, une distinction, vous dis-je, et vous voyez devant votre regard se dessiner la ligne éternelle qui sépare Dieu de son idole, et les athées des vrais adorateurs.

Cette distinction, qui résume la théorie et qui tranche le difficile problème du rapport entre Dieu et le monde, la voici : Dieu et le monde sont-ils identiques, oui ou non? — Je distingue, dit notre métaphysique ingénieuse, *substantiellement*, oui, Dieu et le monde sont identiques; *logiquement*, non, Dieu et le monde ne sont pas identiques.

Voilà la base du système; c'est le piédestal métaphysique sur lequel va s'appuyer toute la construction théologique de l'idée divine. Et si vous voulez savoir, comment cette philosophie monte de cette base au sommet de l'édifice, écoutez-la parler encore. J'obtiens, dit-elle, la vraie notion de Dieu par deux opérations qui s'imposent à mon intelligence, l'une

se nomme l'abstraction, l'autre se nomme la synthèse. Ne vous effrayez pas de ces grands mots ; vous allez voir comment ces deux procédés se résument en une merveilleuse simplification. Lorsque je contemple le théâtre mobile et changeant de l'univers, je rencontre *réalisés* dans le monde, le fini, le relatif, le contingent, l'individuel et l'imparfait. Mais en même temps ces idées que les réalités m'apportent, m'imposent les idées corrélatives de l'infini, de l'absolu, du nécessaire, de l'universel et du parfait ; idées abstraites qui se dégagent du réel par une opération essentielle de ma raison. Cela s'appelle le travail de l'abstraction. Jusqu'ici rien de merveilleux ; nous faisons tous de ces abstractions-là.

Et maintenant, une autre opération nous reste à faire ; nous n'avons pour ainsi dire élevé jusqu'ici que les murailles de l'édifice. Encore un pas, et nous arrivons. Par une opération synthétique de l'esprit, aussi prompte qu'elle est facile, faites converger toutes ces idées d'infini, d'absolu, de nécessaire, d'universel et de parfait, vers une idée *unique* qui soit le centre de toutes ; à peu près comme un

architecte fait converger vers un même point toutes les pièces d'une construction supérieure qui doit terminer un édifice par son sommet le plus élevé. Cette idée qui brille de ce haut sommet de la pyramide intellectuelle, cette idée qui concentre en elle tous les rayons convergents du monde idéal, cette idée, c'est Dieu ; c'est le seul Dieu ; il n'y en a pas d'autre. Ainsi conçu ce Dieu est le vrai Dieu. Et pourquoi ce Dieu est-il le vrai Dieu ? Admirez ce tour de force de l'humaine pensée : ce Dieu est le vrai Dieu, parce qu'au lieu d'être réel, il est purement idéal ; tellement que s'il cesse d'être idéal pour devenir réel, il faut qu'il cesse d'être Dieu !...

Voilà Dieu construit par deux opérations de l'âme, l'abstraction et la synthèse, avec deux éléments d'une incompatibilité absolue, le réel et l'idéal. Le réel n'est pas encore Dieu, c'est la tendance à devenir Dieu ; et en même temps, Dieu quand il est fait, cesse d'être réel : si bien que par la plus malheureuse destinée que l'on puisse concevoir, ce Dieu de la science et de la métaphysique nouvelle, n'arrive à sa divinité qu'à la condition de perdre

sa réalité : et réciproquement, il ne revêt la réalité qu'à la condition de déposer sa divinité !

Ainsi Dieu et le monde c'est une même chose, mais une même chose prise à deux points de vue ou à deux degrés, tantôt dans le réel et tantôt dans l'idéal. Dieu c'est l'*idée* du monde et le monde c'est la *réalité* de Dieu. Regardez Dieu, et la réalité disparaît ; regardez la réalité, et Dieu s'évanouit. Avant d'arriver à la divinité ce Dieu est réel sans être parfait ; arrivé à la divinité ce Dieu est parfait sans être réel. Ce Dieu est comme Janus, il a deux visages, l'un regardant l'idéal et l'autre le réel : vu sous la première face, il est Dieu tout fait, Dieu parfait ; il ne lui manque qu'une chose, la réalité ; vu par l'autre face, il est réel, il est vivant, il est tout ; il ne lui manque qu'une chose, la divinité.

D'où part originairement ce Dieu nouveau ? par quels chemins passe-t-il ? en vertu de quelle force se met-il en route pour conquérir l'honneur du divin ? et arrivé à son terme en quoi consiste sa divinité ? quel est son sanctuaire et le lieu privilégié de son habitation ?... Il est impossible de se méprendre sur

ces divers points qui résument toutes les étapes de ce Dieu toujours en voie de se faire.

Manifestement, ce Dieu part d'aussi loin que possible, des extrêmes frontières de l'être, de cet absolu *indéterminé* qui ressemble fort au néant, et n'est que le néant lui-même. A partir de cette frontière une fois franchie, l'être sous l'influence de son besoin de croître inhérent à sa nature, se pousse par lui-même à travers les phases successives de la réalité ; il monte (toujours en vertu de sa force progressive) des couches inférieures aux couches supérieures du monde réel ; et arrivé là, à ce point le plus haut, qui n'est autre que l'*homme*, cet infini qui ne s'est jamais ni vu ni connu, prend dans l'intelligence humaine connaissance et conscience de lui-même ; conscience vague, connaissance confuse, qui vont se déterminant et se précisant de plus en plus, à mesure que l'homme fait ses ascensions vers l'idéal par un travail d'abstraction qui se généralise et s'élève toujours, jusqu'à ce qu'il arrive à la suprême abstraction et à l'universelle *idée*, qui est Dieu même debout sur la plus haute cime de l'être!...

Et maintenant, Messieurs, vous vous demandez ce que peut être cette existence si prodigieusement sublimée ? Quel est l'habitacle et le sanctuaire de cette divinité que nous distinguons avec quelque peine au-dessous des nuages d'une métaphysique nébuleuse ? Ce que c'est que ce Dieu, ses inventeurs même en conviennent, c'est un travail de la raison, c'est la dernière des abstractions ; c'est l'abstraction des abstractions : — « Eh ! qu'importe, disent les inventeurs, si cette abstraction est une vérité. » — Donc, c'est entendu, ce Dieu est une abstraction. Mais cette abstraction où demeure-t-elle ? où a-t-elle son support, son lieu de résidence ? — Mais rien de plus simple ; cette abstraction est dans l'esprit qui abstrait ; et ce vrai Dieu de la nouvelle métaphysique ne réside nulle part ailleurs que dans l'intelligence qui le conçoit. » Oui, disent-ils, ce Dieu qu'un philosophe représente, relégué sur le trône désert de son éternité silencieuse et vide, n'a d'autre réalité que l'idée, ni d'autre trône que l'esprit. »

Ainsi de toutes les ténèbres accumulées par le travail opiniâtre de cette métaphysique es-

soufflée et haletante, sort une lumière qui éclaire enfin d'un reflet sinistre le Dieu de la nouvelle école. De toutes ces théories tournées et retournées, brouillées et emmêlées à travers des ténèbres toujours croissantes, un mot clair se dégage, et ce mot le voici : Dieu n'est qu'une abstraction de mon esprit ; l'idée de Dieu est Dieu ; c'est mon esprit qui le conçoit ; et comme dit un judicieux critique : « Penser à Dieu c'est le créer. »

Messieurs, le croiriez-vous, ce spectre divin, ce rêve du panthéisme et de l'athéisme le plus raffiné parmi toutes les fabrications philosophiques de ce siècle de raffinement ; ce suprême effort de prestidigitation métaphysique jetant Dieu sur le vide et appuyant l'infini sur la pointe d'une aiguille ; cette composition factice, ou plutôt, cette décomposition réelle d'un Dieu fondu et défait par une sophistique dévorante ; cette invention bizarre qui, selon le mot ingénieusement railleur d'un philosophe contemporain, n'est que le « dernier résidu « au fond de ce creuset où la religion s'est « éteinte, et qui ne sert qu'à boucher un trou « dans un système ; » chose étonnante, cette

création fantasque du Dieu-nouveau, on nous donne cela comme le fruit mûr de la science et de la métaphysique!... Force nous est donc de montrer que la négation panthéistique ornée de ces beaux noms, n'est en réalité que la confusion et la ruine de la science et de la métaphysique.

II

Vous êtes-vous quelquefois demandé, Messieurs, pourquoi les écrits de nos modernes panthéistes, malgré des prodiges de talents, sauf les plus rares exceptions, sont à peu près illisibles? sans doute, c'est que notre intelligence a soif de la lumière et horreur des ténèbres. Elle ne suit sur les hauteurs métaphysiques certains philosophes en renom, que parce qu'elle espère de ces hauteurs, voir avec eux et plus clair et plus loin. Quelle est sa déception, arrivée là, de ne plus voir d'en haut ce qu'elle voyait d'en bas; de sentir dans ces régions qu'elle estimait si éthérées, je ne sais quoi d'épais qui arrête les regards, et je ne sais

quoi d'accablant qui pèse sur la pensée! Quel désenchantement de rencontrer sur ces sommets qu'on croyait si radieux, je ne sais quels brouillards sombres, tandis que la vérité laisse tomber au-dessous ses pures clartés, comme le soleil jette au penchant des collines et jusqu'au fond des vallées les rayons d'or qui éclairent les régions inférieures!

J'ignore, Messieurs, si en vous décrivant ce phénomène j'évoque avec fidélité le souvenir de vos ascensions sur les montagnes obscures de la métaphysique contemporaine. Ce que je sais bien, c'est que je vous peins, dans toute leur sincérité, mes impressions et mes souvenirs. Tandis qu'en lisant saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Fénelon, et tant d'autres vrais métaphysiciens, je me sens en plein soleil, et que mon intelligence avec bonheur boit la lumière et aspire la vérité; lorsque je veux me mettre sur les ailes d'un de ces tristes génies qui ont conquis de nos jours la célébrité de l'audace, je sens une pesanteur qui me fatigue et m'étouffe. C'est comme une suffocation de mon intelligence emportée hors de sa sphère ; et je me dis : Non, ce n'est pas ici la

région du vrai : ce n'est pas l'air pur et fort de la métaphysique que respire naturellement toute intelligence bien née.

C'est une erreur de croire, en effet, que la métaphysique est une science inaccessible à la plupart des esprits, et comme une sphère placée hors de la portée du sens commun. La vraie métaphysique est claire et simple comme le bon sens populaire; elle est ce bon sens lui-même réfléchi sur tous les points culminants de la connaissance, pour y jeter sur tout le monde intellectuel comme une lumière matinale. C'est bien là, en effet, le rôle de la métaphysique dans ses rapports avec les autres sciences. Le panthéisme contemporain fait exactement le contraire. Au lieu de faire comme le soleil du matin en tombant sur le haut des collines; au lieu de nous montrer sous un rayon plus pur, mieux dessinés et plus distincts, ces quelques points élevés qui sont les sommets du monde des intelligences, la science panthéiste fait ce qu'elle a toujours fait, au lieu de distinguer elle confond, au lieu d'éclairer elle obscurcit. On sent que cette fausse lumière ressemble à la lumière de

Satan. C'est la science de Lucifer qui vient tout confondre sous prétexte de tout unir, et tout pervertir sous prétexte de tout ordonner. C'est la nuit qui s'abat sur les intelligences en leur disant : Je suis le jour. C'est Babylone qui dit : Je suis Jérusalem. En un mot, c'est la confusion qui dit : Je suis l'ordre et l'harmonie. La confusion! voilà le mot qui résume tout le travail de la science panthéistique dans le monde métaphysique, et très-particulièrement le résultat palpable du panthéisme dont je viens de parler : science babylonienne par excellence, dont le triste triomphe est de tout mêler et de tout confondre comme en un chaos infini.

La métaphysique, alors qu'elle est la vraie science qu'on décore de ce nom, a pour objet propre les rapports généraux et immuables des êtres. D'ordinaire elle se contente de dégager de toute ombre, et de montrer sur les cimes de la pensée, cinq ou six points rayonnants qui, une fois aperçus, illuminent tous les océans et tous les rivages de la vérité ; tels sont particulièrement entre autres les points que voici : Rapports du fini et de l'infini, du phéno-

mène et de la substance, de l'effet et de la cause, du mouvement et de la force, de l'ordre et de l'intelligence, de l'imparfait et du parfait, du réel et de l'idéal, de la nature et de Dieu.

Jusqu'ici ces points lumineux étincelaient comme de pures étoiles au firmament de la métaphysique, du christianisme et du bon sens, guidant la marche des intelligences sur la haute mer de la vérité. Qu'a fait de ces pures notions de la science métaphysique le panthéisme contemporain ? Il les a altérées et perverties, comme il a fait de l'idée de Dieu même ; il a jeté sur ces belles étoiles les confusions de sa pensée et les obscurités de sa parole.

Suivez-moi, Messieurs, pour cette fois, dans les régions un peu abstraites de ce monde métaphysique ; traversons-le ensemble, d'un vol rapide, en tâchant de marquer notre route d'un sillon lumineux ; et, autant que possible, faisons la lumière dans les ténèbres.

Et d'abord, que fait le panthéisme devant le point capital de toute métaphysique, rapport du *fini à l'infini ?* Il confond. Entre le fini et l'infini il n'y a pas de rapport, dit-il, il y a *identité*. Et par cette formule célèbre, il commence

par étendre sur la métaphysique tout entière un immense rideau de ténèbres ; ou plutôt il coupe par sa base la métaphysique elle-même; autant qu'il dépend de lui il l'empêche d'exister. La métaphysique, en effet, vit de la science des rapports, et qui dit rapport dit pluralité : pour être en rapport il faut être au moins deux ; la réalité de l'un ne suffit pas, il faut la réalité de l'autre, et entre les deux une distinction réelle. L'identité absolue, concluant à l'identité même des contraires, exclut la relation réelle d'un être avec un autre être ; elle ôte donc à la métaphysique son objet propre et son point d'appui. Le fini et l'infini, Dieu et le monde, dites-vous, sont identiques. — A la bonne heure ; mais alors que va devenir cette haute science dont vous êtes si fiers ? La distinction du fini et de l'infini, du monde et de Dieu étant supprimée, que vous reste-t-il à contempler que des rapports de phénomène à phénomène ? Juxtaposition, succession, superposition, apparition *des phénomènes qui passent*, voilà désormais tout l'objet de votre contemplation. La science des éternels rapports est atteinte dans sa racine ; votre métaphysique est menacée de pé-

rir ; et je vois une affreuse confusion descendre à la surface de cette science transcendante, comme la nuit étend son voile noir sur la nature à la tombée du jour.

La confusion une fois jetée sur ce premier élément de toute métaphysique, rapport du *fini à l'infini*, rejaillit immédiatement sur cet autre qui tient au premier, rapport du *phénomène à la substance*.

Étant admis qu'entre Dieu et le monde, il y a identité substantielle, il s'agit d'expliquer, ou du moins, de concevoir entre la substance et le phénomène un rapport métaphysique quelconque. Cette substance unique, identité absolue de tout même des contraires, la supposez-vous finie, ou la supposez-vous infinie? Si cette substance unique est supposée finie, dans ce cas, l'infini où peut-il être et que peut-il être? Manifestement il n'y a plus d'infini ; et dès lors, que devient la grande science métaphysique qui ne vit que d'infini? La métaphysique sans un infini supposé est un non-sens absolu. Sans infini, il y a encore une physique, une cosmologie, une physiologie, en un mot une science des êtres finis ; mais de métaphy-

sique, aucune. Comme elle vit de l'infini, elle meurt avec l'infini.

Cette substance unique au contraire, la supposez-vous réellement infinie? Alors entre cette substance infinie et le phénomène fini il s'agit de concevoir quel peut être le rapport. D'ordinaire le panthéiste admet l'existence de la substance infinie, et avec l'infinie substance, une variété indéfinie de phénomènes. Chaque phénomène passe et repasse, à travers la durée, sur cette infinie surface de la substance universelle. C'est alors que le panthéisme, voulant expliquer le rapport mystérieux qui lie chaque phénomène fini à la substance infinie, roule dans un dédale de contradictions, et fait planer sur l'ensemble des choses une confusion pareille au chaos primitif, avant le *fiat lux* qui y fit resplendir l'ordre au sein de la lumière. Les vrais génies de la métaphysique ont tous compris, avec saint Thomas d'Aquin, que la substance infinie exclut tout accident, et qu'elle repousse, comme une injure, tout phénomène fini adhérant à elle-même. Et depuis plus de trois mille ans qu'il y a des panthéistes, tous ont échoué devant le

mystérieux rapport du phénomène et de la substance ; tous ont roulé, sans pouvoir en jamais sortir, dans le cercle fermé de cette invincible contradiction : des phénomènes finis sur une substance infinie ; des modifications limitées dans une substance qui exclut toute limite ; et comme disent les romanciers de la métaphysique nouvelle, *des éclosions du fini à la surface de l'infini!*

Que fait notre panthéisme devant cet autre problème, rapport de l'*effet à la cause?* il confond. Comme il a fait pour les deux premiers points, il fait pour le troisième ; comme il supprime le rapport entre le fini et l'infini, entre la substance et le phénomène, en proclamant l'identité de l'une et de l'autre ; il nie le rapport de la cause et de l'effet en proclamant l'identité de l'une et de l'autre. Ici, Messieurs, il faut vous résigner à entrer avec moi dans une région étrangère, et dans une sorte de pays inconnu, où nous entendons exprimer en une langue que l'humanité n'a jamais parlée, des idées qu'elle n'a jamais eues, et des choses qu'elle n'a jamais pensées.

Il y a des *effets* dans le monde ; c'est l'évi-

dence même; et partout et toujours l'humanité a désigné par le mot *cause* quelque chose qu'elle estimait distinct des effets eux-mêmes. Car si ce qui produit n'est pas distinct de ce qui est produit, pourquoi si universellement et si opiniâtrément partout des mots différents pour exprimer ce qui est identique? L'humanité a gravé à jamais dans des axiomes qui dureront plus que le granit de la terre, que l'effet est distinct de sa cause, et que nul effet n'est à lui-même sa cause. C'est l'oracle du sens commun.

Eh bien! Messieurs, même sur ce point, nos métaphysiciens nouveaux se frappent eux-mêmes, sans rougir, d'une libre excommunication, que volontiers je nommerais l'excommunication du sens commun. Afin qu'on ne puisse pas dire que le monde a une autre cause que le monde lui-même, et qu'il y a un créateur du ciel et de la terre, ils aiment mieux briser avec la raison universelle, et maintenir envers et contre tous, que le monde est *la cause de ses propres effets;* ce qui revient à dire que l'effet est à lui-même sa cause; « le « monde, à les entendre, n'est *effet* qu'en

« apparence ; au fond il est *cause;* et il est « lui-même son principe. Le monde est effet « au point de vue de l'imagination qui ne « regarde que la scène extérieure : mais la « raison qui pénètre jusqu'au fond, trouve « dans ce fond la cause de tous ses effets. » Ainsi parle la métaphysique nouvelle. Est-il possible, je le demande, de se mettre avec la raison des peuples en désaccord plus manifeste, et de voiler de plus de ténèbres ce que Dieu a fait pour nos intelligences clair comme le soleil? Où avons-nous, je vous prie, dans notre religion chrétienne, pour exprimer nos plus obscurs mystères, une formule comme celle-ci : *Le monde est la cause de ses propres effets?* Est-ce assez contradictoire, assez absurde, assez impopulaire devant la raison et le bon sens ?

Cette contradiction déjà si palpable se multiplie par une autre qui la complète et l'achève, Comme le monde est la cause de ses propres effets, il est le *moteur* de ses propres *mouvements*. Notre science panthéistique suppose, sans s'inquiéter de la preuve, que la nature inconsciente possède intrinsèquement une force

qui *meut* l'être et le pousse sans cesse vers son idéal. Certes, voilà un point devant lequel le génie de la démonstration ne peut passer, sans mot dire. Ce point est-il démontrable, oui ou non ? s'il ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous ? s'il l'est, que ne le démontrez-vous ? Le panthéisme passe, et ne répond rien. Il faut admettre l'hypothèse, comme on admet un axiome. Amettons-la donc ; et essayons au moins, dans cette hypothèse, de nous rendre compte du prodigieux résultat qu'on prétend en faire sortir.

D'abord, la logique ici nous donne le droit de demander et de savoir ce que c'est que ce principe qui *meut* la nature, et pousse sa virtualité, supposée infinie, à produire le réel du sein profond du possible ? Première question de notre légitime curiosité. Autre question. La nature douée de cette force *supposée*, produit et travaille ; elle ourdit en silence la trame infinie des choses. Mais nous voudrions savoir si, dans ce travail éternel, cette nature poursuit un but, ou si elle marche au hasard ? si elle n'a pas de but, comment ce travail arrive-t-il à un résultat précis ?

Si elle a un but, comment le connaît-elle ? et comment ce but agissant sur elle, détermine-t-il le résultat de son travail ?...

Vous dites que la vie de la nature est une marche incessante du réel vers l'idéal, en d'autres termes, du monde vers Dieu. Vous dites que, « l'Être cosmique, le Dieu vivant, « aspire sans relâche et sans repos à la per- « fection idéale ; que sa loi est de s'en appro- « cher toujours, sans pouvoir l'atteindre ja- « mais. » C'est le fond de la science nouvelle : le monde aspirant à se faire Dieu, c'est-à-dire à devenir l'idéal même. A merveille : voilà la nature, nous ne savons pourquoi, ni en vertu de quoi, sous le charme d'un attrait qui l'attire éternellement, le charme de son idéal. Oui ; mais la nature est *inconsciente ;* elle est aveugle encore ; comment donc subit-elle l'attrait d'un idéal qu'elle ignore, et qui ne sera vu de quelqu'un qu'après la naissance de l'esprit ?.. La question vaut la peine qu'on y réponde. Dites donc, si vous le savez, comment cet idéal, c'est-à-dire ce Dieu que vous mettez, non pas au premier bout des choses, mais à l'autre bout, agit sur la nature pour la faire croître et

se dévolopper sans cesse. Comment ce Dieu tardif, placé à la fin des évolutions du monde, pousse-t-il la nature à grandir, à marcher et à monter vers lui-même? Pourquoi cette nécessité incompréhensible de croître, de se mouvoir, de se développer, en vertu d'une chose à venir, d'un Dieu en voie de se faire, et en vue d'un idéal futur qui doit résulter de ce développement lui-même ? Ceci est plus que le mystère et l'incompréhensible, c'est la contradiction pure, c'est le non-sens absolu.

Vous le voyez, Messieurs, nous sommes en plein dans la Babylone intellectuelle, et nous y marchons de confusion en confusion. C'est un voyage ingrat et triste ; mais il faut aller jusqu'au bout ; il faut que vous sachiez jusqu'à quel point on a entrepris de pervertir avec la notion de Dieu le sens et la raison de l'humanité.

Nous voici en présence d'un problème plus populaire encore peut-être que celui dont nous venons de parler : le rapport entre l'*ordre et l'intelligence ;* entre l'ordre qui atteste le travail de l'intelligence, et l'intelligence qui se reflète dans l'ordre son ouvrage. Il y a de

l'ordre dans le monde ; le vivant qui ne le voit pas peut appartenir à la hiérarchie animale, il n'appartient pas à la hiérarchie intellectuelle. Or, tout esprit voit de son premier regard, que l'apparition de l'ordre qui se produit est une manifestation de l'intelligence qui le fait. Voilà la philosophie tout à la fois la plus simple, la plus populaire et la plus vraiment métaphysique. Le regard du génie voit ici comme le regard du peuple ; nous sommes cette fois en pleine clarté.

Que fait encore sur ce point le génie de la nouvelle métaphysique ? Il fait ce qui est dans sa nature, il obscurcit le soleil d'une vérité qui éclate à tous les yeux ; il renverse la formule du sens commun. Cette intelligence dont l'ordre porte le sceau authentique, cette intelligence qui doit préexister à l'ordre son ouvrage, il en fait la résultante dernière des développements séculaires d'un ordre aveugle et fatal. Ainsi, le panthéisme retourne la relation essentielle entre l'ordre et l'intelligence ; il fait préexister l'ordre à l'intelligence, au lieu de faire préexister l'intelligence à l'ordre. Au lieu de la poser au commencement, comme

le principe efficace et le seul rationnel de l'ordre épanoui dans l'univers, il la met à la fin, comme le dernier produit et le dernier épanouissement de cet ordre lui-même; et, bien loin de faire naître l'harmonie dans l'univers, cette intelligence achève elle-même, en arrivant à la vie, cette harmonie dont elle est la fille au lieu d'en être la mère.

Mais, demande ici le plus vulgaire bon sens, si l'intelligence n'est que le dernier couronnement du développement harmonieux de l'être, cet ordre qui lui est antérieur d'où vient-il? En vertu de quoi se déploie-t-il dans l'univers? Si cet ordre, qui reluit dans le monde et en fait la ravissante beauté n'est pas le produit d'une intelligence préexistant à son œuvre, quelle cause peut-il y avoir de son apparition, si ce n'est une cause purement aveugle? Car enfin, ou bien être sans cause, ou bien sortir d'une cause intelligente, ou bien naître d'une cause aveugle : il faut bon gré mal gré, s'arranger avec l'une de ces trois hypothèses. La première rentre dans l'absurdité déjà signalée, *un effet sans cause;* la seconde, la seule qui ait un sens, nous rejette au sein même de la

doctrine catholique ; reste donc la troisième, l'hypothèse de l'ordre universel se faisant progressivement en vertu d'une force aveugle purement mécanique. Mais alors, quel pêle-mêle de contradictions, d'impossibilités et de confusions amasse ici cette métaphysique à contre-sens, pour le plaisir d'échapper à ce dogme si divinement populaire : l'ordre ayant pour cause un être intelligent qui a voulu le créer, et l'a connu en lui avant de le produire en dehors de lui !...

Quoi ! la force aveugle produisant l'universelle harmonie du cosmos complété au dernier terme de ses développements par l'apparition de l'être pensant ! Mais, grand Dieu ! que faire de notre raison, s'il faut désormais admettre un tel renversement d'idées et une telle perversion de langage ? Comment une force qui n'est pas intelligente, arrive-t-elle à donner ce qu'elle n'a pas et ce qu'elle ne peut avoir, l'intelligence ? Comment ces forces aveugles en se poussant les unes les autres dans leur incompréhensible engrenage, arrivent-elles à produire la pensée au bout de leurs élaborations spontanées, comme la force

végétale fait apparaître et épanouir la fleur au sommet de la tige ?

Quoi ! c'est sérieusement que votre raison de philosophe se pose en face de cette hypothèse métaphysiquement risible : l'ordre existant dans l'univers, avant même qu'il y eût une pensée pour le concevoir, une intelligence pour le comprendre, un regard pour le contempler, une âme pour l'admirer ?

Quoi ! cette nature aveugle, inconsciente, sans intelligence et sans liberté, sans regard et sans amour, c'est elle qui tisse de ses mains, dans un silence éternel, la trame divine de toutes choses ; elle qui fait l'harmonie sans le vouloir et même sans le savoir ; jusqu'a ce qu'enfin, à la surface et au sommet de ce cosmos, fils fatal de la force aveugle, l'esprit arrive pour écouter cette harmonie qu'il n'a pas faite, et pour prendre conscience de cet ordre qui ne vient pas de lui, puisqu'il est plus ancien que lui !

Quoi ! au nom de la raison, et de la raison métaphysique, nous parler, sans sourire, d'un Dieu inconscient, qui dans le premier moment de sa vie, moment léthargique pareil au som-

meil de Brahma, produit tout dans l'univers même l'ordre et l'harmonie, et qui un jour, après des milliards de siècles, s'éveille en arrivant à la gloire de l'esprit, et se trouve en s'éveillant la faculté de contempler et de comprendre les chefs-d'œuvre accomplis pendant son sommeil !.. Dire cela, sans nous apprendre au moins, comment ce Dieu endormi produit le chef-d'œuvre d'harmonie et de beauté, qui doit faire la contemplation et la joie du Dieu éveillé !.. Allez, métaphysicien, allez conter à d'autres ces histoires à endormir la raison !

Vraiment, Messieurs, en lisant de telles extravagances, on se demande si l'on est bien éveillé soi-même, ou si ce que l'auteur nous raconte est son rêve de la nuit, ou sa contemplation du jour ? Mais les auteurs qui écrivent ces choses sont parfaitement éveillés ; et vous qui les entendez, et moi qui vous les redis, nous ne dormons pas, je pense. Et c'est dans cette pleine possession de la pensée éveillée, que nous posons, pour en finir, devant ses regards ouverts, cette simple question, à laquelle nous prions nos panthéistes nouveaux de daigner répondre sans équivoque :

Est-ce l'intelligence qui produit l'ordre ? ou bien est-ce l'ordre qui produit l'intelligence ? Entre l'un et l'autre quel est le rapport généalogique ? lequel des deux est père ou mère de l'autre ? Il me semble qu'il n'y a pas de milieu ; ces deux choses sont rivées l'une à l'autre par un anneau plus dur que le diamant, qui se nomme la force, mieux encore, l'essence des choses. Jusqu'ici, non-seulement le christianisme, mais toute humanité qui pense, admettait comme vérité d'évidence la première hypothèse. Nos modernes penseurs ont changé tout cela ; et il faut avouer que jamais telle réforme n'illustra l'esprit humain. Voici un changement qui fera à nos nouveaux métaphysiciens un honneur sans égal ; ils mettent l'effet avant la cause, l'ordre avant l'esprit, l'harmonie avant l'intelligence ; ce qui revient à mettre le fils avant son père, la fille avant sa mère !

Vous croyez peut-être, Messieurs, que nous avons atteint la limite dernière de la confusion métaphysique ? Il est assez difficile, en effet, de concevoir comment elle peut aller plus loin et monter plus haut. Il n'y a qu'un point où

elle nous semble se surpasser encore elle-même, c'est le sommet par lequel le panthéisme contemporain couronne cette tour de Babel élevée par son génie, je veux dire le rapport métaphysique *du réel à l'idéal*, de la nature à Dieu, de la réalité à la divinité ; c'est par-dessus tout, l'idée inouïe qu'il nous laisse de ce Dieu, élevé au sommet de la pyramide, comme la plus haute conception de la divinité.

Et tout d'abord ce qui donne ici au génie du bon sens, une sorte de vertige, c'est cette opposition radicale et cet antagonisme absolu que l'on imagine entre la perfection et la vie, entre la réalité et la divinité. Certes, un pareil antagonisme, inconnu dans la langue philosophique, demandait d'être appuyé sur des raisons puissantes et des démonstrations rigoureuses. Mais de raisons, point ; de démonstration, aucune ; l'affirmation pure et simple. L'existence réelle est incompatible avec l'être divin ; le parfait ne peut être réel, et le réel ne peut être parfait. Il faut admettre la formule sans preuve et sans démonstration, comme un axiome.

Mais, ô prodigieux inventeurs, cet axiome,

où donc votre génie a-t-il pu le découvrir ? et cette radicale opposition entre le réel et le parfait, entre la réalité et la divinité, où donc l'avez-vous prise ? Depuis quand la perfection dans les êtres est-elle en raison inverse de leur réalité ? Depuis quand, pour concevoir la divinité, faut-il commencer par la dépouiller de toute réalité ? Depuis quand, pour être conçu par ma raison, Dieu doit-il être relégué comme une abstraction, dans les profondeurs d'un idéal sans vie, triste fantôme plus semblable au néant qu'à la divinité ? Est-ce là, vous semble-t-il, une donnée du sens commun ? et cette théorie du Dieu-idée brille-t-elle de l'éclat de sa propre évidence ?

Est-ce que le sens commun, au contraire, ne révèle pas à toute intelligence lucide, que la perfection de l'être est en raison de sa réalité ? Est-ce que l'évidence ne montre pas à tous, dans une lumière populaire, que le réel et le parfait peuvent marcher et grandir ensemble ; que la réalité infinie est compatible avec la perfection infinie ; et que Dieu n'est que le vide et le néant absolu, s'il n'est conçu et accepté comme la plénitude infinie et l'infinie réalité ?

Voilà ce que dit le sens commun; voilà ce que montre à toute intelligence le soleil de l'évidence. Et devant l'éclat même de cette évidence, vous venez dire et redire avec une confusion d'idées qui n'est égalée que par la confusion du langage : Le parfait ne peut être réel, et la divinité est l'antagonisme infini de la réalité!.. Mais alors daignez nous apprendre ce que c'est que ce Dieu que sa perfection même empêche d'être réel, et qui ne peut exister qu'en cessant d'être parfait, c'est-à-dire en cessant d'être Dieu? Oui, dites, qu'est-ce que ce Dieu, qui n'a d'autre trône que mon esprit, et d'autre réalité que ma conception? un Dieu que je crée, parce que je le pense, et que j'anéantis alors que je cesse de le penser? un Dieu que je contruis et que je démolis, que je fais et défais à mon gré, selon qu'il me plaît de le contempler ou de m'en distraire, de m'en souvenir ou de l'oublier? Car en vérité, si votre Dieu n'est pour moi que parce que je le pense et autant que je le pense, pour l'anéantir tout à fait, qu'ai-je autre chose à faire, si ce n'est de n'y plus penser?...

Et voilà le Dieu que vous laissez à mes ado-

rations! Quoi! cette conception vide et cette abstraction froide, voilà mon Dieu? Quoi! ce spectre fuyant à l'horizon de ma pensée, voilà mon Dieu? Quoi! cette ombre de l'infini projetée sur le fini, voilà mon Dieu? Quoi! cet idéal sans réalité, cette idée assise comme une ombre pâle sur la pointe la plus aiguë d'une métaphysique pyramidale : voilà mon Dieu! Et maintenant, ô peuples, prosternez-vous; et si vous le pouvez, adorez ce Dieu nouveau que la philosophie vous fait pour remplacer l'ancien des jours!

Oh! vous tous qui portez dans le meilleur endroit de votre vie cet inapaisable besoin de l'amour et de l'adoration, dites-moi, ce Dieu idéal, ce Dieu vide, ce Dieu de l'abstraction, ce Dieu qui se dérobe même à la pensée est-ce que vous pouvez l'aimer? est-ce que surtout vous le pourriez adorer? Mais vous le voyez bien, ce simulacre de Dieu qu'on pose sous vos regards trompés, aux plus hautes cimes du monde idéal, comme pour rendre un dernier et hypocrite hommage aux adorations du genre humain, ah! ce Dieu, c'est moins qu'une statue, c'est une ombre, moins

qu'une ombre encore ; c'est une lueur douteuse qui disparaît dans un vague infini. Que dis-je ? ce Dieu sans support subjectif et sans réalité objective, ce Dieu qui est parfait à la condition seulement de n'être pas réel, dans notre langue franche et sincère, cela s'appelle *rien ;* oui, rien ; vous dis-je : c'est le dernier terme où pouvait arriver cette perversion monstrueuse de l'idée divine, donnée comme la restauration de la véritable idée de Dieu : un Dieu qui n'est rien ; en un mot, le Dieu-néant !...

Et pourtant ce Dieu qui ment à la conscience du genre humain, ce Dieu qui désole mon âme et déconcerte ma raison, voici qu'on nous le donne comme le Dieu de la plus haute science et de la plus grande métaphysique ! Et comme pour ajouter la dérision à l'outrage fait à la vérité, on déclare, avec une assurance qui tient de la stupéfaction, que l'on n'est pas panthéiste. Oui, devant la conception d'un Dieu qui s'évanouit dans les nuages de l'abstraction, on proteste contre la doctrine du grossier panthéisme, et l'on déclare qu'à choisir entre le panthéisme et l'athéisme, on n'hésiterait pas ; on dit : Je serais athée plutôt que

panthéiste. Allez, votre choix est inutile. Panthéiste ou athée ? allons donc ! vous n'avez pas même à choisir ; vous êtes l'un et l'autre ; panthéiste pour la forme, athée pour le fond ; panthéiste, parce que vous professez le dogme commun à tout panthéisme, l'identité substantielle du monde et de Dieu ; athée, parce que le Dieu que vous maintenez n'est qu'un fantôme de Dieu, et que vous-même, son inventeur ! on vous défie de l'adorer.

Ah ! ce Dieu de votre métaphysique et de votre science raffinée, qu'il soit tout ce que vous voudrez, une idée, une abstraction, un absolu ; qu'il soit le Dieu des artistes sans conviction, des métaphysiciens sans religion, des géomètres sans foi, le Dieu, enfin, de ceux qui ne veulent plus de Dieu. Mais au nom du ciel, qu'on cesse par ces perversions malavisées de l'idée divine et de la langue française, d'outrager à la fois, et le Dieu que nous adorons, et le langage que nous parlons.

Quoi ! Messieurs, cette idée abstraite, ce concept vide, cette ombre fuyante, ce spectre insaisissable, ce serait là le Dieu que notre âme aspire, le Dieu que notre cœur aime, le

Dieu que notre prière invoque, et que tout notre être adore ? le Dieu de l'humanité qui pleure, de l'humanité qui souffre, de l'humanité qui se prosterne dans ses tristesses et dans ses larmes ? Ah ! ce Dieu, s'il vous suffit, s'il satisfait tout ensemble votre cœur, votre conscience et votre raison, soit, adorez-le ! Mais, mon frère, ah ! laissez-moi vous le dire, avec un sentiment de religieuse émotion, en vous voyant au pied de cette idole, je pleure sur vous et sur l'humanité qui se fera pareille à vous. Malheur aux peuples qui adorent un tel Dieu ; malheur à ceux qui apportent à la terre une telle adoration ; et malheur à vous qu'un tel Dieu ne consolera jamais ! Ah ! tandis que les sectateurs ou les dupes d'une métaphysique radicalement athée essayeront d'adorer ce dernier fantôme de Dieu, nous, chrétiens, nous continuerons d'adorer le vrai Dieu, le Dieu vivant, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu providence ; Dieu de Képler, de Leibnitz et de Newton ; Dieu de saint Augustin, de Bossuet et de Fénelon ; Dieu du Christianisme, de la science et de l'humanité ! O Dieu de ma conscience ! ô Dieu de ma foi !

ô Dieu de ma raison ! ô Dieu de mon cœur ! ô Dieu de toute ma vie ! oui, je vous adore avec tout ce grand peuple prosterné devant vous ; ah ! laissez, laissez tomber sur nous la lumière avec la bénédiction de votre Pontife, et dissipez par son divin rayon tous les nuages d'erreurs, qui nous voilent, avec la majesté de votre nom, la splendeur de votre face !

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'ATHÉISME ET LA SCIENCE

Messieurs,

Il y a au milieu de nous un sourd travail d'obscurcissement intellectuel ; et ce travail s'accomplit surtout par la négation panthéiste. En faussant et altérant la nature de Dieu, le panthéisme fausse et altère toutes les idées et jusqu'au langage lui-même. Il nie le rapport fondamental entre le monde et Dieu, et confondant l'un et l'autre dans l'unité d'une substance identique, il dépose dans cette confu-

sion radicale le germe de toutes les autres confusions, qui sortent de son sein ténébreux pour obscurcir plus ou moins toutes les sphères de la pensée, et très-particulièrement la sphère des idées métaphysiques. L'identité substantielle du monde et de Dieu une fois proclamée comme le dogme souverain de la métaphysique, toutes ces notions élémentaires, rapport du fini à l'infini, du phénomène à la substance, de l'effet à la cause, de l'ordre à l'intelligence, du mouvement à la force, du réel à l'idéal, et de la nature à Dieu, disparaissent du ciel voilé de notre pensée ; et tous ces points étincelants qui guidaient dans les plus hautes régions de la vérité la marche de l'esprit humain, s'obcurcissent et se confondent dans une sorte de chaos intellectuel, où la raison s'en va s'égarant de ténèbres en ténèbres, sans pouvoir s'orienter pour retrouver sa route et revenir à la lumière.

Mais toutes ces métaphysiques nouvelles de la négation panthéiste, qui pervertissent la notion de Dieu, et avec elle toutes les notions élémentaires de l'intelligence humaine, malgré leurs aberrations, rendent encore témoi-

gnage à cet invincible besoin que toute humanité éprouve d'adorer. Ces philosophies, si dévoyées qu'elles soient, séduisent l'humanité, en répondant à l'aspiration de l'infini, qui est le fond inaltérable de la nature humaine. Si ce qu'elles présentent aux adorations de l'homme n'est plus réellement Dieu, c'est du moins son fantôme; et bien qu'athée par son fond et par les bases mêmes de sa doctrine, le panthéisme se garde de prononcer ce mot, qui ne revient jamais dans le langage humain sans porter au fond des âmes je ne sais quelle vague et religieuse épouvante : *athéisme!*

Mais, bon gré mal gré, une inflexible logique, tôt ou tard, fait sortir des erreurs les conséquences qu'elles renferment. Et si le naturalisme, en supprimant les communications surnaturelles entre l'homme et Dieu, ouvrait la route au panthéisme, le panthéisme plus infailliblement encore, en supprimant les rapports même naturels entre l'humanité et la divinité, devait engendrer l'athéisme. Aussi, ce qui était dans le fond des choses s'est montré à leur surface. Les germes d'athéisme portés dans les flancs obscurs de la doctrine panthéis-

tique ont produit leur fruit : elles ont fait éclore une nouvelle génération d'athées. Et après avoir traversé, non sans dégoût, les confusions métaphysiques du panthéisme nouveau, voici que nous assistons avec effroi aux orgies de l'athéisme scientifique : après la négation panthéistique, la négation *athée*, et toujours, comme on doit s'y attendre, au nom même de la science et du progrès de l'humanité.

C'est en face de cette hideuse figure de l'athéisme contemporain que je vous place aujourd'hui ; c'est une chose douloureuse, mais c'est une chose nécessaire. Jamais je ne reculerai devant une nécessité de mon sujet, un besoin de mon siècle et un devoir de ma conscience si répulsif soit-il pour mon propre cœur. Je n'entreprends ni une réfutation de l'athéisme, ni une démonstration de l'existence de Dieu ; grâce au ciel, vous n'en avez pas besoin. Je viens constater, en demeurant à notre point de vue général, que nous avons devant nous une science qui nie Dieu. J'essayerai de montrer que cette science négative, en donnant le démenti à Dieu, se donne le démenti à elle-même, et, au lieu de porter la

lumière, porte la nuit dans toutes les sphères de la science.

Parcourons rapidement les principaux domaines de la science contemporaine, de haut en bas et du centre aux extrémités ; et vous allez voir comment l'athéisme de son souffle impur éteint partout la lumière qui seule doit servir à tout éclairer.

I. Et tout d'abord, Messieurs, je vous signale un athéisme installé résolument dans cette sphère la plus rapprochée de la sphère métaphysique où la négation panthéistique porte ses confusions, je veux dire l'athéisme *philosophique*. Cet athéisme a sur beaucoup d'autres le rare mérite de la franchise et de la sincérité. S'il ne nous dit pas : Je suis athée ; il dit au moins sans ambiguïté : Je ne crois pas à votre Dieu. A quel Dieu croit-il donc ? quel est son *credo* philosophique ? quelle est la formule de sa foi ? C'est ce qu'il faut entendre.

Cette philosophie très-cavalière, et que je nommerais volontiers la philosophie sans gêne, ne s'inquiète pas même des problèmes qui préoccupent encore la négation panthéistique :

rapports de l'effet à la cause, rapports du phénomène à la substance. Pour elle, ces questions n'ont pas de sens; elles ne sont que le témoignage universel et séculaire de l'imbécillité humaine. Derrière les effets il n'y a pas de *causes;* et derrière les phénomènes il n'y a pas de *substances.* Mais s'il n'y a dans l'univers ni causes ni substances, qu'y a-t-il donc? Deux choses qui renferment tout, des *phénomènes* et des *faits.* Il y a des groupes de phénomènes et des hiérarchies de faits. Les causes, ou plutôt ce que la sottise humaine désigne par ce nom, ne sont que des faits considérés dans leurs rapports avec d'autres faits; la cause d'un fait est dans le fait, comme un tout est dans sa partie; et ce que vous nommez une cause n'est qu'un fait plus élevé dominant un groupe de faits. Ainsi, d'un ensemble de faits particuliers, dégagez par la pensée un fait plus général; de ce fait plus général combiné avec d'autres faits analogues, dégagez un fait encore plus général formulé sous le nom de *loi;* et de cinq ou six formules du même genre se dégage finalement l'axiome universel, qui résume et absorbe

en lui tous les faits généraux et particuliers. Ainsi de degré en degré, vous suivez dans son ascension infinie l'universelle hiérarchie des choses ; et vous touchez de la main la chaîne de diamant qui relie tous les faits, pour en former cet être unique et indivisible qui s'appelle le monde, et dont les êtres sont les membres.

Cela posé, l'universelle création et génération des choses est expliquée ; et il n'y a plus que faire d'un Dieu créateur. Si vous en doutez, écoutez la philosophie nouvelle chantant dans une incomparable prose son *credo* de l'athéisme philosophique : « Au sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible se prononce l'*axiome* éternel ; et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose par ses ondulations inépuisables l'immensité de l'univers. Tout changement et tout mouvement est un de ses actes. Toute vie est un de ses moments. Tout être est une de ses formes ; et toutes les séries des choses descendent d'elle, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. »

Après cela, qu'avons-nous besoin de Dieu ?

Dieu est de trop; l'axiome a tout fait; et il ne nous reste plus qu'à nous écrier : O puissance de l'axiome, je te salue ! Je ne crois pas en Dieu ; je crois à l'axiome tout-puissant créateur du ciel et de la terre !

Voilà une philosophie qui arrange carrément, sans intelligence ordonnatrice et sans Dieu créateur, l'ensemble des êtres. Elle construit une immense machine où chaque chose se tient et marche toute seule. Voltaire disait : « Il faut « être enragé pour prétendre qu'une horloge « ne prouve pas un horloger, et que le monde « ne prouve pas un Dieu. » Si Voltaire a raison, la philosophie dont je parle est terriblement enragée; elle est plus qu'athée, elle est *théophobe;* elle a des rages contre Dieu ; elle lance parfois contre ce Dieu qu'elle égale au néant, de gros mots et je ne sais quels sarcasmes moqueurs. Je laisse là, en les couvrant d'un légitime dédain, des blasphèmes qui outragent à la fois Dieu, la raison et le goût. Je ne prends de cette philosophie tristement railleuse que ce qu'elle considère elle-même comme sérieux. Or, ce qui y est sérieux sous son rire plus que voltairien, le voici : c'est qu'elle n'est pas seu-

lement une falsification de Dieu ; elle est la négation directe de Dieu ; c'est l'universalité des choses construite et subsistant sans Dieu ; c'est un accrochement *tel quel* de faits reliés par des lois, et un engrenage de lois venant aboutir à la suprême domination d'un axiome : le tout existant et fonctionnant sans cause ; ou, ce qui revient au même, n'ayant d'autre cause que cet aveugle néant qui se nomme la fatalité. C'est, au sens le plus rigoureux, l'athéisme doctrinal ; et cet athéisme doctrinal, c'est, tout d'abord, l'extinction de ce grand flambeau des sciences qui se nomme la philosophie.

Qu'est-ce, en effet, que cette philosophie qui consiste à faire de tout ce qui est une sorte de mécanisme infini, où vous voyez le génie de l'athéisme, un bandeau sur les yeux, monter de faits en faits et de lois en lois jusqu'à ce suprême sommet des choses, « au plus « haut de l'éther lumineux, » où se prononce « l'axiome éternel, » dont « le retentissement « prolongé et les ondulations inépuisables » s'en vont former, on ne sait ni comment ni pourquoi, l'immensité de l'univers ? » Vrai-

ment, en entendant cet exposé de la doctrine, on se demande si cette philosophie railleuse ne raille pas encore en cet endroit? On voudrait savoir, si dans cette description emphatique elle a voulu autre chose que parodier notre Dieu créateur, et donner la caricature de la genèse biblique? Mais non, c'est très-sérieusement que l'on écarte du vaste système des êtres l'action d'un Dieu créateur et ordonnateur, pour mettre à sa place la toute-puissance d'un axiome; oui, c'est bien sérieusement, et cette fois sans rire, que des philosophes aujourd'hui en renom, chargent l'axiome, abstrait et mort, d'accomplir ce que ne peut faire l'infini vivant, personnel et créateur. Et ils nomment cela gravement la grande philosophie des choses! Quelle philosophie, grand Dieu! Voyons; essayons au moins de cette énorme construction une explication philosophique quelconque. Philosophe, daignez répondre.

Et d'abord, je demande pourquoi et comment votre axiome créateur *se prononce* tout seul, lui abstraction vide, lui moins qu'un ombre, un pur néant debout au sommet

des êtres? Admis, contre toute raison que l'axiome se prononce; comment en se prononçant devient-il le père de la réalité? Comment le réel peut-il sortir de l'abstrait? Lorsque vous ne pouvez admettre la vie créée par un être vivant, et la réalité finie créée par la réalité infinie, par quelle étonnante révolution de la raison humaine trouvez-vous si philosophique de faire de toute réalité la fille d'une abstraction? Comment votre axiome, en ondulant dans son vide éternel, devient-il les lois générales du monde? Comment les lois, en ondulant à leur tour, deviennent-elles les faits? Comment, enfin, l'axiome stérile et froid, assis au sommet des choses qui ne sont pas encore, fait-il jaillir de son sein, et descendre de degré en degré, la réalité vivante ou non vivante jusqu'au dernier échelon de la hiérarchie des êtres?

Etait-ce la peine de railler avec tant d'esprit notre création *ex nihilo*, pour en imaginer une autre un million de fois plus incompréhensible?... Nous, du moins, en plaçant à l'origine l'infini vivant, créateur de tout, nous donnons à la raison une lumière pour se retrou-

ver même au sein du mystère. Mais vous, avec votre axiome mort, comment arrivez-vous à la vie? Avec votre axiome abstrait, comment arrivez-vous au réel? Avec votre axiome stérile, comment arrivez-vous à la fécondité? Si rien ne sort de rien; si vos formules ne produisent pas, et si elles ne font que résumer les réalités déjà produites, que signifient ces noms menteurs *d'axiome générateur et de formules créatrices?* Ah! laissez-moi ma création, où la vie et l'être finis sortent du néant, à la voix et par la puissance du Dieu vivant et infini; laissez-moi mon mystère, et gardez cette absurdité flagrante, où l'être et la vie sortent du néant par la seule puissance du néant!

Et vous dites qu'entre votre explication des choses et la nôtre, « il n'y a que la différence d'une métaphore? » Vous vous trompez; entre vous et nous, il y a l'abîme qui sépare l'absurde du rationnel et l'infini du néant. Métaphore, dites-vous? ah! je vous comprends; votre prodigieuse formule, en effet, n'est pas autre chose : votre axiome créateur n'est qu'une image et une métaphore; image équivoque, métaphore louche, dérobée à la

science, pour faire au spectre du néant un manteau scientifique !

II. Après l'athéisme philosophique, qui éteint la science générale des choses et tue la philosophie, il y a l'athéisme *cosmologique* qui éteint la science du monde, et tue la cosmologie.

La philosophie athée, dont je viens de parler, n'est qu'une vue d'ensemble jetée sur l'universalité des choses ; elle n'a pas la prétention de nous raconter en détail ni leur genèse primitive, ni leurs transformations successives à travers la durée. Voici une science qui avoue cette prétention, la science cosmologique ; et c'est merveille de voir avec quelle aisance, elle aussi, sait se passer de Dieu, et réduit au néant son intervention dans la forme originaire et l'évolution progressive du monde matériel.

Cette science, au regard de lynx, n'est nullement embarrassée du problème des origines ; et de son premier coup d'œil elle atteint au point de départ de tout, même à travers ce nuage par lequel elle fait tout commencer, c'est-à-dire à travers la nébuleuse infinie

qu'elle découvre à l'origine. « Tout com-
« mence, dit-elle, par une période atomique,
« contenant déjà le germe de tout ce qui de-
« vait suivre... A la période atomique suc-
« cède naturellement la période moléculaire.
« Car, pourquoi n'admettons-nous pas que la
« molécule pourrait bien être, comme toute
« chose, le fruit du temps? qu'elle est le ré-
« sultat d'une agglutination successive et pro-
« longée des atomes, pendant des milliards
« de siècles ?... » Arrivé là, après le voyage de l'atome à travers ces milliards de siècles, le monde embryonique a déjà fait un pas immense ; il a passé de l'état purement mécanique à l'état chimique.

Jusqu'ici, vous le voyez, il n'y a pas trace de Dieu. La nébuleuse originaire s'est condensée toute seule ; l'immense laboratoire chimique va travailler tout seul. Et un jour, sans que Dieu ait à s'en occuper, ces atomes primitifs et ces groupes moléculaires agglutinés par le temps, savent si bien s'arranger et se coordonner eux-mêmes, que toujours, par l'effet du temps, *ce grand facteur de tout*, vous voyez le monde faire, tout seul, un troisième pro-

grès, et passer en autant de milliards de siècles, de son état chimique encore fort obscur aux splendeurs de l'état planétaire : âge inondé de lumière, où les soleils et les planètes se renvoient à travers l'immensité leur mutuelle clarté. Enfin un jour, après combien d'autres milliards de siècles, c'est ce qu'on ne peut dire, en vertu du *germe déposé dans l'atome* primitif, et par la coopération nécessaire de l'inévitable *facteur*, le temps, apparut à la surface des choses un phénomène ignoré des périodes précédentes : ce phénomène, c'était la *vie*. Restait à faire la dernière des transformations de l'être et le plus grand chef-d'œuvre du monde, c'est-à-dire, restait à faire l'homme même. « Qui nous dira le secret de la forma-
« tion lente de l'humanité ? de ce phénomène
« étrange, en vertu duquel une *espèce animale*
« prit sur toutes les autres une supériorité dé-
« cidée ; et qui pourra calculer exactement
« la durée de cette période obscure de notre
« planète, durant laquelle l'*homme se fit ?...* »

Ainsi cette cosmologie divinatoire s'inquiète, non de savoir *qui* a fait l'homme, mais de calculer combien il a fallu de myriades de siècles,

pour arriver à cette heure à nulle autre pareille où l'*homme se fit !...*

Il est impossible de se passer plus lestement du Maître créateur et ordonnateur. Cette fois, ce n'est plus Dieu identique au monde ; c'est Dieu mis hors le monde. Et voilà ce que j'appelle tuer avec l'idée de Dieu la science cosmologique elle-même.

Vous venez de voir avec quelle prestesse la nouvelle cosmologie vous rendait compte de tout; et comment, avec ses deux *facteurs*, le temps et la force, elle faisait passer l'atome par lequel *tout commence*, de transformation en transformation, jusqu'à devenir l'homme lui-même, sans que Dieu ait le moins du monde à y mettre la main; tant il est facile et commode à cette science miraculeuse de se passer de Lui. Mais, si réellement nous parlons d'explication scientifique; si nous cherchons autre chose que la rhétorique appliquée au problème des origines, il me semble que la science ne saurait se contenter de si peu.

Et d'abord, que penser de cette donnée dont on fait hardiment le point de départ des choses

pour leur éternel voyage et leur progrès indéfini dans l'espace et la durée : « Tout com-
« mence par une période atomique contenant
« le germe de tout ce qui devait suivre? »
Imaginiez-vous, Messieurs, une telle façon de faire disparaître, sous vos yeux ouverts, le plus grand problème des choses? « Tout commence d'abord par une période atomique. » *Tout commence;* en vérité cela est bientôt dit. Mais au fond qu'est-ce que cela veut dire? Cela revient à dire : Au commencement était l'atome, l'atome générateur, qui renfermait le germe de tout ce qui devait suivre. A merveille! D'abord l'atome était. Mais le sens commun, curieux comme un enfant bien doué, demande ici à l'auteur de la nouvelle genèse : Et l'atome, pourquoi était-il? l'atome, d'où venait-il? Grand homme, puisque vous savez tout, pourriez-vous me dire qui a fait l'atome? quel est le père créateur et générateur de l'atome? S'est-il fait lui-même, l'atome? comment? puisqu'il n'existait pas; et s'il s'est fait lui-même, comment existait-il avant de s'être fait? S'il fut fait par un autre, ne peut-on savoir quel est cet autre?

« *Tout commence*, dites-vous, par une période atomique. » Mais l'atome commence-t-il d'exister, ou bien est-il éternel? S'il est éternel, comment accordez-vous à l'atome ce que vous déniez à l'infini lui-même, à savoir, ce privilége incommunicable, *être par soi-même?* Si l'atome commence d'exister, en vertu de quoi passe-t-il du néant à l'être, ou de la non-existence à l'existence?

Tout commence! Ah! nous nous arrêtons là : votre pensée saute ici comme une acrobate légère sur l'abîme du néant. Votre science s'abdique à son point de départ, car elle commence par ce qu'elle ne sait pas; zéro de savoir, voilà votre début. Je vous entends parler de nébuleuse; la période atomique, c'est la nébuleuse originaire, la nébuleuse des nébuleuses, d'où sont sortis, plus tard, les soleils, les étoiles, tous les mondes!... Ah! qu'il est donc commode de tout commencer et de tout expliquer avec des nébuleuses! Cela dispense du *fiat lux* de la création : oui; mais cela nous dispense aussi de voir clair aux origines, et de commencer par la lumière; et votre science, échappée des

flancs de la nébuleuse, n'est qu'une obscure fille de la nuit, au lieu d'être ce qu'est la vraie science, la fille brillante du jour.

Mais passons ce pont jeté sur le néant par une gratuite hypothèse. Donc la nébuleuse existe; et nous tenons l'atome. De l'atome à la molécule quel sera le passage? Comment la période moléculaire succède-t-elle à la période atomique? « Ne vous semble-t-il pas, demande « ici la science *qui ne sait pas*, ne vous semble- « t-il pas que la molécule pourrait bien n'être « que le fruit du temps? » Scientifiquement le *Ne vous semble-t-il pas* est admirable! O prodigieux savant, il ne nous semble ici qu'une chose, infiniment plus croyable que ce que vous nous racontez : c'est que votre science ne sait ce qu'elle dit. Comment ces atomes eux-mêmes et par eux-mêmes se divisent et se subdivisent, se coordonnent et s'agglutinent avec le temps en groupes moléculaires, c'est nn secret que le Grec Démocrite ignorait peut-être encore un peu moins que vous; mais pour vous, comme pour lui, c'est un mystère que n'expliquera jamais cette science qui invoque tous les *facteurs* imaginables, excepté le Fac-

teur vivant, infiniment sage et infiniment puissant, qui a tout fait par son infinie puissance et son infinie sagesse.

Franchissons encore, si vous le voulez, ce pas immense, un bandeau sur les yeux. Donc les molécules sont faites, et la nébuleuse atomique est devenue, par l'action et la réaction moléculaires, un laboratoire chimique infini; il n'y a pas d'opérateur, il n'en est pas besoin; il n'y en a d'autre que la matière elle-même. Comment maintenant les molécules feront-elles des soleils, et des soleils qui se meuvent dans l'infini du ciel en cadence harmonieuse? Comment, en un mot, de l'état chimique allons-nous arriver à l'état planétaire?...

Vos atomes devenus des molécules sont-ils en mouvement, ou sont-ils immobiles? S'ils sont en mouvement, d'où leur vient ce mouvement? car il n'y a pas de moteur. S'ils sont en repos, en vertu de quelle impulsion entreront-ils en mouvement? Comment franchir ce nouvel abîme? Il le faut cependant; car, l'état planétaire, c'est la période du mouvement et du mouvement équilibré, du mouvement harmonieux. Il y faut le mouvement double

constaté par la science. La mécanique céleste porte sur ces deux données, mouvement de rotation et mouvement de translation. Ce double mouvement, les grands astronomes qui se tiennent dans leurs limites, le supposent, sans se demander d'où il vient, ni comment il existe : mais vous, qui aspirez à l'honneur de nous dire la genèse et la marche des mondes, la science vous somme d'expliquer, sans le suprême moteur, l'universel mouvement qui fait la grande harmonie des cieux.

Le monde passe, dites-vous, de la période chimique à la période planétaire ! ô miracles du génie ! Le monde passe ! Et ce n'est pas plus difficile que cela ? Certes, il ne vous coûte rien, du fond de votre cabinet, de prendre dans votre main la poussière moléculaire, et de la semer dans l'espace en soleils radieux. Mais qu'y a-t-il, je vous prie, dans ces molécules supposées, qui puisse rendre raison du double mouvement, condition nécessaire de la grande harmonie des cieux ? Rien, absolument rien. Posez en présence deux molécules matérielles portant dans leurs replis la force de l'attraction ; qu'arrive-t-il ? Ces molécules s'attirent

en ligne droite. Au lieu de deux, mettez-en mille, dix mille : qu'arrive-t-il ? En vertu de la force qu'elles portent en elles-mêmes, elles s'attirent mutuellement ; elles se coordonnent par rapport à un centre commun ; et elles tendent à former, comme les molécules d'une goutte d'eau, une agrégation sphérique, mais immobile. La matière ne vous donne rien de moins, mais aussi rien de plus. Le mouvement céleste et l'harmonie qui en est la résultante restent scientifiquement inexpliqués. Mais cette difficulté ne vous arrête pas : vous avez sauté par-dessus deux abîmes ; vous sautez avec une agilité pareille par-dessus ce troisième. Vous dites : Le monde passe à l'état planétaire ; et nous y passons avec lui. Vous êtes un sauteur sublime !...

Mais il restait à votre science agile un saut encore plus périlleux à faire : il fallait de ce point et de ce moment où la matière est encore inanimée, arriver d'un bond au point et au moment plein de mystère où la matière se révéla vivante. Il y eut une heure où, pour la première fois, la vie apparut avec ses éléments les plus grossiers et les plus simples, et une autre heure,

sans doute séparée de la première par des milliards de siècles, où la vie apparut avec ses éléments les plus compliqués et les plus parfaits ; heure la plus mystérieuse et la plus solennelle où l'homme, portant dans son être tous les règnes et toutes les harmonies de la nature, se dressa sur ses deux pieds en regardant le ciel !.. Oui ; mais comment s'est déroulée, à travers des milliards de siècles, cette chaîne d'évolutions miraculeuses dont l'homme est le couronnement splendide ?.. Comment l'atome parti de la nébuleuse a-t-il marché, marché toujours, d'étapes en étapes, jusqu'à trouver dans la vie humaine sa transfiguration dernière ?... Ecoutez, Messieurs, écoutez la science sans Dieu, vous livrant son dernier mystère : « En vertu « d'une force intime, d'un ressort secret, et « d'une tendance au progrès poussant à la vie « et à une vie de plus en plus développée. » Mais ce ressort secret, cette force intime, cette tendance au progrès, qui les a mis dans l'atome ? quelle merveille, quel miracle mille fois plus incompréhensible qu'un Dieu créateur ? Quel tour de force que ce voyage des atomes à travers les brouillards des périodes primi-

tives, pour arriver enfin à vivre, à se connaître et à se penser dans l'homme ! Et qu'est-ce que cela, je vous prie, considéré scientifiquement, si ce n'est la *science* expliquée par le *mystère*, et l'inconnu donné pour point de départ à la connaissance, c'est-à-dire la science *retournée?*

III. Là où la cosmologie proprement dite s'arrête, la physiologie commence ; et si l'athéisme cosmologique doit attirer votre sérieuse attention, l'athéisme physiologique demande une attention plus sérieuse encore. C'est ici surtout, dans ce champ où le Créateur a semé la vie, que l'athéisme scientifique se tourne et se retourne en tous sens pour échapper à Dieu. C'est qu'en effet, nulle part ailleurs Dieu n'a écrit son nom en caractères plus lisibles. Chaque être vivant est un livre ouvert ; l'homme, peuple ou génie, peut y lire la beauté, la sagesse et la puissance de Dieu. Ce sont ces vestiges de Dieu, si multiples et si éclatants tout ensemble, que la physiologie athée travaille à voiler de sa parole et à effacer de son souffle. A l'entendre, rien dans le monde des vivants n'exige l'intervention du

Dieu de la théologie. La science mieux renseignée s'est affranchie de cette chimère, qui offusquait ses regards et entravait sa marche dans l'empire de la vie.

« Pourquoi, nous demande la physiologie athée, pourquoi en appeler sans cesse à ce Dieu dont je me passe si bien? Serait-ce pour expliquer ce que la philosophie théologique se plaît à nommer les *causes finales*? Mais cette *finalité* que l'on croit trouver partout, ces causes intentionnelles que l'on suppose toujours, ne sont que des vieilleries scolastiques dont la science n'a plus que faire. Il n'y a pas de causes finales. Les animaux n'existent pas en vue d'un but pour lequel ils sont faits; mais ils atteignent ce but parce qu'ils existent. De même, les organes ne leur sont pas donnés intentionnellement pour l'usage qu'ils en doivent faire; mais c'est en s'exerçant qu'eux-mêmes déterminent l'usage qu'ils en font. En deux mots : dans la vie animale les fonctions par rapport aux organes ne sont pas un but, ils sont un résultat.

Pourquoi encore appeler Dieu dans la science physiologique? Serait-ce pour rendre compte

de ce phénomène, où les naturalistes théologiens croient voir un autre vestige de son passage et un autre sceau de sa main, à savoir, la distinction des types et l'immutabilité des espèces dans toute la nature ? Mais c'est encore là un préjugé théologique. Il n'y a pas distinction réelle des types vivants dans la nature ; il y a *unité* de composition : toutes les variétés de types n'étant que des évolutions diverses d'un même type primitif. Et, bien loin de consacrer cette prétendue permanence et immutabilité des espèces, la science nouvelle tend de plus en plus à reconnaître leurs transformations indéfinies, sous l'impulsion de la force innée et de cette tendance au progrès inhérente à tous les vivants.

Pourquoi encore une fois en appeler à Dieu ? Serait-ce pour expliquer par une intervention divine et par voie de libre création, la *première apparition* des espèces vivantes ? Mais la science abandonne chaque jour de plus en plus cette pieuse hypothèse, qui croit toucher la main de Dieu au berceau de chaque espèce. La force plastique, reconnue dans la nature, remplace ici surabondamment l'action d'un

Dieu créateur. Le secret de la vie est caché dans l'atome par où tout commence. La matière, par son énergie intime et propre, suffit, dans une heure donnée, à la formation des espèces appelées ensuite à se perpétuer elles-mêmes; et la théorie des générations *spontanées*, qui passionne aujourd'hui les grands maîtres de la science, semble appelée à jeter enfin sur l'origine de tous les vivants la grande lumière qui doit rejaillir dans toutes les sphères de la vie.

Ainsi, vous le voyez, il n'est plus besoin de Dieu en physiologie, pas plus qu'en cosmologie. Dieu est mis superbement hors la science physiologique; l'auteur de la vie est, au nom de la science, chassé de l'empire de la vie. Or que fait la physiologie par cette apostasie de Dieu? Elle aussi, elle éteint son flambeau en éteignant l'idée divine.

Quoi, après tant d'expériences, s'acharner à nier encore dans la nature ce fait des causes finales et du but intentionnel! Quoi, dites-vous, il n'y a pas de but aux organes ni aux organismes; il y a des organismes et des organes qui atteignent un résultat! Ainsi, grâce à la science athée, à force de progrès

nous voilà rétrogradant jusqu'à Lucrèce, qui formulait à peu près dans les mêmes termes la négation de toute finalité : *Nil natum est in corpore ut uti possemus; sed quod natum est, id procreat usum.* Ce qui veut dire : Ce n'est pas l'usage qui est le but des organes ; mais ce sont les organes qui font naître l'usage qu'on en fait. Et vous nommez cela la science physiologique?

Mais au nom de l'évidence qui éclaire ici, comme un soleil dans son midi, le vaste empire de la nature, pourquoi, dans les êtres les plus simples comme dans les êtres les plus compliqués, toutes ces parties de l'organisme vital enchaînées les unes aux autres par un lien d'incomparable harmonie? Pourquoi tous ces organes convergeant vers le centre d'un même appareil? Pourquoi tous ces appareils convergeant au centre d'une même fonction? Et pourquoi toutes ces fonctions si bien adaptées les unes aux autres viennent-elles converger au centre de la même vitalité? Harmonie si profonde et si délicate, hiérarchie si simple et en même temps si savante d'organes, d'appareils et de fonctions montant de

degré en degré jusqu'au sommet de l'être vivant, que si l'on ne voyait derrière cet organisme l'intelligence créatrice dont il porte le reflet visible, on serait presque tenté de croire que cet organisme est intelligent lui-même : tant tous les mouvements avec tous leurs mobiles, semblent obéir à une volonté intelligente assignant à chacun sa fonction et sa destinée!

Et de peur de rencontrer devant vous l'intelligence divine, vous détournez les regards du rayonnement de la vie vous livrant ses mystères à la clarté du jour! Et vous dites, en fermant les yeux : Non, il n'y a pas de but intentionnel; non, il n'y a pas de causes finales dans les organismes; non, les fonctions ne sont pas un but, elles ne sont qu'un résultat; non, nous ne reconnaissons pas dans les vivants les intentions d'un maître de la vie; nous reconnaissons le résultat fatal des mouvements et des fonctions de la vie. Et savez-vous bien ce que cela veut dire? Cela veut dire : *Plus de science de la vie*. Ce principe une fois admis, il y a encore un regard ouvert sur l'être vivant, une main industrieuse pour disséquer

l'organisme; il y a encore une statistique matérielle des organes, une constatation de leur jeu mécanique et de leur fonctionnement vital : mais il n'y a plus l'intelligence de la vie; il n'y a plus cette vue pénétrante et profonde, par laquelle les génies du premier ordre devinent dans son œuvre les intentions du Créateur; et en suivant dans les sentiers les plus mystérieux, comme sur les organes les plus visibles de la vie, les vestiges éclatants de son invariable sagesse, arrivent avec le débris d'un seul organe à reconstruire tout entiers même des organismes disparus.

Avec les causes finales, raison première des harmonies de la nature, vous niez la multiplicité des types et la permanence des espèces, indispensable condition et moyen nécessaire de ces harmonies elles-mêmes : et après tant de démentis infligés à des théories absolument antiscientifiques, vous osez encore ressusciter au milieu de nous ces doctrines deux fois honteuses, dont l'opprobre aurait dû demeurer à jamais enseveli dans cette vaste catacombe d'erreurs qui s'appelle le XVIIIe siècle : doctrines dégradantes qui hu-

milient ensemble la science et la nature humaine ; qui viennent poser, comme un problème, devant notre dignité d'hommes, la question de savoir si nous ne sommes pas les fils tardifs de quelque race de singes poussée jusqu'à la frontière humaine, ou les descendants en ligne directe de quelque reptile semi-animal et semi-végétal, rampant, il y a des milliards de siècles, aux extrêmes limites du monde des vivants ! Est-ce que pour l'honneur de l'humanité et de la science, une telle question peut être seulement posée ? Quoi ! vous n'êtes pas convaincu que la vie coule par des sentiers dont elle ne peut dévier sans mourir ? Quoi ! vous vous obstinez encore à ne pas voir que la vie suit dans sa durée, non des lignes qui se coupent et se croisent indéfiniment, mais des lignes parallèles, immuables et permanentes ? Et pourtant vous essayez en vain, depuis un siècle, de les faire fléchir ces lignes vraiment inflexibles. — Déviées un instant par les violences que vous leur imposez, elles reviennent à leur place ; et tout ce que vous avez tenté pour faire d'une seule espèce la transformation d'une autre, n'a servi jus-

qu'ici qu'à réaliser des monstruosités transitoires, ou des stérilités permanentes. Et après tant de tentatives, venant toujours aboutir à la démonstration du même fait universel : multiplicité des types et immutabilité des espèces, vous vous acharnez à opposer à une expérience en plein soleil, des transformations ridiculement imaginaires, rejetées par une science conjecturale dans un passé ou dans un avenir si lointain, si lointain, que ni le génie n'y peut porter la main ni la science son regard ! Avouez-le, ce qui vous fait tant souhaiter le triomphe de ces doctrines, qui se réduisent, en deux mots, à faire sortir l'homme de la bête par voie de naturelle descendance, ce n'est ni le désir d'illustrer la science, ni l'ambition d'honorer l'humanité ; c'est la peur de reconnaître dans la nature les vestiges du Divin. Et la crainte de rencontrer Dieu manifeste dans son œuvre, c'est-à-dire la lumière même qui éclaire toute la nature, vous contraint, bon gré mal gré, d'obscurcir ou d'éteindre cette science que vous prétendiez faire resplendir d'un éclat tout nouveau.

Et ce que je dis ici de cette transformation

des espèces vivantes qui bouleverse la nature et déconcerte la science, pour le plaisir de donner un démenti à Dieu, est-ce que nous ne pourrions pas le dire aussi, pensez-vous, de ce système bizarre des générations spontanées, qui retrouve de nouveau parmi nous la puissance de passionner les esprits? Est-ce bien le pur amour de la science qui précipite sur ce problème renouvelé, les athées de toutes nuances et de toute valeur, sauf peut-être quelques rares exceptions?

Au nom de la science que prétendez-vous faire, et que voulez-vous découvrir? Est-ce que vous ne voyez pas que votre curiosité se heurte à une barrière qu'elle ne franchira pas, et que la science elle-même lui interdit de franchir? Je suppose que toutes vos expériences si habilement concertées et si bruyamment annoncées, soient couronnées de tout le succès qu'elles peuvent raisonnablement attendre : je le demande au nom de la science, qu'est-ce que vous avez découvert? Vous dites : Nous avons constaté des générations, et nous n'avons trouvé ni les parents ni les germes. — Vous ne les avez pas trouvés;

donc ils n'existent pas. Est-ce sur cette donnée que vous élevez la théorie scientifique? — Non; nous avons été plus loin, nous avons constaté qu'il n'y avait plus de germes; nous les avions exterminés radicalement. — Exterminés? vraiment, vous en êtes bien sûr? Mais comment le savez-vous? Qui vous a dit le degré de chaleur qu'il fallait atteindre pour arriver à l'extermination absolue de tous les germes de la vie?... Apparemment Dieu est aussi fort que vous. Et sans même ici parler de Dieu, la nature elle-même, est-ce qu'elle ne vous domine pas par mille endroits? Comment me prouverez-vous qu'elle ne met pas les germes de la vie hors la portée de tous les instruments de votre science et de tous les engins de vos expériences? Vous le voyez bien; tous vos efforts même les plus heureux se bornent au triomphe d'un argument négatif; et toutes vos tentatives de découvertes n'aboutissent en réalité qu'à ne rien découvrir. Vous ne prouverez jamais, même après toutes vos expériences, l'extermination radicale de tout germe préexistant. D'où il résulte que scientifiquement la réalité des générations

spontanées ne peut pas être démontrée.

Quel est d'ailleurs, vous dirai-je, le procédé que prétend suivre votre science? Est-ce l'expérience seule? ou bien est-ce la loi d'analogie et d'induction philosophique? L'expérience? Mais si vous croyez à son témoignage, croyez-la donc alors qu'elle vous montre depuis Aristote, dans tous les êtres visibles, la génération universelle par une voie identique? Pourquoi vous acharner à aller demander à l'invisible et à l'impénétrable un démenti au palpable que vous avez sous la main et au visible que vous avez sous les regards? Et si au lieu d'être seulement un observateur des faits et un naturaliste empirique, vous êtes encore un philosophe généralisateur, cherchant dans les lois de la nature la simplification de ses harmonies, est-ce que votre génie ne trouve pas plus simple et plus harmonieux de supposer que Dieu et la nature ne font pas par deux lois ce qu'ils peuvent faire par une seule? Et puisque la génération par voie de descendance et de parenté se constate universellement, sous toutes les formes sans exception aucune, en deçà de la frontière des êtres

invisibles, est-ce qu'il n'est pas plus rationnel et plus philosophique d'admettre, jusqu'à démonstration du contraire, que les générations dans les sphères que nous ne voyons pas, ou que nous ne pouvons pas voir, suivent la même loi générale que les générations constatées dans les sphères que nous voyons de nos regards ouverts ? Ainsi d'un côté comme de l'autre, la science est contre vous ; l'expérience est contre vous ; l'analogie et l'induction philosophique sont contre vous. Vous pouvez faire retentir aussi haut que vous voudrez votre affirmation des générations spontanées, vous n'arriverez pas à la démonstration.

Messieurs, si j'insiste sur un point déjà touché, il y a deux ans, c'est que ce point est fondamental, et que d'ailleurs j'avais un mot à dire sur un reproche qui me fut fait alors. On m'a reproché d'avoir voulu ranger sous le drapeau de l'antichristianisme indistinctement tous les partisans de cette opinion, d'après laquelle il y aurait des êtres qui sortiraient d'une énergie cachée inhérente à la matière plastique. Sur la question prise en elle-même, je n'ai rien dit alors que je ne sois prêt à redire.

Je maintiens, jusqu'à preuve du contraire, la fausseté absolue de cette théorie. Quant à ce qui regarde les sectateurs, je sais qu'il y a d'honnêtes savants, voire même quelques chrétiens qui ne voient dans cette question qu'une curiosité innocente ; ils disent qu'on peut admettre dans une limite la génération spontannée, sans donner la main aux disciples du panthéisme ou de l'athéisme. Soit : que m'importe que d'honnêtes gens soient dupes d'une illusion ? Ils ne voient pas le courant où ils s'engagent et l'abîme qui est au bout. Je ne dis pas que tous ceux qui admettent dans des conditions restreintes les générations spontanées, sont des athées ; mais j'affirme que la science qui nie Dieu penche de ce côté ; et je constate que, sauf de très-rares exceptions, tous les athées se portent à la défense de la génération spontanée.

Ah ! je le comprends ; ils sentent qu'il y a là une manière de plus de se passer scientifiquement de Dieu. Et dans le vrai, c'est la grande manière. Si vous accordez que la matière, comme telle, fait éclore la vie par son énergie propre, même dans les êtres les plus im-

palpables et les plus inaccessibles au regard; si vous proclamez que ce prodige s'accomplit dans la sphère des animalcules infiniment petits; que diriez-vous pour démontrer que le même phénomène ne se peut produire dans une sphère palpable? Dès lors, comment empêcherez-vous les athées eux-mêmes de se faire de la génération spontanée un nouvel argument contre Dieu, d'y voir, à leur point de vue, une manière de plus d'effacer sa trace du monde des vivants, et de se passer, pour tout y expliquer, de sa sagesse et de sa puissance? Pourquoi, vous diront-ils, ce que nous avons constaté dans le monde des invisibles, ne pourrait-il être admis aussi pour le monde des visibles? Pourquoi le mode de génération des petits ne serait-il pas le mode de génération des grands? Qui sait s'il ne fut pas le mode primitif de la génération humaine elle-même? Qui sait, s'il y a cent mille milliards de siècles, alors que la nature s'agitait dans une heure de fermentation plus féconde, qui sait si l'homme lui-même ne fut pas le fruit de cette énergie inhérente à la matière, dont nous venons de retrouver le mystère caché dans le monde des

invisibles et des infiniment petits? Et n'est-ce pas ce que, même dans l'absence d'une démonstration quelconque, des poëtes philosophes nous chantent sur tous les tons, comme le poëme de la nature : la matière par son énergie innée enfantant tous les vivants, y compris l'homme lui-même?

Mais, grâces au Ciel, ce mauvais génie ne triomphera pas ; il ne lui sera pas donné par des hypothèses qui échappent à toute vérification, de bouleverser le vaste empire des vivants. La main de Dieu y a écrit partout : Il n'y a pas de génération spontanée ; toute apparition d'une nouvelle forme de la vie atteste une nouvelle intervention et une nouvelle manifestation de la puissance de Dieu.

IV. Arrivons au monde humain proprement dit. Voici une science éminemment négative, qui prend des allures religieuses et des attitudes mystiques, et qui n'est, au fond, qu'un athéisme plus dangereux que tous les autres ; je veux parler de la critique athée, combinée avec une sorte d'esthétique rêveuse non moins athée qu'elle-même.

Avez-vous essayé quelquefois, Messieurs, de vous bien définir à vous-mêmes le Dieu de cette critique nouvelle ? avez-vous pu arriver à soupçonner du moins ce que pouvait être, dans sa pensée, cette divinité vaporeuse, qu'elle nous montre de loin à travers les nuages, où son génie équivoque se balance sur une phraséologie vague et sonore ? Ce Dieu, quel qu'il soit, ressemble fort à ce Dieu dont nous avons parlé, il tend comme lui à se dérober dans un vide infini. Vous essayez de le saisir; il vous échappe. Vous croyez le voir apparaître à l'horizon de votre pensée comme une ravissante clarté; tout à coup il disparaît dans l'ombre, comme ces lueurs fugitives qu'on voit passer sous un ciel étoilé, et s'évanouir à l'instant sous le regard trompé. Et ce qui reste clair après le passage de toutes ces fausses lueurs, c'est que ce Dieu n'est que le *néant*.

Pour en donner la preuve, je n'ai pas besoin d'accumuler les textes; il me suffit d'esquisser les traits saillants sous lesquels cette critique se plaît elle-même à peindre et à colorer son fantôme divin. « Dieu, vous dit-elle, c'est le type le plus élevé de la science et de l'art; c'est

le vrai que nous concevons ; c'est le beau que nous imaginons. Dieu, c'est l'esprit de l'homme reproduit dans ce qu'il a de plus grand ; c'est le cœur de l'homme réfléchi dans ce qu'il a de plus pur. Dieu, c'est l'homme qui connaît, qui aime, qui veut, de cette manière ou de cette autre ; mais c'est l'homme, encore l'homme, toujours l'homme. Tout ce qui a pour objet les formes pures de la vérité, de la beauté, de la bonté morale, c'est-à-dire, pour prendre l'expression consacrée par les respects de l'humanité, Dieu lui-même, Dieu perçu et senti par l'intelligence de ce qui est vrai, et par l'amour de ce qui est beau, tout cela est digne de la passion des belles âmes. »

C'est dans cette langue mystique que les adorateurs du Dieu idéal saluent leur divinité charmante sur un rhythme cadencé, et chantent comme une hymne à Dieu l'athéisme lui-même. Car pour quiconque ne se paye pas de mots, cette esthétique hypocritement religieuse et sournoisement mystique, n'est que l'athéisme, l'athéisme pur, avec le verbiage de plus et la sincérité de moins.

Si vous en doutiez, il vous suffirait d'en-

tendre redire ces paroles célèbres par lesquelles la critique elle-même déchirait naguère les voiles discrets dont elle enveloppe d'ordinaire sa divinité mystérieuse : « Dieu, « Providence, immortalité, autant de bons « vieux mots, un peu lourds peut-être, que la « philosophie interprétera dans des sens de « plus en plus raffinés. » Oui, si raffinés, si déliés, si insaisissables, que ce qu'on leur fera signifier n'offrira plus absolument aucune prise à la pensée. « Pourtant ce grand mot, étant « encore en possession des respects de l'hu- « manité, et ayant été employé dans les plus « belles poésies, ce serait renverser toutes « les habitudes du langage que de l'aban- « donner. »

Voilà qui est clair, et cette fois sans équivoque. Ce grand nom de Dieu qui est au fond de toutes les langues, il faut le maintenir à cause de sa longue possession : nom populaire, nom consacré, que l'on conserve encore, non à cause de ce Dieu dont on a reconnu le néant, mais par égard pour cette humanité qui est sous son prestige et consent encore à l'adorer. L'humanité vulgaire a encore besoin de cette

chimère : mais pour les intelligences qui lui ouvrent la route, « Dieu n'est plus que la « forme la plus élevée de la raison ; il est la « catégorie de l'idéal. Tous les grands esprits « ont une répugnance instinctive pour toutes « les formules, non-seulement pour celles qui « prétendent définir l'infini, mais pour celles « même qui tendent à faire de Dieu quelque « chose. »

Reste, d'après ces grands esprits qui ne veulent plus qu'on fasse de Dieu *quelque chose*, parce qu'ils ont, à cet endroit, une répugnance instinctive, reste que ce Dieu si raffiné, si quintessencié, si dégagé de tout, ne soit plus absolument *rien !*

Ainsi, Messieurs, sans craindre de qui que ce soit un légitime démenti, nous constatons par ses propres aveux, que cette critique qui se donne surtout pour la science des formes et des origines religieuses, a pour but très-positif de montrer que toutes ces formes ne recouvrent que le vide, que toutes ces origines commencent par le mensonge, et que l'objectif de toutes les religions sans distinction n'est que le pur néant. Il n'est pas

possible d'admettre que les critiques dont je parle veuillent autre chose que le triomphe de leur pensée intime ; or, leur pensée intime, malgré ses enveloppements littéraires et ses déguisements artistiques, la voilà dans la lumière : c'est que la religion, sous toutes ses formes, n'a d'autre réalité que le sentiment que nous en avons ; et l'objet vivant, divin, adoré, est purement imaginaire. La religion n'est pas plus réelle que le Dieu qu'elle adore ; elle est l'humanité qui conçoit l'idéal, qui aime l'idéal, qui adore l'idéal, c'est-à-dire qui se connaît, s'aime et s'adore elle-même, puisque l'idéal n'existe que dans l'esprit qui le conçoit.

Et voilà précisément ce que dément la plus vulgaire connaissance de cette humanité que de faux sages ont la prétention de si bien connaître ; et c'est par là que la critique athée, elle aussi, est forcée de se mentir à elle-même, et d'insulter à la science. Ah ! vous prétendez nous révéler tout le mystère de la vie humaine, et toutes les créations de sa spontanéité féconde. Votre critique est comme une anatomie de l'humanité

morale et religieuse ; vous disséquez, vous disséquez, vous disséquez toujours, pour arriver à nous démontrer que ce que l'humanité aime, ce qu'elle adore sous ce nom trois fois saint *Dieu* , ce n'est pas quelque chose de distinct d'elle-même et de réellement subsistant hors d'elle-même, mais elle-même seulement, tout à la fois divinité et adoratrice ! Eh bien, cette humanité que vous estimez seule infaillible ; cette humanité qui a toujours raison ; cette humanité dont le témoignage doit être pour vous irrécusable et décisif, cette humanité vous accuse de lui donner à elle-même les démentis les plus insolents : elle vous accuse de mentir à toutes ses convictions ; elle vous accuse de mentir à toute sa conscience ; elle vous accuse de mentir à toutes ses langues ; elle vous accuse de mentir à toutes ses religions ; elle vous accuse de mentir à toute son histoire. Et l'humanité a raison : ces mensonges sont les vôtres !

Oui, votre critique ment à toutes les *convictions* humaines. L'humanité, malgré la variété de ses symboles, a cru et croit universellement à ce quelque chose de surnaturel et de

parfait qu'elle a nommé Dieu, et qu'elle considère comme absolument distinct d'elle-même, et réellement existant hors d'elle-même.

Oui, votre critique ment à la *conscience* humaine. Ce Dieu que vous réduisez à n'être plus que le spectre de sa propre pensée, l'humanité l'a porté non-seulement au fond de sa raison et de son intelligence ; mais encore, et surtout, elle l'a porté au fond de sa conscience. Cette puissance invisible qu'elle adorait, elle en gardait en elle-même l'image toujours présente au sanctuaire de son âme ; et elle la garde encore, tantôt comme une crainte, tantôt comme une espérance, et toujours comme un vivant témoin du bien ou du mal accompli par elle-même.

Oui, votre critique ment aux *langues* humaines ! O grands philologues, quoi ! vous avez regardé à travers le tissu de toutes les langues ; vous en avez pénétré tous les replis et soulevé tous les voiles, pour voir ce qu'il y avait dessous ; et vous y avez tout vu, tout, excepté ce qu'on y rencontre partout, Dieu, encore Dieu, et toujours Dieu ? Ah ! ce Dieu, il est à jamais gravé au fond des langues

humaines ; votre critique ne l'en fera pas sortir ; et tous vos efforts désespérés pour anéantir ce Dieu que l'humanité adore, ne feront que soulever contre vous toutes les langues de la terre, vous criant dans un concert unanime : « Vous mentez : » le Dieu que nous nommons, il n'est pas seulement un nom, il est la réalité ; et toutes les tentatives et toutes les audaces de vos négations ne l'anéantiront pas.

Oui, votre critique ment à toutes les *religions* de l'humanité. Parmi ces religions dont vous traversez les origines et la durée, comme un voyageur curieux traverse une région étrangère, trouvez une seule religion qui ait fait de son Dieu ce que vous en faites vous-même!... Tous les cultes qui ont traversé les siècles, passent en ce moment devant vous et vous jettent leur glorieux défi. Que dis-je ? ce qui passe ici devant vous, pour vous envoyer un défi éclatant, ce sont tous les peuples de la terre ; c'est l'humanité barbare et l'humanité civilisée, l'humanité ignorante et l'humanité savante.

Oui, cette humanité que vous humiliez, jusqu'à la faire complice de vos propres aberra-

tions, cette humanité s'arrête devant vous pareille à une majesté outragée; et vous regardant comme une reine célèbre, avec un vaste dédain et un souverain mépris, elle vous dit : Calomniateur! Vous m'accusez, en face de votre monde nouveau, d'avoir été partout la dupe et la victime de mes propres hallucinations; vous dites que le Dieu que j'adore n'est autre que moi; vous dites qu'il n'y a de divin dans ce que j'adore, que ce que j'y mets moi-même; vous dites que le divin est tout à la fois et mon ouvrage et ma chimère, et que je suis, moi, l'humanité, la réelle et nécessaire adoratrice d'un Dieu purement imaginaire!.. Ah! c'est trop d'audace : toutes mes convictions, toute ma conscience, toutes mes langues, toutes mes religions et toute ma vie, vous crient ensemble : « Mensonge! » Honte à cette science de poëte qui croit dire mon histoire, et qui ne redit que ses fables; honte à cette science de romancier qui croit me raconter, et qui ne fait que m'inventer; honte à cette science d'artiste qui a la prétention de me peindre, et qui n'aboutit qu'à me défigurer; honte à cette science de sycophante qui pré-

tend me connaître, et ne fait que me calomnier !

V. Enfin, Messieurs, pour clore ici cette revue rapide de l'athéisme contemporain dans les principales sphères de la science, je n'ai plus qu'à vous signaler son apparition dans le domaine de l'histoire.

Dans la science chrétienne de l'histoire Dieu a sa grande place; il est l'auteur, le maître et la fin de l'humanité ; il la gouverne, la meut et la dirige. Dieu auteur du monde est derrière les causes secondes ; il les conserve et les meut, tout en laissant les forces physiques produire leurs effets : voilà son gouvernement du monde matériel. Dieu auteur de l'humanité libre est derrière ces forces libres créées par lui-même ; et il les conserve et les meut sans entraver l'action de leur liberté : voilà son gouvernement sur le monde moral. De là dans tous les événements humains la part faite à Dieu par le génie chrétien interprète de l'histoire. Philosophie grande et simple qui se résume dans ce mot célèbre de Fénelon : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Et Bos-

suet, ce génie toujours aigle sur quelque sphère qu'il s'élève, Bossuet a résumé cette action harmonieuse de l'homme et de Dieu sur les événements humains. Dans un livre qui demeurera comme l'immortel chef-d'œuvre de l'histoire écrite par le génie de la vérité, ce grand homme a montré partout, dans le monde social comme dans le monde sidéral, Dieu présent à son œuvre, et coopérant aux mouvements de l'humanité mue par des forces libres, comme il coopère aux mouvements des mondes mus par des forces fatales.

Mais un jour des hommes sont venus, qui prétendirent voler plus haut et voir plus loin que l'aigle de Meaux. Ils trouvèrent que Bossuet faisait mouvoir l'humanité vers un but trop exclusif et dans un cercle trop étroit. A les entendre, dans cette histoire déroulée par le génie de la théologie chrétienne, Dieu faisait presque tout, l'humanité presque rien. C'était une première protestation contre l'intervention de Dieu dans les choses humaines. Aussi bientôt on avait vu apparaître une végétation exubérante de soi-disant philosophies de l'histoire, où l'action divine s'effaçait et se res-

treignait de plus en plus. Il vint alors des philosophes prodigieux, qui tout en arborant encore dans l'histoire le drapeau du théisme et du spiritualisme, trouvaient sublime de reléguer leur Dieu au fond de son ciel dans un loisir éternel, contemplateur indifférent et neutre de tous les spectacles du temps. C'était le Dieu dont parle le poëte, vrai Dieu du désespoir, qui, après avoir créé le monde, s'en détourne,

> Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
> Rentre dans son repos.

De là, à l'athéisme historique nettement formulé, il n'y avait qu'un pas. Pendant ce temps-là, les doctrines que faisait éclore de son souffle le panthéisme grandissant, tendaient à montrer de plus en plus tout le mouvement de l'histoire comme une manifestation exclusive de la force fatale, imaginée au cœur du monde pour en expliquer toutes les péripéties et toutes les transformations.

Aujourd'hui, nous assistons au dénoûment qui se préparait de loin ; et nous voici, à l'école de quelques historiens nouveaux, en plein

athéisme historique. Au lieu de l'aigle de l'histoire s'élevant au ciel avant de regarder la terre, et allant contempler jusqu'aux profondeurs de Dieu le Verbe son soleil, avant de laisser tomber sur les événements humains la clarté de son regard ; nous avons de tristes génies, véritables oiseaux de nuit, qui voltigent autour de nous, et nous effrayent en passant au bruit de leur vol sinistre. Ils courent à droite et à gauche, faisant mille circuits; et tournoyant en tous sens à la surface des événements, dans la nuit qu'ils se sont faite, ils redisent toujours la même chose, mais une horrible chose : *L'humanité sans Dieu;* c'est-à-dire l'histoire se faisant toute seule, sous l'impulsion d'une force innomée ; l'humanité entière pareille à un troupeau qui n'a pas même pour le guider le regard du pasteur, se poussant dans l'ombre, se brisant à toutes ses étapes, broyée par ces obscurs docteurs qui, à certaines heures lugubres, deviennent ses maîtres, c'est-à-dire ses bourreaux, et n'ayant pas même la suprême ressource de pouvoir en appeler à Dieu et à la justice, puisqu'il n'y a plus ni justice ni Dieu !

Et maintenant devant cet athéisme sombre,

qui prétend suivre à travers les siècles l'itinéraire nocturne de tous les peuples sans Dieu, que puis-je faire, moi, le défenseur de la science historique comme de toute science, si ce n'est de rougir pour elle, et de me voiler le visage? Ah! si Dieu n'est pas, et si les peuples cessent d'y croire, que voulez-vous que devienne aux regards, non-seulement du chrétien et de l'apôtre, mais du philosophe et du moraliste, cette chose si grande qu'on appelle l'histoire des nations? Que peut être à mes regards troublés cette humanité qui se meut à la surface de la terre de catastrophes en catastrophes? Où trouver désormais les ressorts qui la font mouvoir? où poser le but qui doit servir à fixer ses étapes et à guider ses marches; où prendre surtout la moralité de ses actes, la sanction de ses lois, le droit ou le tort de ses révolutions? Qu'est-ce que ces foules passant et repassant sur la scène du monde, si ce n'est des agrégations fortuites de molécules humaines qui se rencontrent ou se fuient, s'attirent ou se repoussent, se heurtent ou se brisent, sans savoir pourquoi? Qu'est-ce que les peuples eux-mêmes, si ce n'est des es-

claves conduits par la main de la fatalité dans un chemin sans issue et sans point de départ? Qu'est-ce que le mouvement de l'humanité tout entière, si ce n'est une immense agitation d'êtres jetés entre deux obscurs mystères, le mystère du passé et le mystère de l'avenir, apparaissant un jour à la surface du monde et des choses, pour disparaître sans retour dans l'abîme de son néant, après une existence sans raison, sans motif et sans but?...

Ah! j'ai beau essayer de me représenter ce que pourrait être à l'avenir l'histoire de cette humanité sans Dieu, je n'y puis parvenir : hommes, peuples, multitudes, marchant dans un monde sans soleil, ne se rendant nulle part et ne sachant d'où ils viennent; allant de douleur en douleur, de révolutions en révolutions; emportés par les souffles qui passent, comme les sables du désert par le tourbillon qui les enlève, pour les disperser au loin, et les rejeter à l'aride surface de la terre!... Est-ce là ce qui doit former l'histoire? Est-ce là vraiment la découverte de cette chaîne mystérieuse qui, dans la vie des nations, relie les événements aux événements, et montre dans les faits déjà

accomplis et dans les causes qui les ont amenés, la préparation proche ou lointaine des faits qui doivent s'accomplir encore? Non, l'histoire ne sera plus; elle ne pourra plus être. Nomenclature de dates qui se suivent et d'événements qui se succèdent; statistique de faits qui se produisent et de phénomènes qui passent : peut-être!... Mais l'histoire, la véritable histoire, qui touche de la main et montre du doigt le ressort caché des événements visibles, cette histoire périt à jamais; et le flambeau de la science historique, comme le flambeau de toute science, se renverse dans cette boue, et s'éteint dans cette nuit, où l'athéisme précipite tout avec lui-même!...

Messieurs, j'ai regardé avec vous le vaste empire de la science : au sommet, au centre et aux extrémités, nous avons rencontré un spectre qui se dressait devant nous, en disant : Je suis l'athéisme; et il s'est trouvé que cet athéisme qui s'impose au nom de la science, était la mort même de la science. En chassant Dieu de tout l'empire des sciences, il éteint sur leurs propres horizons

le soleil qui seul peut les éclairer. Qu'arriverait-il, pensez-vous, s'il était donné à quelques forcenés d'aller prendre le soleil dans leur main, et de l'empêcher de monter sur nos têtes pour éclairer nos yeux? Ah! ce serait la nuit; rien que la nuit. Quelque chose d'analogue s'accomplit dans le monde scientifique par l'extinction de l'idée de Dieu. La science, en niant systématiquement Dieu dans la splendeur de ses œuvres, éteint de ses propres mains le soleil qui éclaire toute sa route; et en éteignant son soleil elle se plonge elle-même dans des ténèbres dont elle ne peut plus sortir. Aussi, malgré quelques clartés trompeuses, malgré des miracles de travail et parfois même de génie, comme il fait noir dans cet empire de la science athée! Tandis qu'elle jette quelques lumières vulgaires sur des questions accessoires, comme elle laisse peser les ténèbres sur les problèmes de premier ordre qui portent dans leur sein les destinées du monde! Et tandis qu'un peu de jour glisse au pied de la montagne de cette science dont le résultat doit être d'élever à Dieu les intelligences, quelle obscurité affreuse enveloppe les hautes cimes!

Et j'entends tous ces porteurs de ténèbres passer devant nous en répétant aujourd'hui comme toujours : — la *science*, la *science!* arrière les ténèbres, c'est nous qui sommes la lumière! — Allez, passez dans votre nuit; nous vous connaissons; vous ne nous tromperez plus; vous êtes dévoilés; vous êtes le génie des ténèbres!...

Pourquoi demandera-t-on peut-être, venir constater publiquement un phénomène si triste et si effrayant, un athéisme scientifique? — Parce qu'une erreur bien constatée et une erreur à moitié vaincue; et surtout parce que nos savants athées, pour la plupart, ne conviennent pas de leur athéisme. Ah! si nous avions au milieu de nous une petite église d'athées chantant en chœur le *Credo* de l'athéisme; si nous entendions nous aussi, dans notre chrétienne France, une secte effarée et sotte s'écrier sur la tombe de ses morts : « La paix de l'âme ne se trouve que dans la négation de Dieu; » si nos savants, en un mot, complices avoués d'un même attentat, frères solidaires d'une même folie, disaient en nous regardant en face, nous les adorateurs de Dieu : « Nous sommes

des athées : » certes, dans cette situation, nous croirions inutile de venir démasquer un athéisme qui se démasquerait assez lui-même. Mais il en est tout autrement! L'homme qui sur la terre de France ose dire : « Je nie Dieu, » ne se nomme pas légion. Mais ce qui fait troupe parmi nous, et ce qui à juste titre peut se nommer légion, c'est un athéisme tartufe qui n'ose s'avouer, un athéisme pudibond qui s'enveloppe de paroles saintes et de formules mystiques ; athéisme sacrilégement dévot qui parle sans cesse du divin et de la divinité, et semble vouloir adorer Dieu même, en le niant!

Voilà ce qu'il fallait démasquer devant la sincérité des âmes et la droiture des esprits ; et je ne crains pas d'ajouter, voilà ce qu'il fallait livrer non-seulement à la réprobation du sens commun, mais encore à la commune indignation des vrais disciples de la foi et des vrais disciples de la science. Heureux, si cette parole peut porter un rayon libérateur dans ces intelligences captives des ténèbres ; heureux du moins, si elle peut être pour les fils de la lumière un

phare allumé avec tant d'autres plus éclatants, pour montrer à tous ceux qui naviguent sur la haute mer de nos erreurs contemporaines les purs et radieux rivages de l'éternelle vérité !

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA NÉGATION NATURALISTE

DEVANT LA PSYCHOLOGIE ET LA MORALE

MONSEIGNEUR,

La négation naturaliste se donne comme le résultat général de l'ensemble des sciences, et en niant la réalité surnaturelle, elle supprime le sommet de la science, c'est-à-dire la théologie proprement dite. La négation panthéiste, de son côté, se présente comme la plus haute expression de la science métaphysique, et en niant le rapport naturel entre le monde et Dieu, elle détruit toutes les notions

de la métaphysique. Et nous avons montré dans notre dernière conférence, comment la négation athée, qui prétend porter partout la lumière dans toutes les sphères du savoir, n'y porte en réalité que les ténèbres, parce qu'elle éteint avec l'idée de Dieu la lumière des lumières. Il y a un athéisme philosophique qui supprime la philosophie ; il y a un athéisme cosmologique qui détruit la cosmologie; il y a un athéisme physiologique qui bouleverse la physiologie ; il y a un athéisme critique qui renverse toute critique; il y a un athéisme historique qui anéantit la science de l'histoire ; il y a, en un mot, un athéisme scientifique dont le résultat nécessaire est de donner la mort à la science.

Ainsi, nous assistons à une œuvre de démolition scientifique, bien faite pour donner à réfléchir aux hommes qui regardent de haut la marche des esprits. Une fois détachés de l'infini par la rupture des liens surnaturels qui les rattachent à leur splendide sommet, les esprits suivent un mouvement descendant qui les emporte de plus en plus des régions de la pleine lumière dans la région des ténèbres,

et du pôle des affirmations complètes au pôle des suprêmes négations.

Rien ne doit moins étonner que cette marche des intelligences. Les erreurs se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. Quand un homme ou un siècle se prend à l'un de ces anneaux, toute la chaîne vient ; et l'on va d'erreur en erreur de l'infini jusqu'au néant. La négation naturaliste pousse au panthéisme ; la négation panthéiste pousse à l'athéisme ; et chacune de ces négations marque un progrès dans les ténèbres et un progrès dans la ruine.

Il y a une quatrième négation, qui est la suite des trois autres ; c'est la négation *matérialiste*. Après la négation de la réalité surnaturelle ; après la négation des rapports naturels entre Dieu et le monde ; après la négation explicite de Dieu même, vient inévitablement la négation de l'*âme*. L'âme est dans la création le plus beau reflet de la nature divine ; c'est la grande image de Dieu ; et quiconque a peur de Dieu, éprouve le besoin de se dérober à son image. Aussi lorsque le génie de la négation croit avoir exterminé

tout à fait dans la science la notion de Dieu, une chose l'importune toujours, c'est cette image de Dieu reluisant jusque sur le front de l'homme ; et vous voyez les mêmes démolisseurs, poussés par le même instinct et armés des mêmes sophismes, travailler à dénaturer, puis à exterminer tout à fait, avec l'âme humaine, le dernier vestige de la divinité, en s'écriant : « Plus de Dieu, plus d'âme. »

Nous voici encore en présence d'un triste sujet, le matérialisme. Il faut pour le regarder en face se faire à soi-même une sorte de violence. Mais dans la voie des négations, et sur ce chemin de ruines où nous sommes entrés, force nous est d'aller jusqu'au bout. Il faut que vous sachiez, enfin, où prétendent vous conduire, au nom de la science, tous ces fiers disciples de la négation contemporaine ; tristes génies qu'on reconnaît à leur conspiration contre la lumière comme la postérité légitime du prince des ténèbres.

Je vais constater qu'il y a parmi vous des hommes qui disent : « Comme substance distincte de votre corps, votre âme n'est qu'une chimère; c'est la chimère humaine, comme le

Dieu distinct du monde est la chimère divine. »
Je constaterai de plus que des systèmes encore plus audacieusement et plus grossièrement matérialistes, réduisent la nature humaine aux proportions d'un simple mécanisme, où le fatalisme absolu prend la place de votre libre arbitre. Et ici encore, fidèle au plan que nous nous sommes tracé, nous montrerons les ruines que ces théories antiscientifiques font dans l'empire de la connaissance. Nous montrerons en particulier, comment le matérialisme, en niant l'esprit, détruit toute la psychologie; et comment, en niant la liberté, il détruit toute la morale.

Inutile de vous redire, Messieurs, que je me prends aux idées, non aux personnes, et que je me sens prêt à embrasser par le cœur ceux-là même que je suis forcé de combattre par la parole.

I

La science antichrétienne suit, devant l'idée de l'âme, un procédé, analogue à celui qu'elle

suit devant l'idée de Dieu. Avant de nier Dieu explicitement elle le nie implicitement, en niant la vérité de ses rapports avec le monde. Avant de nier l'âme, la science matérialiste travaille à dénaturer ses vrais rapports avec le corps; et après mille circuits tortueux, elle arrive à la négation même de l'âme comme substance distincte du corps, pour aboutir enfin à cette déclaration brutale qui éteint toute la science psychologique : « Il n'y a pas d'âme. »

Ainsi, comme il y a, quand il s'agit de Dieu, un athéisme honteux qui marche couvert d'un masque divin ; de même, il y a un matérialisme hypocrite, qui marche voilé du spiritualisme le plus pur, un matérialisme qui chante des hymnes à l'âme humaine, comme l'athéisme chante des hymnes à la majesté divine. C'est ce matérialisme travesti et louche qu'il nous faut d'abord entendre, avant d'arriver à d'autres révélations.

Regardez, nous dit ici ce matérialisme artistique, se drapant dans le manteau de la philosophie la plus spiritualiste et de l'esthétique la plus raffinée, regardez cet instrument harmonieux que le musicien va faire vibrer sous ses

doigts. Cet organum parle, il chante, il a une âme : son âme c'est son harmonie elle-même. Telle est l'âme humaine ; « elle est la résultante de l'organisme, et elle périt avec lui, comme l'harmonie d'une lyre périt avec la lyre. » Ainsi l'âme, dans le mystère de la vie humaine, n'est plus une substance distincte de la matière ; elle n'est plus le principe vital de ce corps animé par elle ; elle n'est que la matière elle-même organisée d'une certaine façon ; elle est l'harmonie vivante de cette lyre vivante qu'on appelle son corps. L'âme n'est plus une cause, elle est un effet ; elle n'est plus une force motrice, elle est une force résultante ; elle est une fonction de la matière, et à ce titre, supérieure à la matière, comme l'harmonie d'une lyre est supérieure à la lyre, quoique, à le bien prendre, elle ne soit rien sans la lyre. L'harmonie est une lyre qui résonne ; l'âme est un corps qui frémit, une matière qui retentit, une chair qui vibre.

Si ce n'est pas là le matérialisme, il n'y a jamais eu de matérialisme. La délicatesse des mots ne peut rien pour couvrir ici la grossièreté des choses : c'est le matérialisme du XVIIIe siècle,

couvert d'une gaze ondoyante et dissimulé sous tous les déguisements philosophiques et artistiques du XIXe. Aussi rien ne doit moins nous étonner que d'entendre ce génie à double face livrer son secret dans des formules comme celles-ci : « Le matérialiste voit l'esprit à sa « manière. La doctrine qui admet l'âme comme « une substance immatérielle unie à l'orga- « nisme, est un faux spiritualisme contre le- « quel les sciences physiologistes protesteront, « parce qu'elles ne voient pas le moment où « l'âme vient s'ajuster au corps, et que rien « d'expérimental ne leur révèle une telle in- « fusion. »

La science repousse l'hypothèse de deux substances accolées « pour former l'homme. « Cette hypothèse ne doit être maintenue que « pour la commodité du langage. »

Ainsi rien n'est plus clair ; même pour ce matérialisme lyrique qui chante à l'âme humaine des dithyrambes qu'on croirait inspirés par le génie du spiritualisme, il n'y a pas d'âme : et la science qui s'en occupe n'est qu'une chimère creusant un néant : « On « a cessé, dit-il, de regarder l'âme comme un

« objet de science positive ; les vrais philo-
« sophes se font chimistes, naturalistes et
« physiologistes. »

Tel est le dernier mot de ce matérialisme embaumé de poésie, et embelli avec un art délicat de toutes les grâces de l'esprit. Ce matérialisme de salon donne sa main élégante à un autre matérialisme, qui n'en diffère que par la forme et le vocabulaire, et que je nommerais volontiers le matérialisme d'école. Ce matérialisme marche chargé de formules soi-disant scientifiques capables d'effrayer la science elle-même ; et il parle un langage à faire frémir le génie éminemment spiritualiste de notre langue nationale. Malgré les répugnances que j'en éprouve, il faut que je me résigne à étonner vos pensées chrétiennes et vos oreilles françaises, en vous faisant entendre quelques accents de cette doctrine qui se donne la mission de refondre notre vieille langue au creuset d'une philosophie nouvelle. Voulez-vous savoir ce que deviennent toutes ces sublimes définitions, qui faisaient tout à la fois le fond de la science psychologique et de la langue française ? Écoutez.

Qu'est-ce que l'âme? « L'âme est un être « immatériel *supposé ;* c'est en réalité l'en- « semble des fonctions du cerveau et de la « moelle épinière ; » telle est l'âme définie anatomiquement. « L'âme est l'ensemble des « fonctions de la sensibilité encéphalique : » telle est l'âme définie physiologiquement.

Qu'est-ce que la pensée ? « La pensée est « l'activité générale de toutes les parties du « *cerveau.* Elle est inhérente à la *substance* « *cérébrale*, comme la contractilité aux mus- « cles. et l'élasticité aux cartilages. »

Qu'est-ce que la perception ? « C'est un état « du cerveau résultant d'une impression reçue « par les *nerfs périphériques.* »

Qu'est-ce que le jugement ? « C'est le ré- « sultat d'une opération intellectuelle, c'est- « à-dire d'une action *cérébrale.* »

Qu'est-ce que l'entendement ? C'est un « phénomène physiologique, résultat de l'ac- « tivité simultanée de plusieurs *organes céré-* « *braux.* »

Qu'est-ce que l'amour? « C'est un ensemble « complexe de *phénomènes cérébraux.* »

Qu'est-ce que la sociabilité ? « C'est un ré-

« sultat de l'organisation animale; il a pour « mesure exacte le développement des ins- « tincts *altruistes*. »

Qu'est-ce que l'homme, enfin? Ah! Messieurs, écoutez quelque chose de plus grave que la proclamation de vos droits, écoutez la proclamation de vos attributs : « L'homme « est un animal *mammifère*, de l'ordre des « *primates*, et de la famille des *bimanes*... ; » faut-il achever?... non, n'achevons pas; le reste est absolument incompatible avec la dignité du discours. Je m'arrête; c'est assez. Oui, dites-vous, assez d'outrages à la langue française et à la dignité humaine. Ces citations sont surabondantes pour nous montrer où l'on prétend, au nom de la grandeur humaine et du progrès scientifique, conduire l'humanité et la science elle-même. L'humanité! Vous le voyez, la voilà tombée, avec les espèces *mammifères* et la famille des *bimanes*, dans un département de l'empire zoologique! Nous sommes classés : les premiers parmi les bêtes!... Ou plutôt, selon l'expression brutalement sincère d'un autre grand contempteur de notre race, la caste-bête est supprimée;

et l'homme et l'animalité s'embrassent, de partout, dans une fraternité universelle !

Et voilà la science qui a conçu l'ambition de nous refaire avec une intelligence nouvelle un langage nouveau : très-nouveau en vérité ; langue inouïe qui ferait aujourd'hui tressaillir de stupeur les grands génies de notre grand siècle. Ah ! si un jour ce langage, avec les idées qu'il apporte, venait à retenir dans le sanctuaire même des lettres, où notre langue a, pour garder ses nobles et pures traditions, quarante illustrations littéraires couronnées de leur gloire, il me semble que ce jour-là Richelieu frémirait dans son tombeau, et que l'Institut de France chancellerait sur ses vieux fondements. Et ce serait bien autre chose, Messieurs, si quelque jour cette langue barbare avait le malheur de devenir populaire. Alors ce qui serait ébranlé jusque dans ses fondements, ce ne serait plus seulement l'institution académique, dépositaire de nos traditions littéraires ; ce serait l'édifice de la société elle-même menacé de tomber sous le coup de ces doctrines subversives, et de nous écraser avec leurs auteurs sous les ruines

de nos bonnes mœurs et de l'ordre social.

Mais, Messieurs, laissons de côté, pour le moment, les conséquences morales et sociales de ce matérialisme essentiellement destructeur. Nous sommes au point de vue spécial de la science ; et je demande quel doit être le résultat scientifique de cette négation monstrueuse ? Certes le résultat ne peut être douteux ; c'est tout d'abord la disparition absolue, avec tous les éléments qu'elle renferme, de cette grande science qui se nomme bien la psychologie : c'est-à-dire la science même de l'âme. Avez-vous songé dans quel labyrinthe de non-sens, dans quel chaos d'incohérences, dans quels abîmes de contradictions nous pousse scientifiquement ce matérialisme rétrograde qui, absorbant l'esprit dans la matière et l'âme dans ses organes, absorbe en même temps la psychologie dans la physiologie, et, en détruisant la première, porte la confusion dans la seconde ?

Et d'abord, Messieurs, voici un problème scientifiquement et philologiquement inexplicable pour ce matérialisme physiologiste dont l'essence est dans la négation de l'âme hu-

maine. Si l'âme n'existe pas ; si, comme substance distincte du corps, elle n'est qu'un mot vide de réalité, pourquoi partout et toujours l'humanité l'a-t-elle nommée? Pourquoi et comment toutes les nations se sont-elles entendues pour créer toutes à la fois dans leurs langues ce mot qui ne répondait à rien : l'*âme*.

Ah! ce mot sublime qui était dans votre langue le premier jour où vous l'avez parlée; ce mot qui y est entré sans vous et sans que personne avant vous ait jamais pu l'empêcher, est-ce que vous pourriez, pensez-vous, le forcer d'en sortir? Mais non; ce mot, il pénètre si profondément le tissu du langage humain, il entre si avant dans ses replis les plus cachés, il y déborde tellement de tous côtés, que vous ne pouvez même parler trois minutes sous l'empire de la spontanéité, sans que, bon gré mal gré, ce mot ne vienne se poser sur vos lèvres. Ce mot, il est tellement la naturelle expression de votre vie se produisant au dehors, tellement l'écho des plus grandes voix qui retentissent en vous, tellement le témoignage invincible d'une personnalité qui se sent immatérielle, que, lorsque

la parole vient à vous manquer, ou que la surabondance du sentiment oppresse votre discours et l'empêche de sortir, il vous reste un mot plus fort et plus éloquent que tout : vous prenez à témoin le ciel, la terre ; et la main posée sur votre conscience, vous vous écriez : « J'en jure sur mon âme. » Et certes quand vous évoquez vous-même ce témoin de la vérité affirmée par vous, ai-je besoin de vous apprendre que vous évoquez autre chose que quelque lobe *du cerveau* ou quelque fibre de la *moelle épinière ?* Eh bien, ce mot qui est au fond de la langue, parce qu'il est au fond de nous-mêmes, ce mot qui traduit la foi unanime au spirituel et à l'immatériel, ô adorateur exclusif de la matière, expliquez pourquoi il y est entré, et pourquoi il n'en peut sortir !...

Ah ! vous avez beau faire ; cette âme contre laquelle vous conspirez est plus forte que votre génie ; vous ne l'anéantirez pas. Le nom qu'elle s'est fait, partout où des hommes ont parlé, est gravé si profondément dans les langues humaines, que vous ne l'effacerez plus. Vous pouvez bien refaire, ou plutôt *dé-*

faire nos dictionnaires qui parlent comme la langue hnmaine; vous ne changerez jamais ce dictionnaire invisible que l'âme se fait à elle-même par son verbe intérieur; et après toutes vos tentatives scandaleuses pour contraindre nos livres à parler votre langue et à propager votre doctrine, ce mot demeurera dans l'humanité comme la voix de l'esprit se parlant et se proclamant lui-même.

Mais ce n'est pas seulement ce vocable sacré, signe et voix de la vie humaine, qui vous devient ici un mystère inexplicable et un problème insoluble ; tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle juge, tout ce qu'elle discute, tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle aime, tout ce qu'elle dit, vous devient énigme sur énigme, mystère sur mystère; et pour essayer d'en donner des explications *telles qu'elles*, vous êtes forcés d'entasser contradictions sur contradictions, confusions sur confusions, comme montagnes sur montagnes.

Et d'abord regardons au point central de notre vie. Il y a une chose qui est au centre de ma vie et que votre matière ne m'expliquera

jamais ; une chose qui est le lieu par excellence de la personnalité, le siége invisible de notre autonomie ; une chose qui s'accuse par un mot plein de mystère et d'illumination tout ensemble ; et ce mot qui atteste devant vous ma personnalité présente et vivante, est celui-ci : *Moi*, moi-même !....Qui dit cela je vous prie ? Est-ce encore quelque lobe miraculeux de l'organe cérébral ? Est-ce encore quelque fibre mystérieuse de la moelle épinière ? Est-ce quelque groupe moléculaire ayant pour fonction propre de jeter ce cri sublime ? Ou bien est-ce une seule molécule siégeant au centre de la vie, molécule privilégiée, étendant à toutes les frontières de mon être son empire souverain ? Mais comment la matière, si organisée et si harmonisée qu'on la suppose, arrivera-t-elle jamais à dire cette parole qui est par excellence le verbe de l'esprit ? Comment surtout arrivera-t-elle par elle-même à réaliser et à faire tout ce que signifie cette parole ? Ah ! vous avez beau voiler les grossièretés de la matière des plus nobles attributs dérobés à l'esprit, vous ne pouvez pas empêcher la matière d'être la matière. Eh bien, qu'y a-t-il donc dans cette

matière de plus palpable, de plus évident ? Quel que soit le dernier mot de sa constitution élémentaire, ce qui est certain pour tous, c'est que, sous toutes les formes et dans toutes les combinaisons, elle se présente toujours au regard de la science qui l'interroge comme quelque chose d'étendu, de multiple et de divisible ; c'est que, dans ce corps qui se compose, se décompose et se recompose, dans cette matière qui se fractionne, se divise et se subdivise, il n'y a rien qui ne se calcule, ne se compte, ne se mesure, ne se partage. Et alors même que le regard de votre science ne parvient pas à saisir ces lignes fuyantes et ces interstices invisibles qui séparent l'élément de l'élément et la matière de la matière, vous savez et vous proclamez que ces divisions et sous-divisions subsistent au cœur de l'être matériel, qui vous dérobe encore une partie de son mystère. Donc, avec cette notion de la matière donnée par vous-même et acceptée par tous, expliquez, si vous le pouvez, cette chose essentiellement simple qui ne se divise ni ne se subdivise, et qui, dans toute la langue, s'exprime par ce mot : Moi ! moi, vous dis-je !

Si ce *moi* n'est qu'une fibre à part, une molécule entre toutes les autres molécules, placée au centre ou au sommet de l'être ; d'où lui vient la puissance d'identifier avec elle-même l'action de toutes les molécules situées hors d'elle-même ? Si ce moi n'est pas un élément unique, s'il est une série ou un groupe moléculaire ; comment demeure-t-il lui-même essentiellement invisible ? Concevez-vous la moitié, le tiers, le quart de cette personnalité vivante qui s'accuse et se formule partout et toujours dans la totalité et l'indivisibilité de son être ? Et que pouvez-vous concevoir au monde de plus essentiellement un, et de plus manifestement indivisible, que cette chose qui s'appelle moi c'est-à-dire ma personnalité même ?

Et toutes les opérations de ce *Moi*, centre et moteur de toute la vie, les avez-vous pénétrées jusqu'à l'intime de leur mystère ? Et si vous l'avez fait, est-ce que vous n'avez pas vu quels profonds abîmes elles creusent entre la matière et l'esprit ? Vous qui affirmez si résolument que l'âme est un être immatériel *supposé*, avez-vous donc oublié que ce Moi est la puissance qui : dit Je pense ; la puis-

sance qui dit : Je réfléchis ; la puisssance qui dit : Je juge ; la puissance qui dit : Je raisonne ; la puissance qui dit : Je veux ; la puissance qui dit : J'aime ; la puissance enfin qui vous dit : Je parle ? Et où trouvez-vous dans la matière le secret d'accomplir ces miracles de l'esprit ?

Oui, vous dit le Moi, *je pense ;* Je pense non-seulement le palpable mais l'impalpable ; je pense non-seulement le visible mais l'invisible ; je pense non-seulement le physique mais le moral ; je pense non-seulement le matériel mais l'immatériel ; que dis-je ? je pense le surnaturel, le céleste, le divin : je pense non-sulement le présent mais le passé, mais l'avenir ; je pense non-seulement le temps, mais l'éternité !... Où donc prenez-vous, dans la matière, cette puissance inexplicable de regarder et de voir par delà la matière ? cette faculté d'atteindre du même regard et le visible et l'invisible, et le matériel et le moral, et le positif et l'idéal, et le physique et le métaphysique, et le temporel et l'éternel, et le naturel et le surnaturel, et l'humain et le divin ? Comment, si ma pensée est fille de la matière, peut-elle avoir de tous

ces mondes qui la dépassent, non-seulement une vue distincte, mais une lueur, un soupçon seulement?

Oui, je pense, dit le Moi; et je fais mieux encore; *je réfléchis;* je ramène moi-même sur moi-même la lumière de mon regard. Je pense et je réfléchis ma pensée; et je me saisis et me contemple moi-même comme un être pensant. Comment expliquer ce mystère? Même en supposant que l'élément matériel pût faire ce miracle, être *un penseur;* est-ce que cette action miraculeuse attribuée à la matière ne serait pas en contradiction flagrante avec la loi universelle qui domine toute la nature, et qui condamne toute force matérielle à se déployer et à agir *hors* d'elle-même, sans pouvoir se replier sur son propre ressort pour se déployer et s'exercer contre elle-même? Est-ce que vous n'avez pas encore reconnu ce caractère incommunicable qui sépare à jamais les opérations de l'esprit des opérations de la matière? Et à quoi vous sert donc cette étude de la nature dont vous vous montrez si fiers, si elle ne vous sert à voir ce qui éclate à tous les regards, au sein et même à la surface de

la nature, à savoir, que jamais dans la matière, ni le ressort ne se déploie, ni le mouvement ne revient, ni le rayon ne se réfléchit lui-même sur lui-même.

Je pense, et je réfléchis; donc je suis un esprit. Et non-seulement, ajoute le Moi, je pense et je réfléchis; mais je *juge* et je *raisonne*. Et croyez-vous, vraiment, que la science m'ordonne de faire à une molécule l'honneur de ces illustres choses? *Juger*, c'est-à-dire voir simultanément et du même regard deux termes et leur rapport : *raisonner*, c'est-à-dire voir là conclusion dans le principe, le vrai dérivé dans le vrai primitif, par un médiateur invisible, troisième terme qui vient se poser avec les deux autres sous l'œil du même voyant. Et, grand Dieu! c'est à une fonction triviale de votre *cerveau penseur* et *raisonneur* que vous faites l'honneur d'une opération que le Créateur, et la nature créée par lui, placent si haut au-dessus des sphères inférieures où se meuvent les êtres même les plus élevés au sommet du monde matériel.

Et pourtant ce n'est pas tout encore. Ce Moi qui dit et fait tant de choses impossibles à

la force matérielle, ce Moi dit une parole encore plus royale, il dit ; *Je veux* : je veux non-seulement mouvoir ce ressort qui a le devoir de m'obéir, et cette matière dont je fais ma servante : oh ! je veux bien autre chose ; je veux tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien ; je veux l'ordre ; je veux la sagesse ; je veux la justice. Oui, cette justice que mon intelligence me découvre aux profondeurs mêmes de cette infinie perfection dont j'ai l'idée, cette justice, je la veux, je la veux en tout, je la veux partout, je la veux même contre moi-même ; je la veux contre mes passions ; je la veux contre cette chair vivante et cette matière organisée qui, malgré moi, me sollicite et me pousse à en violer l'inviolable beauté. Et qu'est-ce donc, je vous prie, qui peut dire en vous cette parole si souveraine : « Je veux, et dans ce royaume intérieur le vrai Roi, le seul Roi, c'est moi ? » Qui peut ainsi donner, contre toutes les tendances innées de la matière, ces ordres impératifs qui commandent de par la puissance de l'esprit l'immolation de la matière ?

Est-ce assez, Messieurs, évoquer des pro-

fondeurs du Moi humain, c'est-à-dire du sanctuaire intime de votre personnalité, les démentis infligés au matérialisme par la royauté de l'âme et la suprématie de l'esprit? Oui sans doute, c'est assez, c'est trop même pour qui pénètre de son premier regard les mystères de notre vie.

Encore un mot cependant, un mot qui, à lui seul, renferme tous les autres, un mot qui est l'écho sonore et la voix sympathique de toute vie émue au souffle de la réalité, et, au spectacle de la beauté. Le Moi dit : *J'aime;* oui, j'aime la vérité qui rayonne dans une parole; j'aime le bien qui reluit sur le front d'un homme; j'aime le beau qui resplendit dans une œuvre de génie. J'aime ce que je vois et même ce que je ne vois pas; j'aime ce quelque chose dont toutes ces beautés de l'art, de la nature et de l'humanité ne sont que de pâles reflets; mon amour s'élève, il s'élève bien haut pardessus toutes les limites de la matière; il s'élance bien loin par delà toutes les frontières de ce monde visible; et il s'en va chercher, aux profondeurs de l'infini, ce je ne sais quoi de beau, de parfait, d'achevé, d'éternel, qui seul

peut faire de mon rêve d'amour la félicité présente et la béatitude finale de ma vie. Oh ! dites-moi donc, ce rêve sublime, cet insatiable besoin d'aimer ce qui me dépasse et se dérobe à moi-même, est-ce encore un produit de cette vile matière qui semble par toutes ses faces me voiler l'infini ?

Ah ! si l'on osait le prétendre, il ne me resterait plus qu'une chose à faire : ce serait de jeter à la face de ces systèmes impudents ma parole toute frémissante en ce moment de la vie de mon âme ; il ne me resterait qu'à m'écrier : *Je parle*, et je prends devant vous à témoin cette parole même, comme le suprême témoignage de l'âme et la voix impérissable de l'esprit. Je vous parle, Messieurs, et vous m'écoutez. C'est peu ; sous le coup mystérieux de cette parole, entre vous et moi une communication s'établit. Tandis que le son de cette voix frappe des murs qui ne me répondent pas, ou qui ne me répondent que par des échos sans vie et sans intelligence, je sens qu'en même temps cette voix frappe quelque chose qui me répond comme la vie répond à la vie et l'intelligence

à l'intelligence. Oui, Messieurs, dans cette parole qui retentit, dans chacun de ses accents, dans chacune de ses vibrations, je sens que quelque chose de moi-même arrive jusqu'à vous, et que quelque chose de vous me revient à moi-même. Or ce quelque chose qui va de moi à vous et de vous à moi, comment le nommez-vous ? et comment l'expliquez-vous ? Croirai-je, Messieurs, et croirez-vous vous-mêmes, que ce qui s'échange en ce moment entre nous, ce ne sont que des ondes sonores, des commotions nerveuses, des effluves de nos cerveaux bouillonnants, une sorte d'action et de réaction moléculaire entre un matière qui vous parle et une matière qui m'écoute ? Oh ! n'est-il pas vrai, vous protestez avec moi contre ce déshonneur de la parole et contre cette humiliation de l'éloquence, cette reine de l'humanité. Quelque chose crie en vous, et quelque chose crie en moi : non, ce qui nous unit en ce moment, ce qui nous lie et nous serre dans une sorte de fraternité intellectuelle et sympathique, ce n'est pas la matière. La parole est la conversation des esprits qui se répondent ; c'est la communion des âmes se don-

nant au sein de la vérité et de l'amour un embrassement béatifique.

Ainsi vous le voyez, Messieurs, l'âme avec son nom gravé dans toutes les langues ; le Moi, ce centre vivant de la personnalité, et avec le moi toutes les opérations personnelles, la pensée, la réflexion, la conscience, le jugement, le raisonnement, la volonté, l'amour, la parole enfin, cette interprète de toutes les nobles et sublimes puissances qui dominent la matière de toutes des hauteurs de l'esprit, tout cela, avec le matérialisme déshonorant et antiscientifique, devient absolument inintelligible devant le bon sens populaire, la raison philosophique et la langue française. Et il est difficile de décider ce qui se sent le plus profondément blessé par les injures solidaires que leur infligent ces systèmes barbares, ou bien le bon sens du peuple, ou bien la raison des philosophes, ou bien la beauté et la dignité de notre langue.

Et ce qui résume ici tous ces attentats scientifiques du matérialisme, c'est l'extinction absolue de cette noble science qui illustra tant de génies, et qu'on appelle la psychologie,

c'est-à-dire la science de l'âme. Ce que devient en effet sous les étreintes de ce matérialisme abject cette vraie science de la vie humaine, vous le voyez ; elle meurt étouffée sous le poids de la matière triomphante. Cette science qui a éclairé tant d'abîmes, la psychologie, au lieu de prêter à la physiologie ces rayons splendides qui descendent sur l'étude du corps des hauteurs de l'esprit, et d'en recevoir d'elle à son tour des données nouvelles pour guider sa marche dans les abîmes de l'homme, la psychologie périt tout entière avec les vraies notions de la vie ; elle s'absorbe et s'évanouit dans la physiologie elle-même. Et tous les grands hommes qui, dans l'étude de l'humanité ont porté leur regard plus haut que la matière, ne sont plus que des rêveurs illustres et des hallucinés sublimes, qui laissaient la réalité pour chercher la chimère, et se détournaient de la contemplation de l'homme vivant et réel pour poursuivre, dans une substance immatérielle *supposée*, des spectres vides et des entités fantastiques.

Oui, Messieurs, si le matérialisme a raison, voilà ce qu'il faut absolument admettre : cette

étude, ancienne comme le monde, universelle comme l'humanité, la psychologie, une hallucination! Cette étude qui fixa aux beaux temps de la Grèce, le regard de ses grandes intelligences, et illustra des hommes comme Aristote, Socrate et Platon, une hallucination! Cette étude qui a attiré par un invincible attrait les génies des temps modernes, comme les génies de l'antiquité, et qui nous a valu les plus beaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, rien qu'une hallucination! Cette étude qui fut celle des plus fameux ascètes, celle de tous les grands conducteurs des âmes, celle de tous les apôtres et de tous les saints; cette étude, qui est celle de tout homme ayant conscience d'un fait interne, d'une pensée ou d'une affection, d'une tristesse ou d'une joie, d'une crainte ou d'une espérance dont il essaye de se rendre compte; cette étude enfin, qui est inhérente à l'esprit humain, qui est l'esprit humain lui-même essayant de se voir, de se connaître, de se pénétrer, de s'analyser, de se manifester lui-même devant lui-même : cette étude, une hallucination! Et cet esprit humain qui s'y est livré partout et toujours par l'or-

gane de ses plus fameux représentants, cet esprit humain a subi fatalement et universellement par la chimère de l'âme *supposée* une hallucination de plus de trois mille ans!.. Et il fallait entendre que le dix-neuvième siècle vînt arracher enfin les intelligences à cette humiliation plus de trente fois séculaire!

Ah! Messieurs, les vrais hallucinés, si tant est qu'il en faille trouver, pour expliquer ce fait immense, sans insulter ni la raison, ni l'humanité, les vrais hallucinés, ce ne sont pas ceux qui ont glorifié avec la majesté de l'âme la science qui porte ce grand nom; ce sont ces matérialistes vertigineux et vraiment fanatiques, qui, en chassant de la terre le dogme de l'âme et la croyance à l'immatériel, font à notre humanité au nom du progrès humain un outrage de plus, pour lui laisser au nom du progrès scientifique une science de moins.

Une science de moins! ce n'est pas assez dire; avec la science psychologique le matérialisme détruit encore, par sa brutale négation, la science morale tout entière.

II

Le matérialisme, nous venons de le voir, supprime la science psychologique, parce qu'il est la négation de l'esprit. Mais le matérialisme va plus loin : il supprime la science morale, parce qu'il est la négation de la liberté.

La liberté est essentiellement un attribut de l'esprit. Toute matière, si déliée, si dégagée, si subtile qu'on la suppose, est esclave des lois qui la gouvernent ; elle est rivée au joug de la fatalité. Réduire tout l'homme à la matérialité, c'est retrancher de sa vie la gloire de la liberté ; tout matérialisme engendre le fatalisme. Plus ou moins avoué par son père, le fatalisme porte la marque de sa descendance ; il dit en se montrant : Je suis le fils aîné du matérialisme. En vain, certains matérialistes, reculant devant leur propre principe, et rougissant de leur propre dégradation, repoussent le fatalisme et revendiquent l'honneur de la liberté : la liberté qu'ils mettent dans leur parole, meurt

broyée par la force des choses; elle expire étouffée dans les contraintes de la matière devenue toute la vie.

Le matérialisme d'école, dont nous parlions tout à l'heure, en a fait dans ses propres œuvres un éclatant aveu, par l'organe d'un de ses plus illustres représentants. Sommé de s'expliquer sur cette simple question qui touche à l'essence de la liberté : l'homme qui a voulu une chose, aurait-il pu, au même moment, en vouloir une autre? Oui, répond le physiologue, « mais par « l'activité prépondérante de telle ou telle « fonction *cérébrale* autre que celle qui l'a « emporté. » Vous le voyez, la prépondérance de *telle fonction cérébrale,* c'est-à-dire de telle pression de la force matérielle, c'est la dernière raison de notre choix. Et voilà le libre arbitre que le matérialisme laisse subsister sur les ruines de l'âme dans le règne absolu de la matière.

Mais le matérialisme avait beau se couvrir du masque de la liberté; ce masque ne pouvait tenir; il devait tomber tôt ou tard arraché par l'implacable logique des choses : et voici qu'un matérialisme s'est posé devant nous,

plus hardi, plus sincère, plus conséquent avec lui-même ; et ce matérialisme démasqué se proclame hardiment comme le règne exclusif et universel de la fatalité : c'est le fatalisme doctrinal le plus avoué et le plus brutalement sincère qu'on ait peut-être jamais vu.

Ce matérialisme qui dévore la liberté s'identifie avec l'athéisme philosophique dont il fut question dans notre dernière conférence. Il prend pour son point de départ ces formules inouïes qui consacrent l'empire absolu de la fatalité, et ne laissent plus même dans l'ordre moral une place à la liberté : « Le monde « est une hiérarchie de nécessités ; c'est un « mécanisme universel. » « L'univers se sou- « tient par une force intérieure et contrai- « gnante, qui enfonce, au cœur de toute chose « vivante, les tenailles d'acier de la nécessité. »

Ces formules prodigieuses d'audace sont le résumé véridique et l'abrégé sincère de tout un système philosophique du monde matériel, animal, humain, religieux et social, dans lequel la liberté de l'homme meurt sous le *coin de fer* et dans les *tenailles d'acier*, de cette *nécessité* qui est partout, qui est en tout, et qui

seule explique l'origine, la raison, la marche et le mouvement de tout. C'est, dans le sens le plus rigoureux, le mécanisme appliqué aux mouvements de tous les êtres. Je vous parlais tout à l'heure d'un matérialisme de salon et d'un matérialisme d'école, matérialisme artistique et physiologique : je vous parle, en ce moment, d'un matérialisme d'atelier ; matérialisme mécanique, mettant le mécanisme partout et la liberté nulle part.

Voici en peu de mots un abrégé de ce système aussi condensé, mais aussi impartial que possible.

Dans l'économie générale du monde et dans l'ordre universel des choses, les substances et les causes ne sont que des entités chimériques que l'imagination crée derrière les faits et au-dessous des phénomènes. Il n'y a que des faits liés par des rapports nécessaires. Et tous ces faits se produisent en vertu de la nécessité qui les gouverne tous avec un même absolutisme. Placez en présence l'un de l'autre deux faits liés par un rapport ; il *faut* que l'un produise l'autre : ainsi la chaleur étant mise en rapport avec le fer, il *faut* que le fer se dilate.

Ainsi des autres phénomènes ; ainsi des opérations et fonctions de la vie. La vie est la fin, les opérations sont les moyens. La vie nécessite les opérations, comme une définition nécessite ses conséquences. Partout l'analyse aboutit à ce même résultat et à cette même découverte : le secret suprême du monde organisé ou non est un enchevêtrement de faits liés par des rapports *nécessaires*. Voilà le système. Je vous ai montré l'ensemble ; je vous épargne le détail.

Si ce système, qui réduit l'universalité des choses à une succession de phénomènes et à une hiérarchie de faits liés par la chaîne de la nécessité, s'arrêtait au monde purement matériel, vous pourriez peut-être n'y voir qu'une terminologie bizarre et une fantaisie philosophique. Mais le système va plus loin ; il porte ses *tenailles d'acier* jusqu'au cœur de tous les êtres vivants, y compris l'homme lui-même ; et il fait règner en souveraine sa *nécessité contraignante* dans le monde moral comme dans le monde physique. Les auteurs mêmes de la théorie prennent soin de le proclamer : « Oui, disent-ils, cette

hiérarchie de nécessités, qui est l'essence de toutes choses, gouverne le monde moral aussi bien que le monde physique. La seule différence qui sépare les problèmes moraux des problèmes physiques, c'est que les grandeurs et les directions des forces ne se laissent pas évaluer et préciser dans les premiers comme dans les seconds. Un besoin moral, une faculté morale, sont des quantités capables de degrés, comme un poids et une pression ; mais ces quantités ne sont pas mesurables comme la pression et le poids. Les moyens de notation ne sont pas identiques. Mais de part et d'autre, la matière est la même, des forces, des directions, des grandeurs, des quantités ; et dans les uns et dans les autres, au moral comme au physique, l'effet final se produit selon la même règle, c'est-à-dire en vertu d'une nécessité inévitable. »

En vérité, il est difficile d'imaginer des erreurs plus monstreuses s'exprimant avec une assurance plus effrayante : spectacle aussi curieux qu'il est désolant, de voir un tel système s'étaler sans gêne, au milieu d'un siècle qui ne parle que de liberté. On dirait l'ironie

de nos aspirations libérales et de nos rêves d'affranchissement : c'est l'humiliation de tout ce que la liberté fait grand et généreux. Avec cette théorie absolue qui tient l'humanité captive dans un réseau de nécessités, vous devinez déjà ce que doivent devenir toutes ces grandes choses que nous appelons un homme, un écrivain, un héros, un peuple, une littérature, une civilisation, une histoire.

Qu'est-ce que l'homme ? L'homme, répond notre matérialisme géométrique, « l'homme est un théorème qui marche. »

Qu'est-ce qu'un écrivain ? Un écrivain, pour parler la même langue, est un syllogisme qui se meut.

Qu'est-ce qu'un héros ? Un héros n'est qu'un mécanisme qui se détend : « ses actions ex-
« trêmes ne sont que les grandes tensions de
« la machine : pour le comprendre, c'est sa
« machine qu'il faut regarder, la façon dont
« son sang coule et dont ses nerfs vibrent. »

Qu'est-ce qu'une littérature ? « C'est un groupe de phénomènes intellectuels déterminables par l'analyse et réductibles à une loi. »

Qu'est-ce qu'une histoire ?... Rien de plus

simple; l'histoire est un problème de mécanique appliqué à l'humanité et aux événements humains.

Qu'est-ce qu'une civilisation? C'est une résultante de forces matérielles; c'est spécialement le résultat fatal de ces trois choses : la la *race*, le *milieu*, le *moment*. Ces trois forces unies engendrent fatalement tout un système d'effets qui se nomme une civilisation.

Qu'est-ce que la destinée d'un peuple? C'est l'effet combiné des circonstances, de ses facultés et de ses penchants; effet complexe, mais irrésistible : en d'autres termes, c'est le résultat fatal d'une combinaison de faits qui ne pouvaient pas ne pas être.

Qu'est-ce que le développement et le progrès d'une nation? Il n'est autre que l'emploi de sa faculté *maîtresse*. Mais sa faculté maîtresse d'où vient-elle elle-même? Elle vient de la structure originelle du cerveau et de la nature du climat.

Philosophie de l'histoire aussi commode qu'elle est nouvelle. Avez-vous découvert le trait saillant du caractère d'un peuple? Avez-vous retrouvé la forme authentique du cer-

veau des ancêtres ! Pour vous, la destinée de ce peuple est faite ; vous pouvez d'avance la prophétiser ; et votre prophétie deviendra la véridique histoire. Tite-Live, pour écrire l'histoire du peuple-roi, n'avait pas besoin d'autre chose : une fois la formule trouvée, l'histoire en sortait d'elle-même, comme une géométrie sort de ses axiomes. Pourquoi Rome a-t-elle conquis l'univers ? parce que cela était nécessaire. Et pourquoi cela était-il nécessaire ? parce que la nécessité l'avait écrit sur la structure du cerveau des premiers Romains. La Providence et la liberté n'y avaient absolument rien à faire. L'histoire du peuple-roi déduite de la forme encéphalique des ancêtres, et prophétisée par des craniologues ou des physiologues de la Rome antique, eût été mille fois plus infaillible que toutes les vaticinations des oracles sibyllins. Et ce qu'on dit du peuple romain, il faut le dire de tous les peuples, comme il faut le dire de tous les hommes. En un mot, tous les événements de la vie d'un peuple, comme tous les actes de la vie d'un homme, sont fixés d'avance à cette chaîne de diamant qui relie, d'une extrémité à l'autre,

l'ensemble des choses dans cette immense *hiérarchie de nécessités* construite par le génie du matérialisme mécanique.

Tel est, Messieurs, le résumé impartial de ce matérialisme, qui s'avoue, se vante et, si je le puis dire, se carre dans sa grossièreté même. Telle est l'impression qu'il nous laisse, qu'après avoir lu et relu, on se demande si l'on n'est pas victime d'un cauchemar ou dupe d'une mystification. Vous n'attendez pas que je vous montre ici comment, à la lumière de la philosophie même la plus vulgaire, au fond, au sommet et à la base de ce système, l'absurde s'enchaîne à l'absurde. Cette hiérarchie de nécessités, qui abrége tout, n'est qu'une hiérarchie de mensonges qui nous trompe sur tout ; c'est une machine où chaque rouage est une erreur.

Ai-je besoin de dire tout ce qu'il y a d'insensé dans ce fatalisme universel qui confond, à force de se fermer les yeux, ces deux mondes éternellement séparés par la nature des choses, le monde des forces libres et le monde des forces mécaniques ; en d'autres termes, le monde moral et le monde physique? En vain

vous broyez les choses pour les forcer, malgré elles, d'entrer dans le cadre de vos systèmes géométriques; en vain vous voulez nous étreindre avec nos volontés libres dans les rouages de votre mécanisme fatal; l'humanité résiste avec une élasticité invincible à ces brutales coactions. Notre personne humaine, assise dans sa liberté souveraine, du haut de sa dignité méprise ces philosophies dégradantes et viles; elles se rit avec un dédain superbe de ces tentatives d'aplatissement, qui prétendent réduire la puissance et la majesté de l'homme aux proportions de la force machinale. Quoi! dites-vous, l'homme machine, et l'humanité un mécanisme vivant? Ah! vous oubliez que les libres forces qui font la grandeur de l'homme, échappent par leur nature même aux lois de la mécanique; vous oubliez que notre vie morale a des délicatesses, des spontanéités, des soudainetés et des volontés qui résistent à la puissance de la machine et au rigorisme du calcul, par l'empire du libre arbitre et par la puissance de l'imprévu. Là où se pose la personnalité humaine dans la plénitude de sa vie et la pos-

session de ses facultés, n'essayez pas d'appliquer la doctrine de vos forces machinales; la liberté déconcertera ces théories anguleuses d'une vie essentiellement spontanée; et elle brisera par sa spontanéité même l'engrenage grossier où vous prétendez enfermer ses libres mouvements. Votre science fataliste et votre philosophie mécanique sont et demeurent à jamais réprouvées par toute vraie philosophie et toute vraie science de notre vie. Cette monstrueuse hiérarchie de nécessités, qui résume tous les mystères du monde et de la vie; ce réseau de forces *contraignantes*, qui confond dans une fatalité identique toutes les spontanéités de notre vie; en un mot, cette généralisation de la puissance machinale qui ne laisse plus aucune place à cette suprême gloire de notre vie, qui s'appelle la *liberté* : oui tout cela, c'est quelque chose de si contradictoire avec le sens intime de l'humanité, c'est un fait tellement démenti par toute l'histoire de l'esprit humain, qu'une telle hypothèse prise dans son ensemble ne peut pas même mériter l'honneur d'être discutée devant la raison et le bon sens! Ah! la raison et le bon sens disent ici, à la

conscience du peuple comme à la conscience des philosophes, en soulevant contre de tels attentats à notre dignité, des indignations généreuses: Arrière ces systèmes qui me déshonorent, m'humilient et me prosternent dans un opprobre suprême! Quoi! s'écrie cette humanité blessée dans sa gloire et dans sa majesté, quoi! me retrancher mon âme et me faire tomber des hauteurs de l'esprit dans vos catégories zoologiques, ce n'était pas assez? il faut encore que je tombe, comme la dernière molécule de la création, sous la loi de la mécanique? Quoi! faire de moi un animal, un pur animal, bimane en concurrence d'honneur et en rivalité de préséance avec l'orang-outang, cela ne suffisait pas à votre besoin d'humilier la race humaine; il vous a fallu me précipiter de la force animale dans la force machinale. Et c'est ainsi que de chute en chute, de dégradation en dégradation, moi reine de la création, me voilà tombée de l'esprit dans l'animalité, et de l'animalité dans la machine! Allez, de tels systèmes ne se discutent pas devant des hommes qu'on prétend honorer; ces systèmes on les regarde de la hauteur de ses

dédains, on les couvre de toute sa pitié, si ce n'est de ses mépris, et l'on passe!

Mais, Messieurs, prenons-y garde, si l'application de ce système des forces machinales à tous les mouvements de la vie ne se peut rationnellement discuter, il y a une chose pourtant qu'il faut prendre ici en considération, c'est sa portée morale. Or sa portée morale la voici résumée dans un seul mot; c'est l'effacement absolu de tout un ordre de connaissances, que l'on appelle la science des mœurs; c'est la suppression de toute morale. En effet, toute la vie dans ses détails, comme dans son ensemble, étant réduite à la fatalité qui gouverne le mécanisme, l'abîme profond qui sépare le monde moral et le monde physique est comblé; et il n'y a plus de science des mœurs; il ne peut plus y en avoir. De même qu'en supprimant directement l'esprit, le matérialisme physiologique supprime toute la science de l'âme humaine; le matérialisme mécanique en supprimant directement le libre arbitre; supprime toute la moralité des actes humains.

Je pourrais en visitant ici avec les grands mo-

ralistes toutes les sources d'où leur science fait sortir et dériver la moralité des actes humains, vous montrer comment le matérialisme dont je parle, ferme et supprime d'un seul coup toutes ces sources à la fois. Je me borne à ce seul point, parce que ce point est le point décisif; c'est le point central de tout le monde moral.

La liberté est la condition souveraine de toute moralité; c'est la loi suprême de la vie morale. La moralité commence et finit avec la liberté, toute morale expire et meurt avec elle. Or, vous venez de le voir, le système des forces machinales supprime le fonctionnement des forces libres. L'homme tout entier, l'homme avec tous ses actes, est une résultante de forces fatales; il n'est qu'un rouage particulier dans l'engrenage universel; et son moteur n'est pas une force libre; car, d'après la donnée radicale du système, la force libre implique une contradiction; il n'y a que des forces fatales. Donc, ô hommes! quel que soit l'invincible témoignage que la conscience rend en vous à la réalité de votre force libre; malgré le concert de tant de voix répétant d'échos en

échos, à travers les longs siècles de notre histoire, *liberté, liberté;* il faut en prendre votre parti; le matérialisme l'a décrété : vous êtes les captifs de la fatalité; vous êtes les esclaves de la machine, machines vous-mêmes, impuissants à résister au despotisme de la nécessité. La science nouvelle le proclame; le mécanisme triomphe; la liberté est vaincue.

O liberté, liberté, en vain notre raison te proclame; en vain notre conscience t'atteste; en vain notre dignité te revendique; en vain le monde entier te glorifie; en vain notre âme se sent pleine de toi : le matérialisme le veut et l'ordonne : tu n'es qu'un nom!... Et toi, ô homme, captif de la nécessité qui t'étreint entre ses *tenailles d'acier*, rouage engrené par une force fatale dans l'universel mécanisme, tout ce que tu fais tu devais le faire, et ne pouvais pas ne pas le faire; tous tes mouvements et tous tes actes, toutes tes opérations physiques, intellectuelles et morales, tout était écrit par le doigt de la nécessité sur un immuable airain. Quelque profonds et cachés que soient pour toi les ressorts par lesquels la fatalité fait mouvoir ta vie; quelles que soient

les apparences de liberté et les semblants d'indépendance dont se flatte ton orgueil de roi; pour toi, il n'y a qu'une chose d'abord, la nécessité, une chose ensuite, la nécessité, une chose encore, la nécessité. Mais ta liberté, un fantôme; ta liberté, un spectre; ta liberté, un nom, rien qu'un nom!

Ah! s'il en était ainsi, certes ici encore je pourrais demander : Mais ce nom d'où vient-il? S'il n'y a en nous que la nécessité, comment ce mot *liberté* est-il entré si victorieusement dans toute langue humaine? Comment sort-il si universellement et si nécessairement de la conscience de l'humanité? Mystère!

Mais, Messieurs, la liberté une fois étouffée dans les étreintes du fatalisme, il nous reste à résoudre bien d'autres problèmes de la vie morale. Quel sens désormais attribuer à ces mots qui semblent porter dans leurs replis la vie et la mort de l'humanité? Et comment appuyer sur ces mots vides de choses une science réelle de la vérité morale?

Et d'abord, que faire de ces deux mots fameux *le bien* et *le mal?* La fatalité comble l'abîme qui sépare l'un de l'autre; et leur

identité inévitable sort comme une monstruosité du fond même de ce système essentiellement immoral. Si dans l'homme comme en dehors de l'homme la force machinale règne en souveraine, pourquoi le bien et pourquoi le mal? Si chaque puissance est enchaînée à sa fonction et chaque fonction à son résultat par une force qui contraint et triomphe fatalement, que parlez-vous de bien et que parlez-vous de mal? Tout ce qui est, c'est tout ce qui doit être; et tout ce qui doit être est bien, puisqu'il ne peut être autrement. Ainsi la ligne éternelle qui trace au fond de l'âme entre le bien et le mal une frontière immobile, disparaît sous la marche de ce monstre d'erreur qui jette une nuit obscure sur les plus grandes clartés du monde moral.

Et ces deux mots échos distincts des deux précédents, *vice* et *vertu*, que font-ils désormais dans la langue des peuples? Ah! le Vice et la Vertu, ces deux statues éternellement debout au fond de la conscience humaine, comme les deux formes les plus expressives de la laideur et de la beauté morales; la première portant sur son front une couronne d'honneur, la

seconde une couronne d'opprobre ; l'une marquée du rayon de Dieu, l'autre du reflet de Satan ; l'une si élevée dans la gloire, l'autre si abaissée sous le mépris ; eh bien, ces deux images immortelles de la laideur et de la beauté morales, ces deux faces de l'humanité qui se découvrent sous un jour si éclatant aux heures radieuses de la vie ; savez-vous ce qu'elles deviennent, grâce à notre matérialisme mécanique ? J'ai honte de le dire : ces deux choses si célèbres, et si souveraines dans l'ordre moral, deviennent des *produits*, des produits bruts pareils aux produits des végétaux et des minéraux exploités par l'industrie. Pardonnez, Messieurs, la trivialité d'un langage, traduction naturelle de la grossièreté des choses ; le matérialisme dont je parle n'a pas rougi d'écrire ces paroles : » Le vice et la vertu « sont des produits, comme le sucre et le « vitriol. » Et voilà ce que devient cette science morale qui a fait l'honneur et la gloire de tant de génies, la science des produits de la machine humaine en mouvement !...

Ainsi, plus de bien ni de mal, plus de vertu ni de vice dans le sens vraiment moral

de ces mots. Et nous pouvons ajouter, plus de *justice*, plus de *lois*.

Plus de justice. Et pourquoi, je vous prie, le droit et la justice? Il n'y a plus d'autre justice que la puissance, et d'autre droit que la force : *lex justitiæ nostræ fortitudo est* (1). La justice n'est plus une équation entre un acte libre et une règle immuable ; car il n'y a ni règle immuable, ni acte libre. Il n'y a plus que des phénomènes égaux ou inégaux ; il n'y a plus que des équations entre des forces matérielles et des puissances machinales. Et, dès lors, vous voyez bien ce que j'appelle ma justice, ma propriété, mon droit : ma justice, c'est tout ce que je puis atteindre avec les ressorts de ma vivante machine ; ma propriété, c'est tout ce que je puis prendre : mon droit, c'est tout ce que je puis faire : et la frontière de mon héritage n'est plus que la force qui me repousse et la barrière qui m'arrête.

Plus de lois, j'entends plus de lois qui m'obligent, et atteignent une conscience qui ne peut plus exister. Et pourquoi des lois? Quoi!

(1) Sap. 11.

pour m'ordonner ce que je ne suis pas libre de faire ? pour me défendre ce que je ne puis pas ne pas faire ? Quoi ! c'est vous qui l'avez dit, l'homme est un « animal qui passe la « meilleure partie de son temps à travailler « comme le cheval, ou à s'amuser comme « le singe. » Cet animal, « sauf quelques mi- « nutes singulières, vous dites que ses nerfs, « son sang, ses instincts le mènent ; la routine « s'ajoute par-dessus ; la nécessité fouette et la « bête avance. Vous dites que cet homme est « fou comme le corps est malade, par nature ; « et que la raison n'est en lui qu'une réussite « momentanée et un bel accident. » Et c'est pour cet homme ainsi conçu et ainsi dépeint par vous-mêmes que vous feriez des lois ? Oh ! non pas des lois, je vous prie, mais des barrières pour garder cet être fou, *dont la raison n'est plus qu'un bel accident ;* non pas des lois, mais des gendarmes pour conduire la *bête que la nécessité fouette*.

Plus de justice, plus de lois ; et dès lors plus de *récompenses* et plus de *châtiments*.

Des récompenses ! et pourquoi ? pour glorifier des actions *produits* bruts d'une ma-

chine en activité fatale ? pour exalter un héroïsme qui n'est que l'*extrême tension* de mes fibres nerveuses ?... Des récompenses ! pour prix de mes vertus, c'est-à-dire pour le résultat nécessaire de mes penchants et de mes *facultés maîtresses ?* Mais autant vaut récompenser l'animal qui a ouvert son sillon, l'arbre qui a donné son fruit, la machine qui a fait son produit. La récompense sans le mérite est un non-sens ; et le mérite sans la liberté est une contradiction égale à la première ; c'est l'absurde multiplié par l'absurde. Des châtiments ? Mais, ô prodigieux vengeurs, dans mes nécessaires mouvements, mes impulsions contraignantes et mes opérations fatales, dites, que prétendez-vous punir ? Que signifient et ma culpabilité et votre autorité ? Qu'est-ce que ma violation de la loi et votre droit de punir ?... Des mots, rien que des mots. Mon délit est une dérision ; et votre droit de punir n'est qu'une ironie ajoutée à un mensonge. Je n'ai pas de crime à me reprocher, et vous n'avez pas de droit à venger. Mon crime est l'effet d'une machine qui fonctionne, et votre droit de punir n'est

que la force de me frapper. Mon action gêne la vôtre ; arrêtez-moi. Ma machine heurte la vôtre ; vous êtes plus forts, broyez-moi ; mais ne parlez plus de crime à punir ni de droit à venger. Ces mots n'ont plus de place dans la langue humaine, parce qu'ils n'ont plus de sens devant la raison. Il n'y a plus qu'une machine que vous brisez dans la peur d'être brisés par elle ; une bête mauvaise que vous tuez, pour n'en pas être dévorés vous-même ; un fou que vous emprisonnez, de peur qu'il ne vous gagne par la contagion de sa folie, ou ne vous blesse par la violence de sa frénésie.

Ainsi, toutes ces notions primordiales, qui portent dans l'homme tout l'édifice de l'ordre moral, s'écroulent les unes après les autres. Ainsi tous ces flambeaux allumés aux profondeurs de l'homme, pour guider à travers les ombres de cette triste vie les pas de l'humanité libre, tous ces flambeaux s'éteignent ; et ils laissent l'homme se traîner comme un animal, végéter comme une plante, et se mouvoir comme une machine au sein de son affreuse nuit ; nuit plus profonde et plus horrible que toutes les nuits où se consomme le plus épou-

vantable suicide, celui par lequel l'homme tue en lui la plus haute partie de lui-même. Ainsi la négation matérialiste achève son triomphe et consomme notre ruine ; elle ensevelit la science des mœurs dans le sépulcre de notre liberté ; et elle écrit en ricanant sur la pierre tumulaire de la morale anéantie : *L'homme machine.*

Après avoir montré dans l'homme l'extinction de la vie morale sous le souffle dévorant du matérialisme contemporain, j'aurais voulu transporter dans l'ordre social cette effroyable doctrine ; mais le temps s'y oppose et mon sujet aussi. J'ai regardé avec toutes ses agitations, toutes ses péripéties et toutes ses catastrophes le grand théâtre de la vie sociale. Là, entre autres phénomènes, j'ai vu passer ces trois choses qui laissent dans l'humanité des vestiges si profonds, et parfois des sillons si sanglants : les révolutions, les désastres, les crimes ; révolutions sociales, désastres populaires, crimes politiques. Je me suis demandé, au point de vue du matérialisme dont nous parlons, ce que je devais penser désormais de ces crimes qui souillent

la société, de ces convulsions qui l'agitent, de ces déluges qui l'inondent et parfois menacent de la noyer dans la mer de son propre sang : et j'ai entendu ce matérialisme âpre et cruel répondre comme la voix du destin : Révolutions sanglantes, nécessaires ; crimes politiques, nécessaires ; désastres populaires, nécessaires; hécatombes humaines, nécessaires ; assassinats juridiques, nécessaires ; catastrophes de peuples et cataclysmes de sociétés, nécessaires !... En entendant ces paroles retentissant dans mon âme comme le glas funèbre de l'humanité qu'on conduit à mort, je me suis dit : J'ai compris le dernier mot du matérialisme ; anéantissement de l'esprit et extinction de la liberté ; destruction de la psychologie et ruine de la morale ; la mort dans la société comme la mort dans l'homme !

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA NÉGATION POSITIVISTE

DEVANT LA SCIENCE

Messieurs,

Nous avons vu la négation matérialiste, comme les négations précédentes, arborer le drapeau de la science et ne se signaler que par des ruines dans le domaine scientifique. Le matérialisme, en niant l'âme comme substance distincte du corps, anéantit, avec tous les éléments qui la constituent et tous les mots qui l'expriment, la grande science qui illustra tant de génies, la psychologie ou la

science de l'âme. Mais le matérialisme pousse plus loin ses ravages dans l'empire de la connaissance. En niant l'esprit, et en proclamant le règne exclusif de la matière dans l'homme, il nie en même temps la liberté, et proclame le règne exclusif du mécanisme et de la fatalité. Or, la négation absolue de la liberté emporte la négation et la destruction absolue de la science morale, ou de la moralité des actes humains. Plus de science psychologique, plus de science morale, tel est le double et infaillible résultat du triomphe du matérialisme.

Jusqu'ici, Messieurs, nous avons vu quatre grandes négations entraîner, les uns après les autres, sous leurs coups destructeurs, la ruine de la vérité et de la science, comme les débris d'un édifice qu'on démolit, étage par étage, assise par assise : naturalisme, panthéisme, athéisme, matérialisme, tout cela se suivant, et souvent se confondant dans un affreux pêle-mêle de destructions et de ruines scientifiques. Il semble que nous touchions aux extrêmes frontières de la négation, et que nous ne puissions plus marcher, désormais,

sans revenir sur nos pas. Mais il était réservé à notre siècle de former des débris de tous ces systèmes un autre système, qui, tout en se les assimilant, s'en distingue par une physionomie propre, et s'accuse, au milieu de nous, comme le plus complet assemblage de négations que l'on ait jamais vu dans l'histoire de l'esprit humain. Et ce qui caractérise particulièrement ce système et lui donne, au point de vue où nous sommes, un intérêt spécial, c'est que cette vaste systématisation d'erreurs, cet énorme assemblage de négations, se donne précisément pour la plus haute expression du savoir, et pour la plus complète organisation de la science au XIXe siècle. Ce système, fort étrange, s'est fait un nom plus étrange encore, il s'est nommé le *positivisme*.

Le positivisme ! ce mot imaginé pour exprimer un ensemble de négations, est, tout d'abord, quelque chose d'assez bizarre. Le mot *positif* a dans les traditions de notre langue française des sens très-divers selon la spécialité des choses qu'il doit exprimer, et que personne parmi vous ne peut ignorer. Nous ne sommes donc pas médiocrement embarrassés

pour comprendre les hommes qui nous apportent, en façon de révélateurs, cette nouveauté singulière, le positivisme ; et nous nous demandons si c'est bien sérieusement que ces réformateurs naïfs nous disent, en nous regardant de si haut et avec un si rare dédain : « Nous « autres savants, nous sommes positivistes. « Nous professons la science et la philosophie « *positives ;* science du progrès, philosophie « de l'avenir qui doit régénérer le monde et « transformer l'humanité. » Oracle de prophètes, mot d'ordre de novateurs, annonçant non-seulement une nouvelle révolution sociale, mais, comme ils disent, dans leur prodigieux langage, « *une nouvelle institution des intelligences.* »

Pour l'honneur de notre génie national si ambitieux de clarté et si altéré de lumière, il faut d'abord s'entendre sur le sens des mots ; et pour cela il faut que le positivisme consente à se montrer lui-même dans la définition et l'exposition de sa propre doctrine. Quelle est la formule explicite de son symbole, le secret de ses ambitions, et le résultat de ses efforts ; ce qu'il croit, ce qu'il espère, ce qu'il est en

réalité : voilà ce que nous voulons rechercher tout d'abord. Et après avoir exposé devant vos intelligences, avec sa physionomie sincère, ce prodigieux enfantement du XIXe siècle, nous montrerons ce que vaut devant la science cette prétendue *organisation* de la science.

Quelques hommes s'étonneront de nous voir consacrer tout un discours à l'exposition et à la réfutation de cette forme fantasque de la négation contemporaine. J'avoue, Messieurs, que si le positivisme n'avait d'autre importance que celle de sa valeur intrinsèque, il n'y aurait pas beaucoup à s'occuper d'un système qui porte aussi loin que possible la bizarrerie scientifique, l'extravagance religieuse et la contradiction philosophique. Mais le positivisme a pour lui deux choses qui expliquent avec son succès relatif sa fascination sur les jeunes intelligences ; c'est d'un côté le démenti qu'il donne aux affirmations les plus sacrées, et de l'autre le frein qu'il lâche aux passions les plus mauvaises : tant de choses vénérables niées dans l'ordre intellectuel, et tant de choses honteuses légitimées dans l'ordre moral : voilà ce qui me détermine à exposer

tout d'abord, et à réfuter ensuite, dans ses principes fondamentaux, la doctrine positiviste.

I

Le positivisme né sur notre sol, et pour ainsi dire sous nos yeux, demeure encore, pour le plus grand nombre d'entre nous, comme une de ces contrées étrangères dont on entend raconter des choses prodigieuses, et que l'on ne connaît guère que par les récits des voyageurs qui les ont traversées. Voilà pourquoi, avant de venir à la réfutation directe de ce système si antipathique au bon sens du genre humain, et surtout au génie de la France, je crois nécessaire de commencer par vous en faire une exposition claire et franchement impartiale. L'exposition des grandes erreurs, je le sais, a ses difficultés; facilement elle se heurte à l'un de ces deux écueils, calomnier ou flatter, défigurer ou embellir; à force d'amour pour la vérité être injuste

envers l'erreur; ou bien à force de ménagements pour l'erreur être injuste envers la vérité. Comment dans l'exposé rapide des doctrines positivistes, passer entre ces deux écueils, avec une impartialité complète et une justice consommée? Un moyen m'a paru aussi simple qu'il est loyal : vous montrer dans ses grandes lignes le positivisme esquissé par le positivisme.

Donc, Messieurs, prêtez-moi quelques moments une oreille patiente; et ne vous scandalisez pas; car je vais vous parler en bon positiviste, c'est-à-dire en très-mauvais catholique, voire même en très-mauvais philosophe.

Pour entrer, à bon escient, dans la secte nouvelle, voici tout d'abord ce que l'initié doit admettre. Il faut savoir « que toutes nos conceptions, de quelque ordre qu'elles soient, passent par trois états successifs, dont l'ordre est déterminé par la nature des choses, et marqué dans l'histoire par des étapes distinctes : l'état théologique, l'état métaphysique, l'état positif. Cette marche de l'esprit humain est universelle; elle ne souffre pas d'exception. Dans l'état *théologique*, l'homme

transportant l'idée qu'il a de lui-même dans le monde extérieur, *suppose* les objets mus par des volontés supérieures, mais essentiellement analogues à la sienne. De là l'hypothèse des anges, des divinités païennes ; de là aussi l'hypothèse-Dieu. Dans l'état *métaphysique*, l'homme substitue des entités abstraites aux conceptions concrètes de la théologie ; et il *suppose* à ces entités, produit de sa propre imagination, une réalité et une objectivité chimériques. De là un ensemble de spéculations stériles et de prétendues connaissances métaphysiques aussi vides de réalité que les théologies elles-mêmes. Enfin dans l'état *positif*, ère des vraies grandeurs de notre humanité, l'homme reconnaît sa vraie situation au sein de l'ordre universel dont il fait lui-même partie ; et il arrive à cette grande découverte, à savoir, que les mouvements des êtres et l'ensemble de leurs phénomènes sont déterminés, non par des *volontés libres* quelconques, mais par les *propriétés* des choses elles-mêmes, forces *immanentes* dont la connaissance sert de base à toute la science.

La vraie philosophie de l'histoire consiste à montrer à la clarté des faits, dans la marche de l'esprit humain, la succession régulière et normale de ces trois états, qui constituent le triple *régime mental* de l'humanité.

Ainsi, vous voyez le régime *théologique*, à partir du berceau des religions et des sociétés, passer par ces diverses phases, se simplifier progressivement, devenir de plus en plus abstrait, et à chaque simplification accomplie tenir de moins en moins de place dans la vie des hommes. Vous voyez ensuite, toujours à la lumière des faits, le régime *métaphysique*, d'abord subordonné à l'empire du dogme, puis en révolte ouverte contre le domaine théologique, obtenir de plus en plus le pas sur la théologie, et prendre hardiment la direction des intelligences dans l'ère des révolutions qui dure encore. Vous voyez enfin le régime *positif* supplanter de plus en plus la métaphysique elle-même, et après s'être emparé successivement de toutes les sciences, *éliminer* tout ce qui n'est pas lui, absorber tout ce qui peut rentrer en lui, et aujourd'hui mettre son pied triomphant au seuil même de l'ordre social.

Telle est la succession des trois régimes par lesquels passe fatalement l'esprit humain. Le dernier est exclusif des deux autres ; il les frappe d'une désuétude définitive et d'une impuissance irrémédiable, à cause de leur opposition radicale avec lui-même.

D'où vient ce radicalisme d'opposition entre les deux premiers régimes et le troisième, il n'est pas difficile de le comprendre. La nature générale des questions est essentiellement opposée entre la philosophie soit théologique, soit métaphysique, et la philosophie positive, l'une s'occupant de l'absolu, l'autre du relatif et rien que du relatif. Telle est la ligne profonde de démarcation qui doit séparer désormais le passé de l'avenir de l'esprit humain. L'homme jusqu'ici a abandonné le fini et le relatif pour poursuivre l'absolu et l'infini ; or l'infini et l'absolu sont inacessibles à l'esprit humain ; ils ne sont susceptibles ni de démonstration ni de réfutation. L'esprit humain n'est en lui-même ni l'absolu ni l'infini ; lui demander le secret de l'un et de l'autre, c'est lui demander ce qu'il n'a pas, ce qu'il ne peut donner. Donc se renfermer dans le cercle de ce que l'école appelle

le *contingent* et le *relatif*, constitue entre les deux philosophies une différence capitale, et ouvre entre l'une et l'autre un abîme qui empêchera le monde de l'avenir de retourner aux doctrines du passé.

C'est le parti définitif et l'inébranlable résolution que prend le positivisme. Aussi le positivisme ne discutera plus désormais avec les théologiens ni avec les métaphysiciens ; il leur tourne le dos ; il les met *hors la science*. Et cette exclusion que le positivisme prononce contre la théologie et la métaphysique, il ne la prononce pas moins contre la psychologie ou la morale, telles que les philosophes l'ont comprise jusqu'à nos jours. La psychologie ou la science de l'âme considérée comme substance immatérielle, n'est pas moins chimérique dans son objet que la métaphysique elle-même ; et les faits de conscience, considérés comme distincts des phénomènes physiologiques n'ont qu'une valeur purement *nominale*. La morale acceptée comme une législation de notre vie spirituelle écrite au fond de l'âme par un doigt divin, n'est en soi qu'une belle illusion. La vraie morale, celle que consacre la

science, repose tout entière sur la distinction des instincts *égoïstes* et des instincts *altruistes;* les premiers qui ramènent l'homme sur lui-même, les seconds qui l'inclinent vers autrui. L'égoïsme et l'altruisme sont les deux pôles de la vie morale dans l'humanité.

Toutes les régions de l'hypothèse une fois écartées, et reconnues comme inaccessibles aux regards de la vraie science, le domaine scientifique se resserre singulièrement, mais pour s'illuminer d'autant plus. Le positivisme placé hors de l'imaginaire et du chimérique, prend en pleine lumière scientifique le point de départ qui doit conduire la science de clartés en clartés, depuis sa base la plus profonde jusqu'à son sommet le plus haut, c'est-à-dire depuis les premiers éléments de la mathématique jusqu'à la cime lumineuse de la *sociologie,* ou science de la société, dernier terme où doit atteindre un jour la philosophie positiviste.

Vous voyez dès lors ce qui doit entrer désormais dans ce royaume de la pure lumière et donner les éléments de la science nouvelle : les faits, rien que les faits; les faits avec les

lois inhérentes à leur nature et les forces *immanentes* de la matière. Il faut déraciner ce préjugé soigneusement répandu par les théologiens et les philosophes, « qu'il existe deux « ordres de faits parfaitement distincts, les « faits qui tombent sous le sens, et les faits « qui n'apparaissent qu'à la conscience. » Cette distinction est le vice fondamental de la science du passé. « Tous les faits sont essentiellement *homogènes ;* et il n'y a qu'un même procédé pour les connaître, l'expérience ou l'observation. Tout phénomène réel doit être observable ; et pour cela il faut qu'il tombe sous les sens : toute autre observation est essentiellement vaine. »

Ainsi, au lieu de s'élancer par l'imagination à la recherche des *causes* et de l'*essence* des êtres, s'appliquer à étudier par l'observation les choses elles-mêmes, avec leurs forces *immanentes ;* et aux aventures de la spéculation théologique, métaphysique, morale ou psychologique, substituer les recherches précises du calcul appliqué aux réalités matérielles : tel est désormais le procédé unique et universel qui doit conduire à la vraie connais-

sance des êtres et de leurs lois. Or, six sciences, qui se tiennent et s'appellent les unes les autres, encadrent par leurs grandes lignes l'ensemble des faits observables et tout le champ de la recherche scientifique ; ces six sciences sont : les mathématiques et l'astronomie ; la physique et la chimie ; la biologie et la sociologie ; les mathématiques, science du nombre, de la grandeur et de l'étendue abstraite ; l'astronomie, science des mouvements des corps et de leur étendue déterminée ; la physique, science des lois générales qui gouvernent la matière ; la chimie, science des affinités des corps et de leurs éléments moléculaires ; la biologie, science des êtres vivants ; la sociologie, science de l'homme social. Tout ce que l'on peut *savoir* est renfermé dans le cercle décrit par les contours de ces six sciences ; c'est la sphère exclusive où la science est appelée à se mouvoir dans l'avenir.

Tel est l'édifice scientifique construit par le positivisme pour élever l'esprit humain ; il a sa base appuyée sur ce diamant infrangible qui se nomme la loi mathéma-

tique, et il montre à son sommet le plus haut, la science de la vie et la science de la société, en termes positivistes, la *biologie* et la *sociologie*. Entre ces deux sciences dont l'une marque ce qu'il y a de plus simple et l'autre ce qu'il y a de plus complexe, ordonner toutes les sciences, les échelonner graduellement les unes à la suite des autres, chacune prenant son point d'appui sur celle qui précède, et elle-même servant d'assise à celle qui doit suivre ; dégager de ces sciences les lois qui les gouvernent ; et de toutes ces lois arriver, de simplification en simplification, à la loi universelle et générale qui les domine toutes : tel doit être le chef-d'œuvre de la philosophie positiviste. La philosophie ne doit plus être désormais que le résumé, mieux encore, la simplification des lois générales *immanentes* à la nature et constatées par la science.

C'est le miracle que le positivisme est en voie d'achever. Le positivisme a tracé définitivement l'enceinte de la science : embrasser ce qu'il embrasse c'est embrasser toute la réalité. La philosophie positive ressemble aux premières circumnavigations qui ont révélé à

l'homme les limites du globe terrestre ; elle fait le tour de la réalité, comme les navigateurs ont fait le tour du monde. Au delà et au-dessus de cet orbe dans lequel l'esprit humain trouve tout ce qu'il peut savoir, le regard du savant n'aperçoit que des régions imaginaires, qui se nomment tantôt la théologie et tantôt la métaphysique, tantôt la psychologie et tantôt la morale ; pareilles à ces cieux fantastiques, que l'ignorance de l'astronomie créa longtemps sur la tête des peuples enfants. »

Telle est la foi robuste du positivisme en sa propre suffisance ; et cette foi fait naître en lui des espérances fabuleuses. Le positivisme a sur ses propres destinées des visions, des attentes et des ambitions qu'on pourrait à peine imaginer, si l'on ne savait tout ce que peut l'orgueil de l'esprit humain, alors que ne croyant et n'espérant plus en Dieu, il met en lui-même une foi sans mesure et des espérances sans limites. Certes, ce que vous venez d'entendre est assez prodigieux ; mais il y a dans la secte nouvelle quelque chose qui me paraît encore plus étonnant, c'est la hardiesse de ses prophéties et le prodige de ses espé-

rances. Écoutons encore ici le positivisme lui-même.

« Aujourd'hui le régime positif envahit tout, et domine partout, excepté sur le terrain social. Mais pour quiconque suivra d'un œil attentif le développement des sciences et les verra chasser de positions en positions les notions théologiques, métaphysiques, morales et psychologiques, il sera évident que la série doit se compléter; et l'avénement du règne positif dans toutes les branches des connaissances humaines en amène de toute nécessité l'avénement dans le seul ordre de choses dont il soit encore exclu, l'ordre social. »

« Au milieu des partis en lutte, le terrain de toute part se dérobe sous les pieds des adversaires; et tout converge vers la notion positive du monde.

« Dans le déclin de l'autorité surnaturelle apparaît une nouvelle autorité, le positivisme; et autour d'elle tout se range, tout se classe, tout se coordonne.

« L'histoire, derrière nous, montre dans tout son développement le long cours des idées théologiques et métaphysiques; mais

déjà commence un autre versant; et la source des idées positives s'épanche à son tour, abandonnée désormais au lit qu'elle se creuse et à la pente qui l'entraîne.

« L'humanité dans son enfance a été régie par la loi de la *transcendance;* l'humanité dans sa maturité sera régie par la loi de l'*immanence*. La transcendance, c'était la théologie ou la métaphysique expliquant l'univers par des causes cherchées hors de lui. L'immanence c'est la science positive expliquant l'univers par des causes qui sont en lui. Ces deux courants ont lutté longtemps l'un contre l'autre; mais le long conflit de la transcendance et de l'immanence touche à sa fin; » et rien au monde ne peut arrêter la marche fatale qui emporte le positivisme sur le char du progrès au gouvernement des intelligences et à la domination de l'avenir.

Ce qui prophétise le plus infailliblement aux yeux du positivisme son triomphe définitif et prochain, c'est l'écroulement général et l'affaissement irrémédiable de tout ce qui précède son avénement. A l'entendre, « il n'y a plus de symbole religieux qui puisse réunir désormais

l'assentiment de tous les hommes. Il n'y a plus de doctrine métaphysique capable de s'imposer à toutes les intelligences. Rien donc ne peut empêcher le règne du positivisme. Le surnaturel est à jamais relégué dans la région de la chimère; et la métaphysique, de son côté, est à jamais perdue dans le vide de ses abstractions, ou plutôt de ses rêves. A côté de cette double déchéance s'élèvent les sciences positives qui prennent chaque jour plus d'autorité; et sur ces deux régimes de l'esprit humain désormais impossibles le triomphe du régime positif est inévitable. Le positivisme n'est pas seulement la doctrine de l'avenir, il est déjà la doctrine du présent; son triomphe est commencé, il se continue; il n'a plus qu'à s'achever. Et si nous consentons à le croire; si nous voulons reconnaître son importance contemporaine et sa domination déjà presque universelle, peu s'en faut, Messieurs, que vous et moi ne soyons déjà soumis au troisième régime mental : et sans doute, un beau matin, l'humanité entière étonnée de se trouver transportée, sans le savoir, dans le nouveau régime, s'écriera en s'éveillant d'un

bout du monde à l'autre : « Je suis positiviste. »

Vous le voyez, Messieurs, le positivisme n'est pas modeste ; et il paraît bien que l'humilité n'est pas une vertu positiviste. Il est absolument impossible de s'admirer et de se vanter soi-même avec une plus rare assurance et un calme plus olympique. J'éprouve quelque regret de venir troubler, dans ses révélateurs et ses oracles, le plaisir de Dieu qu'ils semblent éprouver à se proclamer les maîtres du monde et les régulateurs de la pensée. Toutefois, de si haut qu'ils nous regardent du fond de leur Olympe de demi-dieux nous autres simples mortels, encore faut-il cependant qu'ils daignent prendre pied sur le terrain où ils nous provoquent, et nous rendent un peu compte, au point de vue même où ils se placent, des prétentions qu'ils avouent et des ambitions qu'ils manifestent. Nous avons le droit de leur demander ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait, pour légitimer une foi si colossale et des espérances si gigantesques ; une foi à transporter non-seulement les montagnes, mais les mondes ; des espérances à faire tourner les plus fortes

têtes, et à jeter hors de leurs gonds les plus fermes esprits.

Si j'avais ici devant moi ces instituteurs naïfs de l'esprit humain, ces initiateurs candides du nouveau régime mental ; voici à peu près, ce qu'avant de discuter à fond le système exposé tout à l'heure, je voudrais leur dire dans leur intérêt et le nôtre :

« Messieurs les positivistes, vos ambitions ne sont pas médiocres ; vous-mêmes n'en faites pas mystère. Vous nous annoncez avec une solennité peu ordinaire au génie, non-seulement une nouvelle réforme du monde, mais ce qui est bien autrement grave et autrement radical, vous annoncez ce que vous nommez dans votre langue *une nouvelle institution des intelligences*. Or ces nouveaux instituteurs de nos intelligences, si je vous comprends bien, c'est vous, vous-mêmes, vous seuls... Certes, vous en conviendrez, une telle ambition vaut la peine d'être justifiée par quelque titre éclatant. Vous prophétisez plus que des miracles ; dès lors vous devez permettre qu'on vous pose cette question : Qui êtes-vous? Oui, ce que les Juifs inquiets demandaient au saint précur-

seur du Christ, nous éprouvons le besoin de vous le demander, à vous qui vous portez comme les messagers du progrès et comme les messies de l'avenir. Donc, daignez nous répondre : Qui êtes-vous ? et que dites-vous de vous-mêmes ? Que vous soyez prophètes et prophètes de votre gloire, c'est ce que nous savons déjà : mais l'avenir seul a le secret de votre triomphe ou de votre défaite ; et l'histoire un jour dira au monde ce qu'il fallait penser des prophéties du positivisme. Laissons là le ministère prophétique qui n'a rien à faire avec la science ; veuillez dire ce que vous êtes devant le siècle que vous prétendez instruire, et devant nos intelligences que vous prétendez instituer ? Etes-vous des révélateurs ? Etes-vous des inventeurs ? Etes-vous des organisateurs ?...

Des *révélateurs ?* Il le faudrait sans doute, pour légitimer votre ambition, et justifier votre entreprise. Comment, sans avoir reçu d'en haut le signe authentique d'une révélation nouvelle, venir sérieusement au XIXe siècle nous proposer une institution nouvelle des intelligences, en d'autres termes, une refonte de l'esprit hu-

main ? Si vous n'êtes pas des dieux, et rien que je sache ne nous l'a démontré, votre ambition est pour le moins surprenante. Ce que vous annoncez sent le divin; montrez-nous sur vos fronts un reflet du rayon de Dieu. Quelle est votre révélation ? Quelles vérités inconnues apportez-vous à la terre? De quel dogme nouveau dotez-vous l'esprit humain?

Ah ! déjà cet esprit humain vous a compris, et déjà ce siècle vous a percés à jour : il sait que vos révélations ne sont que des suppressions ; il sait qu'au lieu de multiplier les vérités, vous diminuez les vérités ; il sait qu'au lieu d'allumer sur nos têtes des lumières nouvelles, vous ne faites qu'éteindre les lumières anciennes. Ces flambeaux radieux qui éclairent par en haut tous les labyrinthes de l'intelligence, la théologie, la métaphysique, la psychologie, la morale, vous les éteignez de votre souffle, et vous dites : *Fiat lux!...* Et voilà votre rôle de révélateurs et votre ministère d'illuminateurs! Eteindre la théologie, éteindre la métaphysique, éteindre la psychologie, éteindre la morale elle-même ; et puis croire fermement qu'une fois

tous ces grands flambeaux de l'esprit éteints par votre souffle puissant, le genre humain verra plus clair, et que la lumière chassée de tous les points élevés, contre toutes les lois des choses va monter de bas en haut ! O révélateurs, laissez-nous nos flambeaux et gardez vos révélations !..

Non, vous n'êtes pas des révélateurs. Qu'êtes-vous donc ? Êtes-vous des *inventeurs?* Mais alors faudrait-il nous dire au moins quelles sont, et où sont vos inventions ? Ah ! j'en connais de vos inventions ; elles prêteraient trop à rire à cet auditoire grave ; je ne les rappellerai pas. Non, Messieurs, je ne me donnerai pas le facile plaisir de faire passer sous vos regards les inventions fantasques qui ont fait naguère à certains maîtres du positivisme la célébrité de l'extravagance un peu plus que celle du génie. Je laisse les phénomènes maladifs de ce fameux *régime mental.* Je prends le positivisme le moins imaginatif, le moins malade et le moins enclin aux crises de l'hallucination ; je prends le positivisme le plus avoué et le plus avouable, le plus poli et le plus châtié, le plus retouché et le plus correct, le positivisme le plus *positif.* Je

le prends, en un mot, tel qu'il vous était montré tout à l'heure par son plus illustre oracle ; et je lui dis : Qu'avez-vous fait pour le progrès de la science ? J'entends sans cesse ce mot cabalistique retentir dans vos discours : la *science !*.. Mais nous qui ne sommes pas positivistes, nous voudrions savoir ce que le positivisme a fait au XIXe siècle pour signaler en lui le génie de l'invention scientifique.

Vous nous apprenez bruyamment qu'en dehors de la théologie, de la métaphysique, de la psychologie et de la morale, c'est-à-dire en dehors de tout ce que vous n'admettez pas, il y a surtout six sciences qui limitent le domaine de la science : les mathématiques et l'astronomie, la physique et la chimie, la biologie et la sociologie. Vous nous apprenez, de plus, que ces six sciences se tiennent par certaines relations naturelles qu'il est à peu près impossible de ne pas voir avec des yeux ouverts. Quelle découverte, grand Dieu ! il y a six sciences, et ces six sciences se répondent et s'appellent naturellement. Voilà qui est à merveille, et nous croyons vous entendre. Mais ne pouvons-nous savoir laquelle de ces six

sciences vous avez inventée ? celle du moins que vous avez notablement ou agrandie ou perfectionnée ? celle surtout que vous avez fait arriver par l'âpre route du travail à la gloire des vastes découvertes, qui ont marqué d'un sillon éclatant la marche de tant de génies demeurés illustres dans la science ? Où sont vos Képler, vos Galilée, vos Newton, vos Leibnitz, vos Laplace, vos Lavoisier ? Je cherche parmi vous un seul homme ayant surpris dans la création un secret du Créateur ; je cherche un véritable *inventeur ;* je ne le trouve pas.

Non, vous n'êtes pas plus inventeurs que vous n'êtes révélateurs. Mais alors qu'êtes-vous donc ?... Ah ! je vous entends ; vous revendiquez dans la science une gloire sans égale ; « Nous sommes, dites-vous, les *organisateurs* de la science moderne au XIXe siècle. » Les organisateurs de la science !... Mais comment ? Est-ce comme Aristote ? est-ce comme saint Thomas d'Aquin ? est-ce comme Bacon ? Veuillez y prendre garde ; sans compter la compréhension, l'ampleur et la profondeur du génie, un abîme vous sépare de ces grands organisateurs de la science. Eux embrassaient

tout, ou du moins n'excluaient rien. Le premier prenait pour centre la philosophie, le second la théologie, le troisième la physique. Mais tous trois ignoraient cette excommunication intolérante d'une partie de la science par l'autre partie. L'idée ne leur venait pas même que, pour organiser la science, il fallût retrancher d'un seul coup la moitié ou les trois quarts de la science : ils n'imaginaient pas surtout qu'il fallût en *éliminer* systématiquement avec les bases les plus profondes les côtés les plus sublimes. Et vous, Messieurs les positivistes, que faites-vous autre chose, si ce n'est d'éliminer et d'éliminer encore, d'éliminer toujours ?

Je vous parle de cette science, qui illustra saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, de la théologie. — La théologie? éliminée. Je vous parle de cette autre science, qui rappelle les grands noms d'Aristote et de Platon, de Descartes et de Leibnitz, de Bossuet et de Fénelon, de la métaphysique. — La métaphysique ? éliminée. Je vous parle de cette science de l'âme qui eut, elle aussi, pour interprètes les plus beaux gé-

nies, de la psychologie. — La psychologie? éliminée. Je vous parle, enfin, de la morale éternelle, des faits moraux, des phénomènes de conscience. — La morale, dit le positivisme, les faits de conscience, les phénomènes moraux? éléminés, éléminés, vous dis-je.

Et voilà votre organisation nouvelle ; et voilà cette méthode féconde qui doit multiplier dans l'avenir les miracles de la science, *élimination*, *élimination!* Avec les grandes lignes de ces six sciences dont vous nous montrez, tant bien que mal, les rapports mutuels et les harmonies corrélatives, vous nous tracez, comme Dieu fit pour les limites de la terre, les frontières de la science ; vous décrivez, la règle et le compas à la main, une sorte de base destinée à en porter toute l'architecture ; et vous dites d'un ton impératif : tout ce qui n'est pas dans cette enceinte est *hors la science!*

Et vous nommez cela l'organisation de la science, et l'institution des intelligences : une suite de négations, une série de destructions!... Ah! j'en jure par la science elle-même ; non, votre œuvre n'est pas une architecture élevée

avec des vérités nouvelles, pour abriter le génie de l'avenir ; c'est la prison de l'esprit humain construite avec les débris du matérialisme, de l'athéisme, du panthéisme, et de toutes les erreurs qui jonchent, depuis un siècle, la grande route de la science. Votre œuvre est un amas de négations ; c'est un plagiat de philosophie négative ; c'est la négation même sur la plus vaste échelle où l'esprit humain l'ait jamais pratiquée. Et par une de ces ironies vengeresses que la vérité jette à l'erreur qui l'outrage, il se trouve que ce mot superbe, le *positivisme*, qui semble vouloir signifier la plénitude de l'affirmation, ne sert à désigner, en effet, que la plénitude de la négation. Allez, vous êtes jugés. Non, vous n'êtes pas des révélateurs ; non, vous n'êtes pas des inventeurs ; non, vous n'êtes pas des organisateurs : vous n'êtes que des *éliminateurs !* Vous n'êtes pas la multiplication de la science, vous en êtes la diminution ; vous n'êtes pas l'agrandissement des intelligences, vous en êtes l'amoindrissement ; vous n'êtes pas une construction faite de vérités conquises, vous êtes un amas formé de la pous-

sière des vérités détruites ; vous n'êtes pas une harmonie d'affirmations, vous êtes un amalgame des négations.

Et c'est cet amas de ruines, c'est cette masure faite avec des décombres, que vous nommez superbement l'édifice de la science nouvelle! Donc, montrons, avant de finir, que scientifiquement cette construction ne se soutient pas ; et que rien au monde n'est moins scientifique, et plus démenti par la science que cette soi-disant organisation de la science.

II

Et d'abord, veuillez bien remarquer, Messieurs, qu'il s'agit ici d'une question de choses, non de personnes. En niant la valeur scientifique du positivisme, je n'ai nulle envie de diminuer la valeur personnelle des hommes qui s'en font les apôtres. Volontiers je reconnais que quelques hommes honnêtes ont mis au service de l'*idée* des prodiges de

travail, et même des trésors de savoir, qui eussent mieux abouti, servant une meilleure cause.

Sans doute, nous devons à la vérité de dire que le positivisme n'a produit jusqu'ici ni son Aristote, ni son Bacon, ni son Leibnitz, ni son Newton, ni son Képler. Dieu nous garde de lui en faire un crime : n'a pas qui veut du génie. Le génie est un astre qui se montre rare à l'horizon des intelligences. Pour la science, c'est autre chose. Avec une mesure de bonne intelligence, de bonne mémoire et de bonne volonté, on devient savant, si on le veut : des positivistes l'ont voulu, et le sont devenus. Mais ils ne sont pas savants parce qu'ils sont positivistes ; leur positivisme n'est pour rien dans leur savoir. Ils sont savants *quoique* positivistes ; parce que dans la sphère où ils se meuvent, on arrive à une certaine science, quelque philosophie que l'on ait, n'eût-on même de philosophie aucune. Quoi qu'il en soit, la question qui se présente ici laisse hors de cause la valeur personnelle des savants positivistes. Il s'agit uniquement de savoir ce que le positivisme, comme positi-

visme, vaut devant la science ; là est toute la question. Cette question est de notre part éminemment désintéressée ; et les positivistes ne peuvent trouver mauvais que nous recherchions très-loyalement ce que le positivisme fait en réalité pour ce progrès de la science qu'il rêve pour l'humanité.

Entrons dans l'intime des choses ; et vous allez voir comme tout ici, au nom de la science, proteste avec éclat contre les prétentions scientifiques du positivisme. La science elle-même en effet, en regardant ce système, y découvre trois vices radicaux, qui révèlent aux moins attentifs sa nullité scientifique : l'hypothèse gratuite, la contradiction universelle, la fausseté absolue.

Et d'abord, ce qui frappe surtout dans cette prodigieuse doctrine, c'est de mettre à sa propre base le vice radical qu'elle reproche à tout ce qu'elle prétend scientifiquement renverser, je veux dire l'*hypothèse*. Écoutez parler ce génie, si exigeant, si rigoureux, si sévère, si mathématique qu'on appelle le positivisme : tout ce qu'il élimine de la science, il l'élimine comme hypothèse et à

titre d'hypothèse. A l'entendre, nous sommes tous les dupes de l'hypothèse : les théologiens supposent tout un monde de réalités théologiques ; les métaphysiciens supposent un monde de réalités métaphysiques ; les psychologues supposent un monde de réalités psychologiques ; les moralistes supposent un monde de réalités morales. Nous supposons, nous supposons toujours. Le positivisme ne voit partout, dans les croyances les plus accréditées et les convictions les plus universelles, que des suppositions : il parle sans cesse de la cause première *supposée*, de Dieu *supposé*, de l'âme *supposée*. L'hypothèse, en un mot, et toujours l'hypothèse, voilà ce qu'il se croit en droit de nous reprocher partout et toujours, comme l'obstacle radical au triomphe de la science.

Après un tel procès fait, au nom de la science, à la tyrannie de l'hypothèse, il semble bien naturel de croire que le positivisme se gardera lui-même de l'illusion de l'hypothèse. Quand on ose si fièrement excommunier presque toutes les doctrines professées par le genre humain, comme purement *hypothétiques*, comment concevoir qu'on

consente soi-même à construire tout entier sur l'hypothèse un système, où l'on dénonce tous les plus grands génies de l'humanité comme des esclaves de l'hypothèse? Et voilà pourtant le spectacle que le positivisme donne au monde savant, en plein XIXe siècle. Oui, ce grand ennemi de l'hypothèse construit tout sur l'hypothèse. Demandez au positivisme où sont ses bases certaines, ses principes évidents : partout, au lieu de principes, des hypothèses. Eh! Messieurs, quelles hypothèses! des hypothèses qui eussent fait sourire, dans un autre siècle, les plus vulgaires disciples de la science, et qui feront certainement hausser les épaules aux philosophes de l'avenir.

Grands ennemis de l'hypothèse, avez-vous donc oubliés tout ce que vous êtes forcés de supposer vous-mêmes.

Et d'abord, vous supposez que l'esprit humain, jusqu'au XIXe siècle, malgré le génie et la vertu de ses organes les plus fameux, a été soumis, par la force même des choses, au joug humiliant des gratuites hypothèses et des croyances chimériques. Ce fait, vous ne

prenez pas même la peine de le démontrer. Or, comment, je vous prie, accepterions-nous sans preuve une telle supposition? Comment admettre sans démonstration une loi de progrès intellectuel, en vertu de laquelle lés intelligences seraient pendant de longs siècles vouées fatalement à l'affirmation du faux et à la croyance de l'imaginaire?

Quelle hypothèse, Messieurs, que celle qui suppose universelle et perpétuelle jusqu'à nous, la fatalité de l'erreur et le règne inévitable de la chimère!... Quoi l'humanité est ainsi faite, et telle est la loi invincible qui la gouverne : il faut qu'elle commence, dans l'ordre de la connaissance, par le régime mental théologique; et ce régime mental, c'est l'erreur, rien que l'erreur : il faut ensuite qu'elle passe du régime théologique au régime métaphysique ; et ce second régime, c'est encore l'erreur ; au lieu des volontés libres chimériques, des entités métaphysiques imaginaires. Et ces deux régimes durent des siècles et des siècles ; ils sont partout, et partout atteignent si bien toutes les intelligences, qu'aucune d'elles ne peut se dérober à la né-

cessité de leur empire ; jusqu'à ce qu'enfin s'ouvre le cycle fameux, troisième régime mental, où l'esprit humain, pour la première fois, échappe à la tyrannie du préjugé et à l'obscurité de l'erreur, pour entrer dans la lumière de la vérité et la liberté de la science ! O fiers ennemis de l'hypothèse, vous qui confisquez à votre profit les titres glorieux de savants et de philosophes, dites, scientifiquement et philosophiquement, comment trouvez-vous cette hypothèse ?

Et pourtant, ce n'est là encore que la moindre de vos hypothèses. Vous supposez comme le dogme fondamental de votre science nouvelle, que tous les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont soumis *au même mode de constatation*. Vous supposez que toute réalité doit être connue *par la seule observation*, et qu'aucune ne peut être atteinte directement par le raisonnement. Vous supposez qu'il n'y a qu'une science, que cette science est *l'enchaînement des faits liés entre eux par des relations directement observables*, et que tout ce qui ne rentre pas dans cette définition n'est qu'un rêve et une imagination. Vous supposez

que la méthode qui résout les problèmes du monde matériel et du monde industriel est la seule qui puisse servir efficacement à la solution des problèmes qui intéressent l'esprit humain, et par conséquent la seule méthode vraiment scientifique. Vous déclarez enfin, en façon d'oracle autocratique, qu'il faut déraciner ce préjugé si soigneusement répandu par les théologiens et les philosophes, qu'il existe deux sortes de faits distincts, les faits qui tombent sous le sens, et les faits qui n'apparaissent qu'à la conscience ; et vous supposez, comme votre axiome le plus incontestable, que tous ces faits sont essentiellement *homogènes*.

Or, je le demande ici au positiviste le plus convaincu : Est-ce que toutes ces affirmations fondamentales, et toutes ces formules sacramentelles de la nouvelle école, n'expriment que des vérités évidentes par elles-mêmes ? Eh quoi ! il faut qu'on vous accorde sans discussion et sans examen, comme un axiome évident, que tous les faits, quelle que soit leur nature, sont soumis à *la même loi* de constatation ? Mais c'est exiger qu'on vous accorde

tout ce que vous devez démontrer. Qui de vous a prouvé que toute réalité dans l'ordre de la connaissance ne relève que de l'observation ? Comment démontrez-vous qu'une chose ne peut être *réelle*, sans être *directement observable par les sens* ? Vous dites que cela n'a pas besoin d'être démontré. En vérité, le procédé scientifique est ici par trop commode. Ce n'est pas tout, il faut qu'on vous accorde qu'il n'y a qu'une science, et que cette science n'est que l'enchaînement des faits directement observables : mais c'est demander que l'on commence par vous accorder ce qui est toute la question. Là en effet est la question tout entière : n'y a-t-il qu'une science ? et cette science ne peut-elle renfermer autre chose que des faits directement observables ? et tout ce qui ne rentre pas dans cette catégorie est-il nécessairement imaginaire ? et cette méthode est-elle vraiment la seule qui mérite l'honneur de se nommer scientifique ? Vous l'affirmez, soit ; mais nous le nions, et nous le nions avec le genre humain.

Vous qui professez pour l'hypothèse une horreur si profonde, n'avez-vous pas quelque

pudeur philosophique à formuler sans l'ombre d'une preuve, une proposition comme celle-ci : *Tous les faits sont essentiellement homogènes?* Si cet axiome est l'évidence, comment durant tant de siècles les intelligences se sont-elles obstinées à ne pas voir l'évidence? Et si cette formule ne porte pas avec elle la lumière qui reluit dans l'axiome, comment ne voyez-vous pas qu'elle a besoin d'être démontrée? Et si elle a besoin d'une démonstration, pourquoi la posez-vous comme un principe? Et pourquoi donner cette gratuite hypothèse comme la base de tout cet édifice scientifique appuyé sur le vide?

Il faut abréger, Messieurs, et pourtant nous ne sommes pas au bout des hypothèses positivistes. Ah! le positivisme suppose bien autre chose, et je serais infini si je voulais énumérer toutes ses gratuites hypothèses. Il suppose qu'il n'y a ni commencement ni fin des choses. Il suppose une série de causes sans première cause, une série de lois sans souverain législateur, et une série de mouvements sans premier moteur. Il suppose l'*immanence* intrinsèque des forces de la nature et la fa-

talité de leur empire. Il suppose que le surnaturel est imaginaire et l'absolu chimérique. Il suppose que tout ce qui n'est pas visible, mesurable, tangible, est un pur néant. Il suppose qu'il n'y a ni théologie, ni métaphysique, ni psychologie, ni morale. En un mot, Messieurs, le positivisme suppose qu'il a seul raison, et que nous avons tous tort; qu'il est la vérité pure, la vérité totale, l'équation exacte entre l'intelligence et l'intelligible; et que tout ce qui n'est pas le positivisme mérite à peine de garder le vulgaire honneur du sens commun.

Et voilà pourtant ce que font ces hommes qui disent avec un suprême dédain pour le reste des humains : « L'école à laquelle j'appartiens se compose d'esprits positifs, rebelles à toutes les séductions de l'hypothèse, et résolus à ne tenir compte que des faits démontrés. » Hélas ! les séductions de l'hypothèse ne triomphent que trop de ces esprits si rebelles aux séductions de l'hypothèse. Que dis-je, l'hypothèse n'est pas seulement la séduction du positivisme, elle en est la tactique; ce n'est pas pour lui une faiblesse, une distraction, un ou-

bli ; c'est un système. Le positivisme a le parti pris de poser arbitrairement tous ses points de départ, et au nom de la science d'en récuser l'examen scientifique. Oui, une chose éclate partout dans les livres positivistes, c'est que le positivisme n'a pas seulement le penchant à l'hypothèse, il en a la manie ; il s'en va, à droite et à gauche, dans le domaine de la science ou dans la bohême de la littérature, redisant toujours la même chose, à savoir que tous les faits sont *homogènes*, que les faits de conscience ne sont qu'imaginaires, que l'absolu n'existe pas, que la métaphysique est une chimère, c'est-à-dire, précisément tout ce qu'il faudrait démontrer.

Tel est, Messieurs, le premier vice radical de la doctrine positiviste au point de vue scientifique, supposer tout et ne démontrer rien.

C'est devant toutes les grandes affirmations même de l'ordre naturel, une situation analogue à celle que nous avons constatée dans le naturalisme en général en face du surnaturel.

Mais ce vice qui atteint à sa base le positivisme, n'est pas le seul ; en voici un autre non moins capital, la contradiction scientifique à

la plus haute puissance : hypothétique dans toutes ses bases, il est contradictoire par tous ses procédés. Le positivisme part de l'hypothèse pour marcher dans la contradiction.

Nous pourrions faire remarquer tout d'abord que le positivisme, dès son premier point de départ, tombe dans cette énorme contradiction : Proclamer dans la science le règne exclusif des faits, et en même temps récuser, au nom de la science, tout un ensemble de faits. Le positivisme, vous venez de le voir, dit et redit sans cesse la formule célèbre : Les faits, rien que les faits. Et en même temps, il retranche du domaine de la science les faits les plus palpables qui se produisent partout au sommet et au centre de notre vie : le fait de l'histoire humaine tout entière affirmant le surnaturel ; le fait de la pensée saisissant l'invisible ; le fait de l'intelligence affirmant l'absolu ; le fait de la conscience portant le sceau de la loi morale : tous ces faits aussi palpables, que tant d'autres admis et reconnus par lui-même, il les néglige, il les dédaigne ; et il passe en disant : « chimérique, imaginaire. »

Mais voici dans le positivisme une contradiction plus radicale encore : Éliminer la métaphysique, et en même temps la supposer. Le positivisme, d'un côté, repose sur l'élimination de la métaphysique. La métaphysique inspire au vrai positiviste une répulsion encore plus profonde peut-être que le surnaturel lui-même. Pourquoi ? c'est que le positivisme a par-dessus tout horreur de l'absolu, et que la métaphysique ne vit que d'absolu. De là contre la métaphysique sa haine instinctive : de là ce cri sublime : « Arrière la métaphysique ! élimination définitive de la métaphysique ! » D'autre part, le positivisme accepte comme sa première base les mathématiques. Or, qui ne voit que les mathématiques ont avec la métaphysique des points de contact nécessaires ; et que proclamer la loi mathématique c'est proclamer l'existence d'une métaphysique ? Est-ce que les vérités mathématiques sont purement du domaine de l'expérience ? Les axiomes algébriques sont rationnels, ils ne sont pas empiriques. L'expérience seule pourrait-elle démontrer une vérité algébrique ou géométrique quelconque ? Avez-vous vu dans la

nature un cercle qui vous donne par les yeux l'idée mathématique du cercle ! Connaissez-vous un triangle rectangle qui vous donne la notion absolue et vraie du triangle rectangle ? Non, la vérité mathématique n'est pas dans les corps que vous analysez, dans la matière ou l'étendue que vous mesurez ; elle les domine ; elle sert à calculer leur grandeur, leur poids, leur mouvement, mais elle n'est pas en eux. Où donc est le lieu du monde mathématique ? Il est dans le fond même de cette métaphysique, que vous ne pouvez supprimer sans supprimer la base sur laquelle vous prétendez élever tout l'édifice de la science.

Ainsi telle est la contradiction radicale que nous signalons ici à l'attention des penseurs qui cherchent le fond des choses : tout appuyer sur la loi mathématique, et puis supprimer avec la métaphysique les bases de toutes les mathématiques ; bases éternelles, fond divin où les mathématiques touchent à la métaphysique, et l'une et l'autre à Dieu même. Certes, il a fallu dans les fondateurs du positivisme une absence rare du sens philosophique, pour n'avoir pas vu l'essentiel hymen

qui unit au plus intime des choses l'axiome mathématique à la vérité métaphysique, et pour avoir conçu la singulière idée de bâtir sur les ruines de l'absolu et de la métaphysique tout un système qui, bon gré mal gré, s'appuie sur la métaphysique et l'absolu.

Et puisque nous avons prononcé ce mot, il faut en finir tout de suite avec cette querelle misérable que le positivisme fait à l'*absolu;* il faut montrer, même aux moins clairvoyants, le cercle vicieux où il s'enferme lui-même, en niant partout cet absolu qu'il suppose partout, et sans lequel la science elle-même lui porte le défi d'assurer la base d'aucune construction scientifique. Le positivisme ici encore repose tout entier sur une énorme contradiction. Il ne veut admettre que le relatif. En tout et partout, il nie l'absolu, il l'attaque en face et il travaille à en chasser même l'idée de l'esprit humain et de la science. Et dès lors, concevez-vous, Messieurs, que ce soit le même positivisme, oui le même, qui prétende non-seulement renouveler et perfectionner, mais organiser et instituer la science? la science qui ne vit que de l'absolu, la science qui ne se sou-

tient et ne se meut que par l'absolu? Quoi! vous vous proclamez hommes de la science; et c'est vous, vous-mêmes qui n'admettez que le relatif? Vous n'acceptez que des faits, des groupes ou des séries de faits essentiellement changeants; et vous aspirez, en essayant de constituer la science, à l'honneur de fonder l'immuable? car enfin quoi de plus immuable qu'une science appuyée sur les nécessaires rapports qui lient des conclusions certaines à des principes évidents?

Vous niez l'absolu; vous raisonnez pourtant. Mais, est-ce que tout raisonnement n'est pas par lui-même une proclamation de l'absolu? Sur quoi reposent vos raisonnements, je vous prie? Apparemment sur des axiomes; et qu'y a-t-il de plus absolu que ce que l'on appelle des axiomes? Le raisonnement implique deux choses plus ou moins explicitement formulées, le principe et le syllogisme : le principe qui marque le point de départ de la pensée, et le syllogisme qui marque le mouvement de la pensée. Comment appuyer une science ailleurs que sur des principes immuables et absolus? et comment la dévelop-

per autrement que par des syllogismes, dont aucun ne peut marcher et aboutir, c'est-à-dire conclure, qu'en vertu et par la puissancé de l'absolu ? Est-ce qu'un fait tout seul peut se conclure d'un autre fait, si l'absolu n'intervient comme médiateur ? Même dans le domaine de l'observation, est-ce que votre esprit peut se dérober aux idées de cause, de substance et de lois ? et ces causes, et ces lois, une fois constatées, est-ce que vous n'êtes pas le premier à leur prêter dans vos calculs et vos raisonnements une valeur absolue ? Est-ce que vous ne voyez pas, enfin, que cet absolu que vous prétendez broyer dans le moule arbitraire de votre science despotique, bon gré mal gré, vous déborde de toutes parts ? et comment vous peut-il échapper que votre prétendue philosophie ne fait à l'esprit humain et au génie scientifique un quart d'heure d'illusion, que grâce à cet absolu qu'elle invoque et dont elle se sert tout en le répudiant ?

Voyons, en effet, comment faire pour vous passer de l'absolu et tout construire sur le relatif ? — *Ce qui est est ;* cette vérité est-elle absolue, oui ou non ? — *La même chose ne peut être,*

et *en même temps n'être pas, sous le même rapport :* est-ce là une vérité purement relative ? — *Rien n'existe sans raison suffisante* : cela est-il encore du domaine du relatif ? Ces axiomes qui portent sur leur immuable vérité toute science et tout raisonnement, vous paraissent-ils étrangers à l'empire de l'absolu ? Il faut choisir pourtant : ou raisonner, et alors admettre des principes absolument vrais, c'est-à-dire reconnaître le règne de l'absolu ; ou bien ne plus raisonner et alors ne rien démontrer, c'est-à-dire abdiquer la science. Oui, accepter l'absolu ou apostasier la science, l'alternative est inévitable. Ah ! vous avez beau faire, l'absolu a sur vous un empire inéluctable ; vous lui échappez par un côté, il vous ressaisit de l'autre. Chassé de la métaphysique, ou plutôt expulsé par vous de la science avec la métaphysique elle-même, il y rentre par les mathématiques et avec les mathématiques. L'absolu, il vous le faut, à vous surtout qui construisez, tout d'une pièce, l'universelle géométrie des choses ; car il n'y a ni algèbre ni géométrie qui ne marche les deux pieds appuyés sur le granit de l'absolu. Si bien que

cette statue de l'absolu que vous abattez de votre main gauche, force vous est de la relever de votre main droite, et de l'adorer comme une face de *Dieu,* même en la maudissant comme un spectre du néant.

Le génie de la contradiction peut-il aller plus loin? Dans l'ordre théorique, je ne le crois pas. Mais voici dans la pratique positiviste une contradiction plus palpable, et qui se produit elle-même sur tous les points fondamentaux où le positivisme met le pied. Le positivisme affecte sans cesse de ne pas s'occuper des grands problèmes. Dieu, l'âme, la cause première, les causes finales, l'immortalité de la vie. A l'entendre, quiconque penserait qu'il formule sur ces questions une doctrine quelconque, serait dans une grave erreur. Sa solution sur tous ces problèmes qui se dressent, bon gré mal gré, devant l'intelligence, c'est de n'en point avoir. Qu'enseigne le positivisme sur Dieu. Rien. Sur l'âme? La même chose. Sur les causes finales? Pas davantage. Sur tous ces points, ni oui ni non; liberté absolue. Ces questions, il ne les traite pas; il les efface comme superflues du

programme de la science. Et pourtant, quand vous venez à l'application, une chose éclate à vos regards dans tous les livres du positivisme. Toutes ces questions qu'il prétendait ne pas traiter, et qu'il semblait ne pas vouloir toucher même du bout du doigt, il les décide et les tranche avec un aplomb et une assurance qui vous tient dans une double stupéfaction.

Mon frère le positiviste, vous m'avez dit, non une fois, mais cent fois, que vous ne savez rien sur l'essence des choses, de l'*âme*, par exemple. Vous ne voulez pas examiner si nous avons une âme, ni quelle est cette âme. Fort bien ; mais alors, pourquoi déclarez-vous avec une si calme assurance que l'âme *est l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière?* Pour un homme qui fait profession de ne rien savoir, en vérité c'est trop savoir; et ce dogmatisme sur l'inconnu est plus que contradictoire, il est philosophiquement risible.

Ainsi pour le problème des causes finales et de la cause première. « La philosophie posi-« tive, dites-vous, ne nie rien et n'affirme rien

« sur les causes finales. Nous ne savons rien « sur la cause de l'univers et des habitants « qu'il renferme. La philosophie ne s'occupe « ni des commencements, si l'univers a des « commencements, ni de ce que les vivants « deviendront après la consommation des siè- « cles, s'il y a une consommation des siècles. »

... Ah! vous ne savez rien des causes finales? Mais alors, pourquoi dites-vous sur le ton impératif d'une certitude absolue « que la « propriété de s'ajuster à un but, et de s'ac- « commoder à des fins, est une propriété « inhérente à la matière organisée? » Et c'est ainsi que vous ne niez rien et n'affirmez rien sur les causes finales. Mais en vérité, peut-on dire plus clairement et plus audacieusement qu'il n'y a pas de causes finales?

Vous ne savez rien, non plus, sur la cause première de l'univers? Mais alors, où donc avez-vous appris « qu'on ne peut expliquer « l'origine du monde ni par plusieurs dieux, ni « par un seul? » Si la cause première vous échappe tout à fait, comment proclamez-vous si fièrement que « le dogme nouveau, élimi- « nant définitivement toutes les volontés *sur-*

« *naturelles* connues sous le nom de Dieu, ou « de Providence, montre que tout obéit à des « lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, « les propriétés immanentes des choses ? » Est-ce là ne rien savoir et ne rien enseigner sur la cause première ? Et que diriez-vous donc, si vous en saviez et affirmiez quelque chose ?...

Et voilà comment vous ne vous occupez ni de l'âme, ni de Dieu, ni des causes finales, ni des causes premières. Allez, votre abstention n'est qu'un mensonge et votre neutralité n'est qu'un masque ; masque emprunté pour cacher sous des déguisements scientifiques la figure de l'athéisme et du matérialisme.

Et que signifie encore, vis-à-vis de la métaphysique, cette attitude équivoque et si grossièrement contradictoire ? Vous êtes plus qu'inconséquents, vous êtes amusants dans votre abstention simulée de la métaphysique. Vous ne vous occupez pas, dites-vous, de métaphysique ; avec Dieu, l'âme, les causes premières et les causes finales, vous l'éliminez du temple de la science, et vous ses pontifes, vous lui défendez d'en franchir le seuil. Vous avouez

n'être pas un métaphysicien ; vous n'avez pas même essayé de le devenir. Mais alors, qu'est-ce qui vous autorise à reléguer la métaphysique avec la théologie dans la région de l'imaginaire ? De quel droit déclarez-vous que la métaphysique n'est qu'une chimère ? Parlez-vous de cette métaphysique prétentieuse, hypothétique et quintessenciée, qui construit *à priori*, de l'autre côté du Rhin, Dieu, le monde et la nature ? On vous abandonne cette métaphysique creuse. Mais êtes-vous bien informé qu'il n'y a pas une autre métaphysique très-réelle, très-positive et très-inhérente à l'esprit humain ? C'est au moins la question ; et vous qui n'étudiez pas la métaphysique, comment nous opposez-vous votre protestation si solennelle contre la métaphysique ? Est-ce que vous ne voyez pas qu'il y a ici de votre part de l'empiétement, voir même du despotisme ? Vous n'êtes pas métaphysicien ; cela vous est bien permis : mais est-ce une raison pour qu'il n'y ait plus de métaphysique ?.. Vous suffira-t-il, désormais, de ne plus vous occuper d'une science, pour que cette science aussitôt perde le droit d'exister ? Vous n'avez pas le

goût de la métaphysique ? pourquoi ? qui sait ? peut-être parce que vous n'en avez pas l'aptitude ? Mais alors abstenez-vous ; vous nous servirez peut-être mieux faisant toute autre chose. La Fontaine vous dirait ici : « Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier. » Mais que vous ayez la prétention superbe de supprimer une science, ou de la déclarer chimère, uniquement parce que vous n'en êtes pas curieux, ou que vous en êtes incapables ; cela commence à ressembler fort à ces manies intellectuelles et philosophiques qui menacent leurs victimes de la perte de la raison, et le troisième *régime mental* touche ici de bien près à un quatrième, le régime de l'aliénation mentale, dernier régime qui conduit droit à Charenton les réformateurs du genre humain !.

Jusqu'ici, Messieurs, nous avons vu dans le positivisme deux choses essentiellement antiscientifiques, l'hypothèse gratuite et la contradiction universelle. Absolument ces deux vices, qui atteignent tout le système et le condamnent à l'impuissance, pourraient n'affecter que la méthode. Aussi pour achever le procès du positivisme devant le tribunal de la science,

faut-il le convaincre de fausseté absolue dans ses affirmations radicales.

Et d'abord, Messieurs, pour donner raison au positivisme, avez-vous songé à ce qu'il faudrait admettre tout à coup dans toute l'humanité ? Nous avons vu, tout à l'heure, tout ce que le positivisme est forcé de supposer, pour se faire accepter, sans invoquer même l'apparence d'une démonstration. Mais, grand Dieu, pour justifier devant la raison cet entassement d'hypothèses et ses labyrinthes de contradictions, que ne nous faudrait-il pas supposer nous-mêmes ? Pour donner raison à quelques entêtés de 1848, ou de 1865, il nous faudrait supposer dans l'immense concile des intelligences l'universelle erreur, pour ne pas dire l'universelle folie ou l'universelle hallucination.

En vous parlant, l'année dernière, de la divinité de notre Christ, j'ai fait comparaître le petit groupe de la critique négative devant la grande armée de l'affirmation catholique. Mais aujourd'hui, en face du positivisme poussant jusqu'aux extrêmes frontières de la vérité l'audace de ses négations, ce n'est plus seulement la grande armée des intelligences chrétiennes,

c'est l'universelle et innombrable armée des intelligences humaines que nous avons à lui opposer. Pour que le positivisme triomphe comme la vérité, il faut qu'il soit assez fort pour supporter le démenti de toute l'humanité. Il faut que tous les plus grands hommes et tous les plus grands génies de tous les siècles, avec toutes les générations qui ont suivi leurs vestiges éclatants et ont répété l'harmonie de leurs voix, aient roulé fatalement dans un cercle d'erreurs ; il faut que tous ces hommes, et tous ces peuples, et tous ces siècles viennent aujourd'hui tomber aux pieds de quelques esprits buttés à la borne d'une idée fixe, et apostasier toutes leurs croyances en répudiant toutes leurs paroles ; il faut enfin que toute cette humanité si couronnée d'honneur, de gloire et de génie, s'incline devant ce système sorti hier de quelque cerveau maladif, et dise dans une humiliation suprême : Vous êtes la vérité, et je suis l'erreur ; vous seuls avez raison ; nous nous sommes tous trompés !...

Ah ! Messieurs, quand on essaye de se rendre compte d'une telle supposition, elle apparaît si triste et si ridicule tout ensemble, qu'on

ne sait ce qu'elle doit le plus provoquer dans les générations qu'on en fait les témoins, ou un immense gémissement ou un immense éclat de rire ...

Quoi ! pour vous donner raison, à vous nés hier, et qui mourrez demain ; pour le triomphe d'un système qui n'a pour lui ni l'autorité de l'expérience, ni l'autorité du génie ; pour la glorification d'une philosophie qui n'a conquis jusqu'ici d'autre célébrité que celle de son audace et de son excentricité, il nous faudra admettre le *faux* en tout ce qui ne fut pas positiviste, et cela partout et toujours ? Le faux, dans tous les hommes et tous les peuples qui ont proclamé et proclament encore que ce monde a une cause première et un but final distinct de lui-même : Le faux, dans tous les hommes et dans tous les peuples, qui ont cru que par delà la nature et ses lois, il y a des réalités supérieures à ce monde inférieur : Le faux, dans tous les Platon et tous les Aristote, tous les Augustin et tous les Anselme, tous les Thomas d'Aquin et tous les Bonaventure, tous les Descartes et tous les Malebranche, tous les Clarke et tous les Leibnitz,

tous les Bossuet et tous les Fénelon : Le faux, dans tous ces génies métaphysiciens de premier ordre, qui ont cru de toute l'énergie de leurs convictions et proclamé par l'illustration de leurs œuvres, que la métaphysique ne repose ni sur des hypothèses, ni sur des chimères : Le faux, aussi dans tous ces grands hommes, qui ont cru et croient encore à la réalité de l'âme humaine et à sa distinction réelle de la substance du corps, et qui ont appuyé sur l'immatérialité de notre être pensant, cette noble et illustre science, dont nous rappelions dimanche dernier les gloires séculaires, la psychologie : Le faux, dans tous les moralistes anciens et modernes, sacrés et profanes, qui ont admis dans l'homme un empire de la conscience indépendant de l'empire de la matière, et comme régulateur de cet empire intérieur, une morale qui n'a rien de commun avec les lois de la physiologie, et supérieure à cette moralité qui ne relève que de l'instinct animal : Le faux, enfin, dans tous ceux qui ont enseigné que tous les faits ne sont pas homogènes, que tous les objets du savoir humain ne sont pas empiriques ; que

par delà ces sciences qui ont pour objets l'étendue, le mouvement, les propriétés des corps, les lois de la vie et de la société, il y a encore de la science, et que cette enceinte étroite formée par les lignes conjointes des six sciences du positivisme n'enferme pas toute la science!...

Ah! nous demander de reconnaître en tout cela l'empire fatal de l'erreur et le règne séculaire du faux, en vérité c'est trop : demandez-nous plutôt d'abdiquer l'intelligence et d'apostasier la raison. Le faux! ah! je sais bien où il est ici, le faux : le faux, il est en vous qui traitez d'hypothèse l'idée d'un Dieu cause première de tout, idée tellement fixée au fond de l'âme humaine, que jamais, quoi qu'elle fît, l'âme humaine n'a pu parvenir à s'en séparer tout à fait : le faux, il et en vous, qui avez entrepris de destituer avec toute la théologie, la métaphysique elle-même, la métaphysique qui tient par toutes ses racines à la constitution de l'intelligence, la métaphysique que vous ne pourriez anéantir dans l'humanité, qu'à la condition d'anéantir en même temps et le sens de l'uni-

versel, et le sens de l'absolu, et le sens de l'infini, c'est-à-dire l'esprit humain lui-même : le faux, il est en vous, qui fermez les yeux aux rayonnements de cette âme qui brille en vous, qui est vous-même, et qui par toutes les manifestations sorties de son propre fond s'atteste elle-même comme le témoignage de l'invisible et l'immatériel : le faux il est en vous qui, avec une opiniâtreté outrageante pour notre première majesté, travaillez à détruire dans l'homme l'empire moral de sa conscience, avec la législation éternelle écrite au fond de l'âme par le doigt de Dieu même : le faux, il est en vous qui retranchez systématiquement de l'empire du savoir les trois quarts du savoir ; en vous qui, sous prétexte de donner à la science des essors nouveaux, l'enfermez comme une captive dans un obscur cachot dont elle ne peut sortir ; en vous qui prétendez nous agrandir, et qui nous diminuez de toutes manières, en retranchant de notre vie ses côtés les plus sublimes et ses forces les plus royales ; en vous enfin, qui sous prétexte de nous élever, n'aboutiriez, si nous vous suivions jusqu'au bout, qu'à nous aplatir, et à

nous faire tomber, au nom du progrès humain, au-dessous de l'homme même !...

Qu'arriverait-il, en effet, si vos erreurs venaient un jour à prévaloir dans le monde, comme un progrès de l'humanité ? Ce qui arriverait ? j'ose à peine le dire. Ah ! la voyez-vous d'ici, Messieurs, cette humanité soi-disant agrandie, élevée et illustrée par le positivisme, maître souverain et absolu de nos destinées humaines ? Le troisième *régime mental* est devenu le régime universel. Eh ! grand Dieu, quel régime, disons plutôt quelle honte et quelle dégradation ! O humanité ! te voilà telle que le positivisme t'a rêvée ; te voilà tombée aussi bas qu'il l'a voulu. Plus rien en haut ; plus rien qui tende au ciel ; tout est à terre, et tout rampe. Rien, ni Dieu ne te soulève ; ni l'âme ne te soulève ; ni l'idéal ne te soulève ; ni l'absolu ne te soulève ; ni l'immortel ne te soulève ; ni l'infini ne te soulève. Te voilà captive, humiliée, déshonorée ; les yeux fixés à terre, un compas dans une main et une balance dans l'autre, mesurant l'étendue et pesant la matière ; renfermée pour toujours dans le cercle fatal que forment au-

tour de ton âme et de ton cœur affamés d'infini, et la mathématique, et l'astronomie, et la physique, et la chimie, et la *biologie*, et la *sociologie :* ta destinée est faite ; le positivisme a vaincu !

Vaincu ! Qu'ai-je dit ? Mais, non, Messieurs, n'ayez pas peur ; le positivisme ne vaincra pas : il a contre lui non-seulement le rempart du christianisme, il a contre lui aussi le rempart de l'âme humaine défendue par ses instincts les plus sublimes et ses plus invincibles besoins. Non, non, le positivisme ne passera pas ; il ne touchera pas de son pied le portique de l'avenir, pas même le seuil du XXe siècle. Oui, j'en ai la ferme conviction, avant, bien avant que ce siècle soit couché, peut-être, hélas ! comme le précédent, dans un nuage sanglant, le positivisme mélange de toutes les erreurs infimes, s'écoulera dans les bas-fonds de la philosophie contemporaine, mêlant la poussière de son système à la poussière de tant de systèmes déjà balayés par le vent du siècle et pulvérisés par le souffle de la vérité. Et la Science, qu'il prétendait enfermer dans un cercle in-

flexible et avec elle l'esprit humain tout entier, la science continuera de grandir et de s'élever ; mais elle s'élèvera et grandira en portant au-dessus d'elle-même et la morale, et la psychologie, et la métaphysique, et la théologie, comme un édifice surmonté par un dôme sublime : admirable architecture, ayant à sa base l'absolu pour tout appuyer, à son centre l'âme humaine pour tout agrandir, et à son sommet l'idée de Dieu pour tout illuminer !

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA NÉGATION SCEPTIQUE

DESTRUCTION DE LA SCIENCE

MONSEIGNEUR,

Après avoir montré, l'année dernière, l'attitude de la science négative en face de la souveraine affirmation du christianisme, la Divinité de Jésus-Christ, nous avons entrepris, cette année, de montrer jusqu'où cette science essentiellement destructive pousse son travail de démolition, et comment partout, au nom du progrès scientifique, elle ruine la science. Nous avons suivi d'étapes en étapes la marche

désastreuse de la négation contemporaine ; c'était une voie triste et douloureuse à suivre, car c'était un chemin de ruines. Autant il est doux de montrer des créations, autant il est triste de montrer des destructions. Autant le prédicateur éprouve de joie généreuse à faire de sa parole un retentissement sympathique des harmonies de la vérité, autant il éprouve de répugnances à faire entendre dans son discours les échos discordants des voix de l'erreur retentissant autour de lui. Les hommes qui ont pu sentir leurs doctrines touchées par cette parole, me pardonneront ce ministère, en songeant à ce qu'il m'a coûté et au désir que j'éprouvais de leur faire du bien. Dans cette revue rapide des négations contemporaines, j'ai négligé les variétés et les nuances, pour ne me prendre qu'aux systèmes distincts et fortement accusés ; les nuances et les variétés iraient à l'infini.

Et maintenant, Messieurs, en regardant au bout de ce triste itinéraire, savez-vous ce que j'aperçois comme le terme inévitable de tant de négations ? J'aperçois un abîme, le grand abîme des intelligences sans vérités ; j'aper-

çois le scepticisme ou la négation sceptique.

Le scepticisme est un système qui prétend élever le doute à la hauteur d'une philosophie. Le doute réel est un état subjectif de l'âme suspendue entre l'affirmation et la négation ; en d'autres termes, c'est l'absence de la certitude. Cet état de l'âme, quoi qu'on fasse pour le grandir et le glorifier, n'est au fond qu'une infirmité, une défaillance, une misère. La possession pleine et tranquille de la certitude sur les grands problèmes de la vie, est la vraie richesse de notre intelligence ; c'est la souveraine force de notre volonté ; c'est la vie dans son centre, respirant l'air pur de la vérité, Mais le doute, c'est pauvreté ; le doute, c'est faiblesse ; le doute, c'est maladie, et quelquefois c'est la mort. Aussi l'homme qui en est atteint, s'il ne porte avec ce mal profond un autre mal encore plus profond, le mal de l'orgueil, gémit de sa misère ; et alors même que son gémissement n'éclate pas au dehors, il retentit au dedans. L'homme blessé par le doute entend, jusqu'au sein de ses meilleures joies, ce mélancolique soupir que l'âme demeurée grande dans sa misère, pousse jour et nuit vers la

vérité absente. Mais jamais la pensée ne lui vient de se faire un triomphe de son infirmité, et de se draper, comme un pauvre arrogant, dans le faste de sa misère.

Il en est tout autrement du scepticisme. Le scepticisme, assurément, suppose le doute, mais il s'en distingue profondément. Il n'est pas seulement dans une âme ou dans des âmes le phénomène du doute, il en est la philosophie et la systématisation. Lui ne gémit pas sur son état ; car son premier et son plus grand mal est de ne pas croire à son mal ; et sa première ambition est de communiquer aux autres la plaie qui le dévore. Aussi que fait-il d'ordinaire ? Il se construit une école ; il se dresse une chaire et il y monte : du haut de cette chaire devenue le piédestal de ses erreurs, il donne pour la richesse de l'esprit humain l'indigence de la pensée humaine ; et il fait du doute lui-même sa meilleure sagesse et sa plus haute philosophie.

Et voilà le phénomène intellectuel que nous avons aujourd'hui sous les yeux ; phénomène peut-être encore plus triste et plus désolant que tous les autres, parce qu'à le

bien prendre, il se présente comme un achèvement de destruction et comme une consommation des ruines de la vérité. Spectacle si lamentable, que le prédicateur, au lieu de parler, volontiers se prendrait à gémir et à pleurer, comme le Christ, sur cette Jérusalem de la vérité en ruines, où il n'y a plus pierre sur pierre. Pour clore ce que nous avions à dire sur l'antagonisme de la science négative ou de la science fausse avec la grande affirmation chrétienne et catholique, il nous reste à montrer dans cette conférence, comment le scepticisme doctrinal, résultat final de toutes nos négations contemporaines, est le plus grand dévastateur de cet empire de la science où il prétend élever son trône pour y régner en souverain ; ombre triste assise sur des ruines, pour régner dans ces régions ravagées et ces royaumes vides que les grandes négations laissent après elles.

I

Avant de vous montrer directement comment le scepticisme contemporain dévaste l'empire scientifique, et se révèle dans toutes les sphères de la pensée comme le suprême fléau de la science, j'ai besoin de vous dire d'abord d'où il vient, comment il se formule, et ce qu'il aspire à réaliser dans le monde : en d'autres termes, quelles sont ses origines naturelles, ses formules doctrinales et ses prétentions définitives.

D'où vient le scepticisme qui envahit aujourd'hui tant d'intelligences défaillantes ? D'où est sorti ce génie malfaisant et démolisseur, qui travaille à ébranler partout, non-seulement les bases du christianisme, mais encore les fondements de toutes les croyances du genre humain, et menace de dévorer jusqu'aux premiers éléments de la science et même de la raison ?

Je ne m'arrête pas à constater l'existence de

ce mal qui atteint sous nos yeux en dehors du catholicisme les intelligences livrées au courant des négations contemporaines. Le vent du scepticisme souffle, il souffle bien fort; nous le sentons passer autour de nous, et il fait, en passant sur les âmes que nous aimons, des ravages dont nous sommes les spectateurs attristés. Ce fait se révèle assez par lui-même. Mais ce fait d'où vient-il? quelles sont ses vraies causes et ses vraies origines ? Le scepticisme tel que je l'ai défini, le doute élevé à l'état de système et à la hauteur d'une philosophie, est d'ordinaire le résultat des négations radicales. Il croît et s'élève sur les ruines accumulées par le passage des philosophies négatives et des systèmes subversifs. La négation est le coup de l'erreur sur les intelligences; le scepticisme en est le contre-coup; c'est le prolongement des secousses qui ont ébranlé les fondements de la vérité. A force d'entendre l'affirmation et la négation se heurter sur les mêmes points et sur les points les plus décisifs; à force de voir le oui et le non croiser dans la mêlée des intelligences leurs armes retentissantes, donnant tour à tour le

spectacle de la victoire et de la défaite ; à force de rencontrer sur tous les chemins de la science le démon de la négation promenant sur toutes les vérités qui appuient le monde, le glaive de l'attaque et le marteau de la démolition ; un jour vient, et il vient vite, où les esprits, troublés au bruit de ces luttes et de ces écroulements, se demandent s'il est encore des vérités, et si l'affirmation et la négation ne sont pas des formes nécessaires de l'humaine pensée, venant à certaines heures se confondre sur tout et en tout, dans un crépuscule d'abord, et puis dans une nuit profonde où rien ne les distingue plus ?

Dans cette heure de crise philosophique et de perturbation intellectuelle, un phénomène singulier se produit et se renouvelle périodiquement aux époques semblables. L'orgueil de la raison qui a besoin, quoi qu'il fasse, de se rattacher à quelque chose, imagine un système qu'il estime supérieur à tous les systèmes, une philosophie qui met en suspicion et nie implicitement toute philosophie : le scepticisme ; doctrine étrange, dont le dogme fondamental est de contester tous les dogmes,

dont la seule certitude consiste à ne pas avoir de certitude, et qui met toute son habileté à se balancer entre les systèmes opposés dans une souveraine incertitude : désespoir de la pensée fatiguée de négations et d'affirmations contradictoires, ne gardant plus même l'espérance de conquérir jamais une seule vérité appuyée sur un fondement inébranlable ; et regardant passer dans le monde des intelligences les opinions, les philosophies et les systèmes, comme les fantômes fuyants de la pensée éternellement changeante.

Aussi de grands observateurs des mouvements de la pensée nous ont montré le scepticisme faisant, après les grandes perturbations intellectuelles, ses inévitables apparitions ; et partout et toujours le doute systématique venant fermer périodiquement le cycle des négations radicales. Que ce scepticisme se nomme Protagoras, ou qu'il se nomme Ænésidème : que ce scepticisme soit hier Hume, ou aujourd'hui tel penseur que vous pourriez nommer ; qu'importe ? Sous des formes rajeunies, et sous des figures nouvelles, c'est toujours le même phénomène qui se produit sur la scène

mouvante où passent et repassent avec des péripéties pareilles les drames de la pensée : après les longs et vastes conflits des philosophies extrêmes, le mépris philosophique de toute philosophie; après l'agitation des intelligences, la lassitude des intelligences; après les espérances de la pensée et les ardeurs des systèmes, le dédain de tous les systèmes et le découragement de la pensée.

Or, Messieurs, s'il en est ainsi, si tel est vraiment le grand enseignement de l'histoire de l'esprit humain, le scepticisme au bout de toutes les négations poussées jusqu'aux racines mêmes de la vérité; pouvez-vous vous étonner de voir, à l'heure qu'il est, se dresser devant vous, comme une triste vision, le scepticisme doctrinal le plus complet et le plus radical qu'on ait jamais vu, depuis que la vérité s'est révélée et affirmée sur la terre dans le Verbe incarné?

Nous avons suivi pas à pas la marche dévastatrice de la négation contemporaine. Vous avez vu dans l'ordre de la connaissance humaine, sous chacun de ses coups, un écroulement se faire, et une ruine marquer la trace de

chacun de ses pas : ruines de la vérité théologique, ruines de la vérité métaphysique, ruines de la vérité philosophique, ruines de la vérité cosmologique, physiologique, critique et historique, ruines de la vérité psychologique, ruines de la vérité morale, se précipitant les unes sur les autres, sous les coups successifs ou simultanés de la négation naturaliste et de la négation panthéiste et de la négation athée et de la négation matérialiste et de la négation fataliste. Vous avez vu enfin toutes ces négations se donner la main, se serrer les unes contre les autres, se ranger pour ainsi dire en bataillon carré dans cet énorme système qui s'est nommé le positivisme ; mot étrange qui semble une ironie inventée pour exprimer la plénitude de la négation ; système essentiellement négatif, faisant profession de tout éliminer, et en réalité de tout nier, oui tout, hormis la matière et ses lois *immanentes*. Comment, dès lors, vous étonner de voir reparaître dans notre société vivante, comme un suprême désespoir de la pensée humaine, cette chose désolante et triste qui se nomme le scepticisme ? Comme le socialisme est sorti de

nos destructions et de nos ruines sociales, le scepticisme est sorti de nos destructions et de nos ruines intellectuelles; et la philosophie positive, en amassant dans son sein la poussière et le germe de toutes ces négations, a précipité l'enfantement de ce scepticisme contemporain, qui a quelque chose de plus triste et de plus monstrueux encore que tous ceux qui l'ont précédé.

Et savez-vous pourquoi le passage de toutes les négations modernes, particulièrement de la négation positiviste, a précipité l'apparition du scepticisme nouveau? C'est que la négation contemporaine, plus que toute autre négation, a déclaré la guerre à l'absolu, cet éternel ennemi du scepticisme; c'est qu'elle a proclamé, comme le triomphe définitif de la science, le règne exclusif du contingent et du relatif, ce père légitime de tout scepticisme. Posez en principe qu'il n'y a pas d'absolu, et qu'il ne peut y en avoir; admettez que tout ce qui est, ne peut être que relatif : vous avez fondé sur sa base éternelle le scepticisme de tous les temps. Interrogez l'histoire de toutes les philosophies qui ont engendré des scep-

ticismes : il vous sera manifeste que, partout et toujours, les scepticismes sont sortis directement des négations de l'absolu ; et que toutes les philosophies qui se sont heurtées, comme à une borne qu'elles ne pouvaient dépasser, à la frontière du relatif ; toutes, sans exception, ont enfanté, par un affreux enfantement, cette philosophie qui n'a le germe d'aucune autre, et que la violation flagrante de la première loi des esprits condamne au déshonneur de la stérilité intellectuelle.

Aussi, si vous me demandez pourquoi le scepticisme de ce temps est plus radical et plus effrayant que le scepticisme des autres temps ; c'est que jamais on n'avait à ce point systématisé la négation et professé l'horreur de l'absolu. La haine de l'absolu dans tout ordre de choses, est le caractère saillant de la pensée contemporaine. L'orgueil de la raison l'a porté au milieu de nous jusqu'à ses extrêmes limites. L'autorité de l'absolu pèse à notre indépendance. L'absolu est la dernière royauté qui demeure, alors que toutes les autres sont tombées sous nos coups. Quand notre orgueil a abaissé toute

les majestés, renversé tous les trônes et secoué tous les jougs, un roi demeure toujours qui revendique le gouvernement de nos pensées, debout sur son trône de diamant, appuyé sur le roc de l'immuable, et du fond de son éternité atteignant tout dans le temps : ce roi se nomme l'absolu ; et c'est surtout contre lui que conspirent aujourd'hui les intelligences et les volontés qui ont juré de ne plus obéir.

Au lieu de chercher au sein même de cet absolu le point d'appui de nos intelligences et la base de nos constructions scientifiques, ce sont nos intelligences elles-mêmes qui au nom de la science travaillent à le déraciner. Et par cet effort insensé, elles n'aboutissent en réalité qu'à se déraciner elles-mêmes. Car si l'absolu indéracinable par essence résiste à ces tentatives des intelligences et des sciences retournées contre leur propre base, elles n'en parviennent pas moins à séparer de lui, et, autant qu'elles peuvent, à l'anéantir pour elles. Or, ce rempart de l'absolu, dernière défense de la certitude, une fois abattu, le septicisme entre partout à pleines voiles

porté par tous les souffles de l'indépendance ; et le monde assiste à ce spectacle désolant que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Sur la surface changeante de cette vaste mer où les philosophies s'en vont à la recherche du vrai, il se fait comme une orageuse tourmente des esprits : toutes les opinions incertaines, toutes les intelligences flottantes et agitées comme des flots soulevés par des vents contraires, vont et viennent, avancent et reculent; et, se heurtant au roc de l'immobile absolu, frémissent à ses pieds et jettent au rivage leur écume et leur bruit. Tel apparaît dans ses causes profondes le scepticisme doctrinal au XIXe siècle.

Et maintenant, Messieurs, après avoir vu les origines et les causes de notre scepticisme contemporain, vous êtes curieux d'entendre comment il se formule. Pour vous fait mesurer la profondeur de l'abîme, il est nécessaire, en effet, que je cite quelques-unes de ses paroles authentiques ; seules elles peuvent bien vous révéler toute l'étendue du mal qui a blessé les esprits.

Et d'abord, écoutez ces formules hardies

qui placent le scepticisme doctrinal au plus haut sommet des choses, écoutez parler le scepticisme ontologique, principe de tous les autres : « Rien n'existe en soi; et l'existence n'est autre qu'un perpétuel devenir. »

« Le néant et l'être sont identiques, et le premier a autant de droit à l'existence que le second. »

« Nous admettons jusqu'à l'identité des contraires. L'identité des contraires est prouvée par toutes les catégories parcourues et à parcourir. »

« Les choses différentes ne sont pas différentes sous un rapport, et identiques sous un autre rapport; elles sont différentes parce qu'elles sont identiques. »

Certes, voilà bien le scepticisme élevé sur la plus haute cime de l'intelligence ; le voilà suspendu dans une indifférence métaphysique entre ces deux termes les plus extrêmes, le néant et l'être.

Ce qui se dit de l'être et du néant en général doit se dire de l'erreur et de la vérité. « Il est un principe qui s'est emparé avec force de l'esprit *moderne*, je veux parler du

principe en vertu duquel une chose n'est *jamais plus vraie que l'assertion opposée*... Aujourd'hui rien n'est plus pour nous, ni *vérité* ni *erreur;* il faut inventer d'autres mots. »

De cette identité du vrai et du faux résulte pour les heureux disciples de ce scepticisme radical l'impossibilité absolue de se contredire ; la contradiction supposant dans les choses une opposition essentielle. Nos philosophes ne reculent pas devant cette conséquence ; écoutez plutôt cette simple déclaration : « A le bien prendre, l'homme ne se contredit jamais. » Et dans le fait une chose, n'étant jamais plus vraie que son contraire ou son opposé, on se demande comment l'homme s'y prendrait pour se contredire ? Et pourtant les mêmes hommes qui proclament ce principe nouveau, en proclament un autre encore plus nouveau, alors qu'ils s'écrient : « La contradiction est le signe de la vérité. » A ce compte, les inventeurs du nouveau principe sont prodigieusement dans la vérité ; car la contradiction éclate à chaque page et presque à chaque ligne de leurs œuvres, où le oui et le non s'embrassent, d'un bout à l'autre, dans une sorte d'hymen hybride

qui ressemble à une dérision de l'esprit humain.

L'identité du vrai et du faux, d'où naît l'impossibilité de se contredire, emporte avec elle l'identité du bien et du mal, et, comme conséquence, l'impossibilité de mal faire ; en d'autres termes, la légitimité de tout ce qui est et de tout ce qui se fait. Ecoutez encore ici la profession de foi de nos sceptiques : « Tout ce qui est *réel* est par là même *rationnel*, » c'est-à-dire légitime. Nouveauté immense !

« Tout ce qui *est* a pour nous le *droit* d'être. Aux yeux du savant moderne, tout est bien, comme tout est vrai à sa place. La place de chaque chose constitue sa vérité et son droit. »

« Nous nous préoccupons moins de ce qui doit être que de ce qui est. » La vieille morale, « qui est l'abstrait et l'absolu, trouve mal son compte à une indulgence qui est peut-être inséparable de la curiosité. » Mais les moralistes de l'ancien régime doivent en prendre leur parti : « la vertu moderne se résume dans la tolérance. »

Ce qui se dit du néant et de l'être, du vrai et

du faux, du bien et du mal, se dit également du laid et du beau. Telle est, en effet, la théorie de la nouvelle esthétique : « On peut lui reprocher de manquer de *principes*, dans l'ancienne acception du mot, mais non pas de manquer d'intelligence et de sympathie. » Esthétique charmante qui confond le laid et le beau dans une conception identique, et les étreint dans l'embrassement d'un même amour : « Notre doctrine esthétique croît tout, elle aime tout et elle supporte tout. »

Je n'ai trouvé nulle part, je l'avoue, comment le scepticisme se formule dans l'ordre politique et social ; mais, formulée ou non, la conséquence est inévitable : le despotisme et la liberté sont identiques ; formule à l'usage de tous les adorateurs de la force et de tous les esclaves de la tyrannie.

Voilà, esquissée par la main même de nos sceptiques, la physionomie du scepticisme contemporain. Essayez de vous rendre compte de cette situation des esprits livrés à l'empire d'une telle doctrine, rien ne la peint mieux que cette surface de l'Océan toujours différente d'elle-même, reflétant tour à tour les

formes des nuages et des clartés du soleil, les spectacles radieux du jour et les spectacles mystérieux de la nuit : philosophie ondoyante, mélange d'ombres et de lumière, dont le dogme le plus fixe est l'absence de toute fixité ; et dont la physionomie toujours mobile, ne laisse au regard, qui la veut saisir, d'autre prise que celle de son insaisissable mobilité.

La raison dernière de ces changements de surface, c'est toujours la même chose, la négation de l'absolu qui est au fond. C'est de là qu'il faut la regarder, pour entendre la manière ingénieuse dont elle explique le mouvement de l'esprit humain et l'histoire de la pensée. Pour elle ce qui est réel, ce qui existe dans le domaine de la pensée, ce ne sont pas des principes fixes, des vérités immuables, qui s'imposent aux intelligences avec l'empire de l'absolu ; ce qui existe, ce qui est réel, ce ne sont que des états successifs d'opinion ; et ces états d'opinion ne sont eux-mêmes que le résultat fatal de la condition perpétuellement changeante de l'humanité. L'humanité, dit elle, est la mobilité en essence ; la série de ses changements est indéfinie. Cette mo-

bilité indéfinie d'états dans la nature humaine détermine une mobilité pareille dans les sensations, les sentiments, les convictions ; elle donne naissance aux dogmes, aux doctrines et aux croyances perpétuellement renouvelées comme cette substance même dont elles ne sont que des accidents. Il résulte de ce principe que les doctrines, les systèmes et les opinions ne peuvent se mesurer sur l'essence et sur la nature des choses ; car l'essence et la nature des choses ne sont que des mots ; ou si ce sont des réalités, notre esprit ne les peut atteindre, ce qui revient pour nous absolument au même. Les opinions, les doctrines, les philosophies et les dogmes, n'ont d'autre critérium que *l'état subjectif* des hommes, des peuples et des siècles qui les adoptent. Donc, au lieu d'être jugés au point de vue de l'absolu qui demeure aujourd'hui ce qu'il était hier, et qui sera demain ce qu'il est aujourd'hui, il faut les juger au point de vue de l'heure qui sonne et de l'événement qui passe ; attendu que la vérité n'exprime que l'état d'esprit de celui qui l'énonce, non une loi immuable dont elle est la formule.

Vous voyez dès lors ce qui dans l'histoire de l'esprit humain doit désormais vous attacher et vous intéresser. Ce qui est pour vous intéressant dans l'étude des systèmes, ce n'est nullement la vérité en elle-même, mais uniquement la recherche, c'est-à-dire l'effort de l'intelligence essayant de la saisir. Car, si vous en croyez les nouveaux théoriciens de la raison, ce qui est vrai dans un système, dans une philosophie, dans un dogme, ce n'est pas sa vérité immuable et permanente ; c'est son rapport transitoire avec tel état et avec telle phase de l'humanité. Ce qui est vrai, et ce qui intéresse réellement la recherche philosophique et scientifique, c'est que l'esprit humain, à telle époque et en telle société, à tel point de l'espace et de la durée, s'est mis en rapport avec tel ordre d'idées, s'est passionné pour ce symbole ou cet autre symbole, s'est rallié à cette doctrine ou à cette autre doctrine ; en un mot, ce qui intéresse ici le régard de l'observateur ou du contemplateur philosophique, c'est le spectacle de *l'évolution intellectuelle;* c'est l'esprit humain sortant d'une phase philosophique

ou religieuse pour entrer dans une autre ; l'esprit humain prenant cette forme idéale, puis cette autre, et puis cette autre. Ce qui demeure comme vérité incontestable, c'est le fait de telle évolution ; et dans la constatation de ce fait gît tout l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la philosophie. Envisagée à ce point de vue nouveau, la philosophie la plus contradictoire et la plus folle, est une grande philosophie, si elle marque une grande transformation ou une grande secousse de l'esprit humain. Aberration, qu'importe! c'est un grand fait philosophique. La vraie philosophie n'est que son histoire ; ce n'est pas la découverte ou la démonstration des vérités, c'est la succession des systèmes et l'évolution des esprits qui constitue la philosophie.

Ainsi se résume et se formule notre scepticisme contemporain, et très-spécialement notre scepticisme français, triste contrefaçon du scepticisme d'outre-Rhin. Et certes, vous en conviendrez, Messieurs, quand le scepticisme en est arrivé là, il touche au bord de l'abîme où la raison prend le vertige. Le bon sens étonné, voyant passer devant lui comme des

fantômes dans l'ombre, l'être et le néant, le vrai et le faux, le bien et le mal, le laid et le beau, en un mot toutes les formes et toutes les évolutions de la pensée sans principe et sans point d'appui, se demande s'il n'est pas livré à la possession de quelque démon railleur qui l'emporte en ricanant dans ces royaumes vides dont nous parlions tout à l'heure, où les regards perpétuellement trompés ne saisissent que des images qui flottent et des spectres qui fuient dans des ombres indistinctes.

Ce scepticisme le plus radical, le plus universel, le plus hardi, et le plus dogmatique que l'on ait jamais vu, est, au point de vue où nous sommes, la plus triste vision qui puisse passer sous nos yeux. Mais, je l'avoue, il y a pour moi quelque chose de plus triste encore que le fait de ce scepticisme lui-même, c'est le triomphe qu'il essaye de se faire au sein du vide qu'il creuse, et sur les ruines qu'il accumule ; c'est de le voir se draper, comme dans une pourpre, dans ces haillons de l'indigence ; c'est surtout de l'entendre nous vanter comme le progrès intellectuel lui-même cette misère des intelligences. A le voir et à l'en-

tendre, vous croiriez un triomphateur étalant ses trophées, et proclamant ses victoires. Ecoutez en effet, comme il chante dans ses enthousiasmes délirants le triomphe du relatif et la mort de l'absolu :

« Il n'y a que des relations et des vérités relatives. Cette découverte du caractère relatif de toute vérité est le fait capital de la pensée moderne : il n'est pas d'idée dont la portée soit plus étendue, dont l'action soit plus irrésistible, et dont les conséquences soient plus radicales. Non, non, il n'y a plus d'absolu : l'absolu est mort; qui le ressuscitera? »

Oui, voilà ce que nous avons entendu chanter sur ce prétendu sépulcre où nos sceptiques se vantent d'avoir enseveli l'absolu dans une mort sans résurrection! Fiers disciples du néant, ah! c'est trop vanter la misère et triompher dans la ruine! Il fallait plutôt vous écrier : La philosophie est morte, qui la ressuscitera? qui la fera sortir avec l'absolu de ces abîmes sans fond où vont s'engloutir toutes les convictions et toutes les certitudes? Dites, où la science posera-t-elle désormais

un pied ferme et sûr, pour marcher de certitude en certitude à la conquête de la vérité, alors que ces ruines de l'absolu couvrent tout et s'étendent partout? alors, qu'à la lettre, c'est le scepticisme qui le proclame, « rien n'existe en soi, », alors que l'existence n'est plus partout et en tout qu'un *perpétuel devenir?* » alors « que le vrai, le beau, et le juste *ne sont* plus, mais *se font* perpétuellement? » alors qu'au lieu de demeurer fermes et stables devant la pensée comme des objectivités permanentes, ils sont toujours en train de se constituer, et ne sont autre chose que l'esprit humain lui-même, qui, en se déployant pour les saisir, se retrouve et se reconnaît lui-même, lui, essentiellement mobile et perpétuellement changeant? que dis-je? alors que les faits, oui les faits eux-mêmes ne sont plus que des apparences ou des réalités fugitives, qui se produisent « pour être niées aussi bien qu'affirmées? »

Je le demande, Messieurs, dans cette absence totale de principes certains, au milieu de ces ruines de l'absolu jonchant le domaine bouleversé de la vérité, comme des continents

déchirés par des cataclysmes, comment une philosophie prendra-t-elle pied? Comment sur cette terre, ou plutôt sur ce sable qui partout s'enfonce et se dérobe, établirez-vous cette ferme base capable de porter tout l'édifice du progrès? Et pourtant, vous osez bien le proclamer, c'est sur ces ruines même, c'est sur le vide laissé dans nos intelligences par ce déracinement à fond de tous les principes, c'est, en un mot, sur ce prétendu principe en vertu duquel « une chose n'est jamais plus vraie que son contraire, » que vous voulez poser le piédestal qui doit porter la grande statue du Dieu de l'avenir, le Progrès! Notre scepticisme qui a l'orgueil d'affirmation des dogmatismes les plus absolus, n'hésite pas une minute; il le dit et le redit sous toutes les formules; le progrès des intelligences c'est ce scepticisme lui-même. Cette identification du vrai et du faux, cette conciliation du bien et du mal, cet embrassement du beau et du laid, cette confusion métaphysique du néant et de l'être, par un énorme renversement de langage, nos grands sceptiques nomment cela d'un nom superbe, la *synthèse*, la grande synthèse, l'har-

monieuse synthèse, l'admirable synthèse !... Oui, la synthèse nouvelle où le vrai et le faux, le bien et le mal, l'être et le néant se rencontrent au sein d'une harmonie qu'on ne connaissait pas, et que l'intelligence humaine n'avait jamais entendue : voilà ce qu'on veut imposer à notre temps comme la loi du progrès et le mot de l'avenir. Oui ce principe nouveau, en vertu duquel « une chose n'est jamais plus vraie que son contraire, » voilà ce qu'on nous vante comme « la plus glorieuse invention du génie de notre siècle. » Oui, s'écrie ce scepticisme s'exaltant lui-même dans le vide qu'il fait autour de lui : « cette grande pensée vivante et éternelle suffit à la gloire du philosophe qui l'a donnée au monde ; elle suffit à la gloire du pays et du siècle qui l'ont vue naître. »

Quelle gloire, grand Dieu ! la gloire d'abaisser les frontières éternelles qui séparent dans toute intelligence et toute raison, la vérité de l'erreur, le bien du mal, et la beauté de la laideur ; la gloire de ne tenir à rien et de douter de tout ; la gloire de déraciner systématiquement tous les vieux fondements qui

portent depuis six mille ans le monde des esprits ; la gloire de jeter sur la vague mobile de l'opinion l'esprit humain flottant, incertain, seul, sans gouvernail et sans étoile, emporté au hasard de tous les souffles qui se lèvent, marchant de tempête en tempête, et comme le nautonier qui a perdu sa boussole et sa route, passant du jour à la nuit et de la nuit au jour, sans voir jamais se lever le rivage et s'ouvrir le port qui promet après les longues agitations de l'erreur le repos dans la vérité ; la gloire, enfin, en supprimant l'absolu, de détruire avec lui, toutes les bases de la science ; de réduire à un formalisme vide, et à un nominalisme vain tout ce qui a fait jusqu'ici les convictions du genre humain et l'honneur de la science ; que dis-je ? la gloire de nier jusqu'à la raison elle-même, de la réduire à une sorte de nihilisme intellectuel, et d'en faire, ce que notre premier pasteur nommait bien, une sorte de *caput mortuum*, le néant de la science, la décadence intellectuelle au dernier terme où elle puisse arriver !...

C'est ce que nous allons faire voir plus clairement, en vous montrant comment cette phi-

losophie dévorante porte le ravage dans toutes les sphères de la science, et conduit finalement de destruction en destruction au nihilisme le plus absolu.

II

Ici, mon travail est simple et facile, mais profondément significatif ; il se réduit à récapituler les destructions et à compter les ruines. Ces destructions et ces ruines que nous avons vues accumulées sur notre route par toutes les grandes négations, il nous reste à vous montrer comment elles trouvent leur consommation dans ce scepticisme ravageur qui est lui-même le produit monstrueux de toutes ses négations.

— Le néant et l'être, le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid sont identiques. L'absolu n'existe pas, et il n'y a que le relatif. Une chose n'est jamais plus vraie que son contraire. Le vrai, le beau, le bien ne sont pas, ils se font. Rien n'est, tout devient. —

Telles sont les formules qui résument le scepticisme nouveau. Or ces formules une fois admises, il est manifeste que plus aucune science ne se soutient; et nous assistons au plus vaste écroulement scientifique qu'il soit possible d'imaginer : écroulement logique et fatal où plus rien ne demeure qu'en s'appuyant sur une conséquence.

Au point où nous sommes arrivés, je ne demanderai pas ce que devient la science du surnaturel, la science théologique proprement dite. Ce qui tombe en effet tout d'abord au souffle de ce scepticisme plus dévastateur que le souffle de toutes les tempêtes, c'est ce qui est en haut, c'est le sommet de l'édifice ; c'est cette couronne qu'a portée le génie du christianisme tout éclatante de cette lumière divine qui n'a son foyer dans aucun soleil de la création. Pour le scepticisme dont nous avons redit le prodigieux *credo,* il n'y a pas de surnaturel, il ne peut pas y en avoir : ou si le surnaturel existe, il se dérobe au regard de l'intelligence; et la science n'a que ce mot à lui dire : Je ne vous connais pas. Ou plutôt pour le philosophe qui a pris au sérieux le

dogme fondamental du scepticisme, le naturel et le surnaturel sont identiques. Il n'y a pas une religion qui est la religion vraie, la seule vraie : il y a des religions ; et toutes ces religions sont identiques, elles sont toutes vraies ; car elles sont toutes engendrées par l'esprit humain qui les produit, comme l'arbre produit la branche et la branche son feuillage. Et dès lors, il n'y a pas une théologie ; il n'y a que des théologies ; et ces théologies ; sont toutes vraies et en même temps toutes fausses ; et une théologie, comme la religion qu'elle exprime, n'est jamais plus vraie que la théologie la plus diamétralement opposée.

Avec la théologie, la métaphysique et l'ontologie s'écroulent dans une même ruine. En effet, avec les formules proclamées tout à l'heure, pourquoi une métaphysique? Non, dans cet empire exclusif du relatif et du contingent devenu le seul objet de l'humaine pensée la métaphysique n'existe plus ; et à la place de cette science sublime de l'intelligible pur, je ne vois plus que des fantaisies philosophiques, promenant leurs caprices changeants à travers le monde des phénomènes

qui passent. La métaphysique est la science des rapports nécessaires ; et pourquoi des rapports nécessaires, entre des choses qui au lieu d'être *deviennent*, et au lieu de subsister *passent ?* La métaphysique est la science de la substance des choses, de leur nature, de leur essence. Mais, dit le scepticisme, il n'y a pas de substance des choses, il n'y a que des phénomènes ; il n'y a pas de nature des choses, il n'y a que des états qui se produisent ; il n'y a pas d'essence des choses, il n'y a que des catégories de l'âme et des transformations de la pensée se connaissant elle-même. La métaphysique est la science de la causalité ; et j'entends le scepticisme le plus audacieux que l'on ait jamais vu, nous dire et nous redire qu'il n'y a ni causalité, ni cause, mais des faits gouvernés par d'autres faits.

Ainsi cette science qui a toujours fait et fera toujours le charme des intelligences nées supérieures, cette noble science s'évanouit et disparaît dans ce pêle-mêle philosophique où le visible se confond avec l'invisible, l'immuable avec le contingent, l'absolu avec le relatif, la substance avec le phénomène, la cause avec

l'effet, l'être avec le non-être. Jusqu'où cette chute de la métaphysique blesse toutes les autres sciences, personne ne le comprendra et ne le dira jamais assez. Car, remarquez-le bien, Messieurs, cette science aujourd'hui dédaignée par une vulgarité diserte et des médiocrités loquaces, cette science reléguée par l'impuissance et l'orgueil dans la région de l'imaginaire et de l'inutile, elle tient tellement à toutes choses par leurs racines les plus profondes, que l'on ne peut essayer de la déraciner sans ébranler et déraciner plus ou moins toutes choses avec elle. La métaphysique a des contacts profonds et des rencontres mystérieuses, avec tout ce qui fait l'objet de notre activité intellectuelle ; et la cosmologie, et la physiologie, et la critique, et la logique, et la morale, et la science sociale, tout, et jusqu'à l'esthétique elle-même ont avec elle d'inévitables rapports ; et la ruine de la métaphysique jette toutes ces sciences déconcertées dans une confusion dont elles ne peuvent plus sortir.

Ce que deviennent ces sciences sous le coup de la négation contemporaine, déjà nous l'avons dit en vous parlant de l'athéisme et du

matérialisme scientifique. Mais l'athéisme les laissât-il subsister, le scepticisme seul les blesserait à mort.

La cosmologie ! mais à quoi peut-elle se prendre, je vous en prie, dans cet incompréhensible mouvement des choses, sans commencement et sans fin, sans cause et sans destinée ? Quoi ! un néant qui par lui-même s'émeut et devient l'être, grandit et se développe, se fait et devient, et arrive jusqu'à l'homme, sous l'empire inexpliqué et inexplicable d'une force aveugle et fatale ; un néant qui par lui-même traverse, durant des milliards de siècles, toutes les couches superposées de la réalité, monte seul, sans cause créatrice et motrice, jusqu'à la gloire de la pensée, et dans la continuité de son perpétuel *devenir* devient l'être à la plus haute puissance !... Quoi ! voilà la science du monde, la cosmologie, un immense effet sans cause, ayant le néant à un bout et l'infini à l'autre bout, et tout entière portant sur ces paradoxes illustres : l'identité de l'être et du néant, et le devenir universel ! Et voilà ce que vous ne craignez pas de nommer une genèse des choses racontée par la science ! Ah ! dites

plutôt l'histoire d'un rêve racontée par la folie !

Et ce monde qu'étudie la science physiologique, que devient-il, lui aussi, ce monde des vivants, sous l'empire du perpétuel devenir ? Mais vous le voyez bien : le perpétuel devenir appliqué au monde des vivants, c'est tout ce que repousse la vraie science physiologique ; c'est la perpétuelle fécondité de la matière créatrice ; c'est la fatalité des générations spontanées ; c'est la suppression de ces lois inflexibles qui font couler parallèlement dans leur lit ouvert par le créateur, toutes les fleuves de la vie ; c'est la destruction de cette immutabilité des espèces qui seule maintient l'harmonie du monde des vivants : c'est enfin la suppression absolue de la finalité, cette grande lumière qui éclaire seule tous les mystères de l'organisme végétal, animal, humain, et seule donne un sens à la nature, un point d'appui au génie qui cherche, et un point de départ à la science qui veut marcher.

Et votre critique si ingénieuse de la vie et de l'histoire de l'humanité, que peut-elle devenir, sous cette loi du scepticisme, qui condamne comme une hérésie scientifique la distinction

absolue du vrai et du faux, du beau et du laid, du bien et du mal? Si l'identité des contraires est le dogme souverain, sur quoi, je vous prie, établirez-vous ces séparations, ces distinctions, est ces catégories de vérité et de mensonge, de vertu et de vice, qui sont de l'essence de la critique? Si dans l'homme et dans l'humanité, le vrai et le faux, le bien et le mal sont identiques, quelle distinction sérieuse en pouvez-vous et en prétendez-vous faire? Et si vous ne distinguez pas, si vous ne séparez pas, si vous ne discernez pas enfin, que nous parlez-vous sans cesse de critique? de critique des langages, de critique des religions, de critique des origines, de critique ethnographique, de critique historique? Ah! quand je proclame entre les choses et les choses une distinction radicale; quand je reconnais dans l'empire des connaissances humaines les éternelles frontières qui séparent le vrai du faux et le bien du mal; alors je comprends qu'il y ait une critique, c'est-à-dire, une science du discernement : mais ces frontières abattues, tout se confond; il n'y a plus de base

à la distinction, et la critique s'évanouit.

Et l'esthétique, cette science trop mystérieuse, qui n'a pas encore dégagé des nuages ces formules lumineuses capables de verser sur les esprits des flots de lumière, l'esthétique, que devient-elle aux yeux de ce scepticisme qui étend sur la laideur et la beauté son indifférentisme transcendantal? S'il n'y a plus de règles pour juger le beau; si les lignes qui séparent et distinguent la physionomie de la laideur de la physionomie de la beauté, s'effacent et disparaissent dans l'identité ou la synthèse qui absorbe l'une et l'autre, je le demande, qu'est-ce que l'esthétique ? Sur quelle base vous appuyez-vous pour déclarer que cette chose est belle et que cette autre est laide? Si votre esthétique, comme vous l'avouez, n'a pas de principes, dans le vieux sens du mot; si votre esthétique *croit* tout, *aime* tout, et *supporte* tout ; si là encore, il n'y a ni règles à suivre, ni frontières à respecter, ni séparation à faire, alors à quoi bon ces beaux livres et ces discours retentissants, pour nous apprendre que vous n'avez rien à nous ap-

prendre ; et pour nous annoncer cette prodigieuse découverte, que tout est beau et tout est laid, selon la disposition du spectateur, et le point de vue d'où il regarde ?

Et puisque nous parlons surtout ici à ceux qui se donnent comme les représentants de la science, est-ce que je ne pourrais pas aussi, avec quelque raison, demander à ce scepticisme à outrance, ce qu'il prétend faire de ces sciences que notre siècle vante comme ses gloires les plus légitimes, de la physique, de l'astronomie, de la géométrie, de l'algèbre, de toutes ces sciences en un mot qui portent le plus loin le culte de l'exactitude et de la rigueur scientifique ? Avec l'identité du vrai et du faux, avec la formule du perpétuel devenir appliqué à tout, qu'advient-il de ces sciences ? Qu'advient-il surtout des axiomes qui portent toute la science ? Connaissez-vous en géométrie un axiome *qui devient*, et qui est en voie de *se faire ?* Si l'axiome se fait et devient, comment toute la science qui sort de l'axiome ou s'appuie sur l'axiome peut-elle être une science faite et fixée à jamais ? Et ces formules astronomiques qui précisent les lois des mouve-

ments des corps et les évolutions des astres, ces formules sont-elles, oui ou non, plus vraies que les formules contraires ou opposées? Si elles ne sont pas plus vraies, que peut-on en conclure? Si elles sont plus vraies et même les seules vraies, alors que devient votre principe? Si ces vérités sont fixes, comment *deviennent-elles?* Si elles *deviennent,* comment sont-elles fixes?

Voyez-vous, Messieurs, comme partout dans la marche du scepticisme contemporain parcourant de sphère en sphère le vaste domaine de la science, les écroulements entraînent les écroulements, et les ruines succèdent aux ruines? Il fallait au moins jeter sur ces horizons un rapide regard; et vous voudrez bien entendre que ce n'est ici qu'une revue à distance. C'est assez pour montrer les grandes lignes qui se découvrent de loin et s'accusent à tous les yeux.

Mais avant de finir, j'éprouve le besoin de fixer un regard un peu plus long et un peu plus profond sur trois mondes de vérités, qui tiennent plus directement à la conservation de l'humanité et au vrai progrès de notre race.

Et d'abord, ce qui est ici avant tout menacé de périr, c'est l'ordre sur lequel reposent la conservation et l'intégrité de la raison elle-même, l'ordre *logique*.

Certes, Messieurs, si une chose jusqu'ici, à travers toutes les phases et toutes les évolutions de la pensée humaine, est demeurée fixe et inaccessible à l'empire du changement, c'est sans contredit la logique. Formulée par Aristote, elle n'a pas dévié d'une ligne, ni fléchi un seul jour ; et pour mon compte, je remercie ce grand homme d'avoir si résolument et si fermement fixé dans des formules demeurées célèbres la législation de l'esprit humain. Oui, moi chrétien, je remercie Aristote, c'est-à-dire, un païen, de nous avoir légué cet instrument viril de la vérité. La logique a passé immuable et identique à elle-même à travers les ruines de mille systèmes ; et aujourd'hui encore, elle est là debout sur les catacombes où dorment les philosophies mortes ; elle est vivante toujours, vivante de la vie de l'esprit humain. Armée de son arme invincible, le syllogisme séculaire toujours vieux et toujours jeune, elle demeure l'irréconciliable ennemie de toute

grande erreur qui veut se faire sur notre esprit un empire usurpé. Les novateurs de ce temps, comme les novateurs de tous les temps, en ont une frayeur qu'ils ne savent pas dissimuler. La phrase ronde et sonore a toute leur sympathie; elle charme leurs oreilles sans frapper leurs erreurs. La logique inflexible et ferme a toute leur colère parce qu'elle déjoue leurs manœuvres et démonte leurs batteries. La logique les irrite, parce que la logique les gêne; sa vieille armure est leur terreur. Pour échapper à ses coups, ils prétendent la désarmer. Pour se dérober à son empire, ils proclament qu'ils l'ont destituée; et ils essayent d'inaugurer le règne fantastique et bizarre des *logiques nouvelles*.

J'entends en effet, avec une surprise dont je ne reviens pas, j'entends des hommes réputés graves et sincères, nous répéter sans rire, qu'il faut distinguer entre la logique de l'*intelligence* et la logique de la *raison;* absolument comme si la raison et l'intelligence étaient des antipodes qui marchent à contrepieds, et se gouvernent par des lois essentiellement opposées. « Ce que l'entendement, ou

l'ancienne logique, disent-ils, regarde comme absurde et contradictoire, c'est précisément ce que la raison ou la logique nouvelle proclame comme absolument vrai. » O logiciens, ainsi vous le pensez, la logique pour naître vous attendait; et c'est au dix-neuvième siècle de notre ère chrétienne, que vous avez découvert la logique de la raison, le jour où vous avez découvert le grand principe de l'identité ! Oh ! non, mille fois non, la logique de la raison votre principe d'identité ne la constitue pas, il la détruit; et voici l'un des glorieux exploits de votre scepticisme nouveau : bouleverser la logique, et avec les bases de la logique, déraciner les premiers fondements de la raison elle-même.

Comment, en effet, avec les principes de ce scepticisme dont l'essence est de nier tous les principes, comment trouver encore une assise à la raison et un point de départ au raisonnement? Quoi ! c'est vous qui nous apprenez « qu'une vérité pour rester vraie doit être « perpétuellement renouvelée et complétée par « ses contraires; que si vous la fixez elle vous échappe, et que vous ne tenez plus qu'un men-

songe? « Quoi! c'est vous qui nous enseignez, « que le vrai et le bien ne sont pas, mais « qu'ils *se font?* » Ce principe éternel qui a servi de base, depuis qu'il y a des hommes, à quiconque a voulu construire un raisonnement : *La même chose ne peut être et en même temps ne pas être*, ce principe constitutif de toute raison, vous le reléguez dans ce que vous nommez la vieille logique, la logique de l'entendement, pour fonder votre nouvelle logique, la logique de la raison appuyée sur le principe d'identité !

Et vous ne voyez pas que ce principe d'identité, au lieu de fonder une logique de la raison, renverse à la fois et toute la logique et toute la raison? Vous ne voyez pas que votre négation de l'absolu et votre universel *devenir* ne laissent plus subsister un seul point fixe où la logique puisse appuyer la base d'un seul raisonnement? Vous ne voyez pas enfin que la logique, si elle est quelque chose, suppose des propositions absolument vraies, partout et toujours vraies? Si les prémisses sont instables et se dérobent, si les principes *se font* et ne *sont* pas éternelle-

ment, comment une conclusion certaine en sortira-t-elle? Et s'il n'y a pas de conclusions certaines, filles de principes immuables, comment le raisonnement subsiste-t-il? Et qu'est-ce désormais que la logique, cette forte et vigoureuse discipline de la raison, si ce n'est un jeu de l'imagination, un formalisme puéril, un charlatanisme philosophique, un art de tromper avec habileté, à l'usage de tous les sophistes nouveaux, montant, comme ces jongleurs de la sophistique ancienne, sur tous les tréteaux de la litterature vénale, pour vendre sur tous les sujets, avec la même assurance et la même conviction, le pour et le contre, le oui et le non, l'affirmation et la négation?

Sachez-le bien, Messieurs, nous en sommes arrivés là. Oui, ce qui est menacé de périr au milieu de nous, dans cette Athènes nouvelle de la science et de la littérature sceptique, c'est la logique, c'est la base même de tout raisonnement et de toute raison. Si ce scepticisme qui ronge tous les éléments de la certitude et de la raison venait à prévaloir sur les intelligences, il n'y aurait plus de raison-

nement vrai en soi ; il n'y aurait plus que des catégories subjectives, des formes de l'esprit humain, idoles stériles que chacun adorerait, en s'adorant lui-même dans le sanctuaire de sa pensée. Il n'y aurait plus de logique, de logique fixe, de logique convaincante et, si je le puis dire, contraignante ; il n'y aurait plus que *des logiques ;* des logiques amusantes, laissant à chacun et à tous, dans leurs fantaisies capricieuses, la liberté indéfinie de ne rien croire et de tout nier. Voilà où nous emporte ce souffle de sceptisme qui passe au milieu de nous. Il nous emporte à la destruction de la logique et de la raison, c'est-à-dire à la ruine du monde intellectuel : si bien que nous, soldats mis au service de la foi, qui ne devrions songer qu'à la défendre contre les attaques du rationalisme, force nous est de nous porter à la défense de la raison elle-même.

Mais cette ruine en appelle une autre, dont le contre-coup nous émeut davantage, c'est la ruine de l'ordre moral par la destruction de la science qui le supporte tout entier.

Ici se présente la science éminemment

conservatrice, alors qu'elle s'appuie sur ses vrais fondements, la science du bien et du mal; la science des mœurs; celle qui porte dans son sein l'énigme du progrès et le secret de notre avenir. Telles le présent aura fait nos mœurs, tel nos mœurs feront notre avenir. J'ai insisté longtemps, il peut vous en souvenir, sur le rôle souverain de notre progrès moral dans l'œuvre de notre progrès total. Et bien, voici de nouveau posée par le scepticisme toute cette grande question du progrès moral. Et je ne crains pas de l'affirmer : la question telle que la pose au milieu de nous le scepticisme, c'est tout ensemble la destruction de la science et de la vie morale. Déjà nous avons vu la science morale périr sous le coup de ce matérialisme mécanique qui supprime toute morale en supprimant toute liberté. Cette ruine, à défaut d'autre cause, le scepticisme seul suffirait à la consommer.

Pour vouloir le bien, il faut savoir le vrai. Dès lors, que doit-il arriver, dans une humanité qui fait profession de ne pas *savoir?* Quel sera pour la moralité des nations le fruit de ce scepticisme universel, qui se balance avec une

indifférence molle et une tolérance lâche sur les abîmes du vrai et sur les abîmes du faux, sans même croire à la nécessité scientifique et morale de distinguer les uns des autres? Si vous ne savez ce qui est vrai, comment saurez-vous ce qui est bon? Comment surtout aurez-vous la puissance de repousser le mal et de choisir le bien? Si « aucune assertion n'est « jamais plus vraie que l'assertion opposée, » n'est-ce pas une conséquence invincible, et qui tôt ou tard doit éclater dans le grand jour de la vie populaire, qu'une action, quelle qu'elle soit, n'est pas meilleure que l'action contraire, et qu'un attentat, si monstrueux qu'on l'imagine, n'est pas pire que la tentative la plus opposée?...

Ah! Messieurs, c'est ici qu'on commence à sentir avec une frayeur secrète, tout ce que renferme de menaçant et de moralement redoutable, dans les replis de sa pensée intime, ce scepticisme en apparence si bienveillant et si inoffensif. Il faut citer encore : « La vertu « moderne, dites-vous, se résume dans la « tolérance universelle. Nous approuvons « tout, parce que nous comprenons tout. »

O vertu moderne, que je crains pour l'humanité ton règne redoutable ! Mais songez-y donc, Messieurs, il ne s'agit plus ici seulement de l'identité abstraite de l'être et du non-être. A la rigueur cette formule vide aurait pu passer sans grand péril sur la tête des peuples. Ah ! voici bien autre chose : le dogme affreux de l'identité du bien et du mal se dresse devant nous comme une vision sinistre. Cette fois il s'agit de savoir si la scélératesse est identique à la sainteté, si le scélérat et le saint diffèrent entre eux autrement que par l'échafaud que l'on dresse au premier, et par l'autel que l'on élève au second ; il s'agit de savoir si cette parole célèbre *nihil nefas ducere*, doit devenir la loi suprême du monde soumis à l'empire du scepticisme universel. Osez le dire enfin, est-ce là l'idéal tant vanté de la vertu moderne, le scélérat identique au saint ? Robespierre et saint Vincent de Paul ne différeront-ils plus pour la postérité, que par le point de vue où ils se sont placés ? Et *Bélial* désormais sera-t-il réellement identique à *Jésus ?* Est-ce là ce régime de tolérance universelle proclamée par votre scepticisme

comme le progrès du monde nouveau ? Ah ! cette doctrine, au service de toutes les perversités, elle est bien vieille déjà ; elle a fait en tout temps les scélérats illustres qui ont effrayé le monde par les monstruosités du mal. C'est l'extinction de la conscience humaine ; c'est l'indifférentisme moral à la plus haute puissance, mettant le vice en équation exacte avec la vertu, et par là donnant à tous les crimes la consécration de la science !

Je le sais, vous espérez que cette doctrine ne dépassera pas le seuil des écoles où elle retentit, et les murailles des académies où elle aspire à se couronner de ses propres mains ; et vous qui faites ces étranges découvertes, vous voulez bien convenir qu'un tel symbole de moralité ne doit être formulé que devant l'élite de l'humanité. Mais c'est en vain que vous prétendriez fermer à cette doctrine redoutable le foyer et l'âme du peuple, après lui avoir ouvert le temple de vos sciences et les sanctuaires de vos lettres : bon gré mal gré, le symbole passera de l'école au forum, et de l'intelligence des philosophes dans l'âme des multitudes.

Ah ! cette doctrine qui détruit l'absolu en morale, comme elle le détruit en métaphysique ; cette doctrine qui proclame audacieusement l'identité du bien et du mal, comme elle proclame l'identité du vrai et du faux, cette doctrine, osez l'appliquer à la pratique générale de la vie ; osez en faire l'axiome principe et régulateur de l'action humaine ; oui, osez-le ; et vous verrez. Voulez-vous savoir ce que vous nous créerez partout ? Ah ! je vais vous le dire ; car l'heure n'est-elle pas venue de tout dire ? Vous créerez dans le commerce des mœurs de larrons, dans les affaires des mœurs de roués, dans les cités des mœurs de Sodome, et partout, quand les passions l'exigeront, des mœurs d'assassins !...

Ainsi ce scepticisme qui ébranle toute logique, ébranle toute morale ; il est la mort de la vertu, comme il est la mort de la logique. Dès lors vous pouvez bien entendre ce qu'il doit être pour la science sociale et pour la société.

Si j'avais à considérer le scepticisme dans tous ses rapports avec la société, je pourrais vous le montrer comme le symptôme infaillible de l'avénement du despotisme.

Un homme éminent que j'aperçois au milieu de vous, l'écrivait naguère dans un livre récent : « L'incrédulité est la grande route du « despotisme. Pour résister à quelqu'un il « faut croire à quelque chose. » Ah ! cet homme a cent fois raison : oui, pour résister à quelqu'un il faut croire à quelque chose : j'entends parler de cette résistance royale qui arrête à la frontière du droit l'envahissement de la force, disant au despotisme qui veut franchir les limites de la justice : Vous n'irez pas plus loin. Pour opposer cette résistance généreuse et désintéressée, oui en vérité, il faut croire à quelque chose. Or, nos sceptiques ne croient à rien, puisqu'ils doutent de tout ; leur foi religieuse et morale donne la mesure de leur foi politique et sociale. Et n'est-ce pas là précisément la matière gouvernable enviée par tous les despotismes, des hommes sans fierté et sans résistance, parce qu'ils sont sans conviction et sans foi ?

Mais laissons ces considérations pour aller au fond du mal ; il s'agit ici de la science sociale prise dans ses premiers fondements ; avec les principes du scepticisme dont vous avez en-

tendu les formules, il s'agit de savoir où désormais la société pourra trouver ces fermes assises qui permettent à l'édifice social de braver les orages ? Oui, je le demande, en dehors de toute préoccupation de politique humaine, et en me plaçant plus haut que tous les drapeaux qui flottent aujourd'hui à travers le monde moderne sur la tête des peuples vivants, comment avec ces formules antisociales, devenues la règle des nations, la société subsistera-t-elle? Comment, au sein de cette confusion épouvantable de la lumière et des ténèbres, au milieu de cette monstrueuse identité du vrai et du faux, du bien et du mal, les sociétés trouveront-elles le secret d'assurer la paix du présent et de garantir le repos de l'avenir ? Que peuvent être des sociétés appuyées sur la doctrine du perpétuel *devenir*, si ce n'est la perpétuité de l'agitation, la perpétuité de la révolution, et comme conséquence nécessaire, la décadence continue dans une instabilité continue ?

Pourquoi, pensez-vous, les sociétés modernes, malgré leurs prospérités apparentes et leurs brillantes surfaces, ressemblent-elles

toutes, plus ou moins, à des malades pris d'une fièvre pernicieuse qui ne leur laisse pas un jour de vrai repos? Ah! que tous ceux qui sont de leur temps et qui le comprennent me répondent : Pourquoi n'y a-t-il plus dans l'Europe une seule nation qui trouve dans sa paix d'aujourd'hui la garantie efficace de son repos de demain?... Que nous manque-t-il donc, je vous prie? Est-ce la littérature? Est-ce la science? Est-ce l'industrie? Est-ce l'éloquence? Est-ce la richesse? Est-ce l'habileté? Non, mille fois non; nous avons tout cela, et plus que jamais peut-être. Et pourtant vous n'êtes pas tranquilles; je l'affirme devant Dieu et devant vous, non, vous n'êtes pas tranquilles! D'où viennent donc, au sein de nos prospérités publiques, ces frayeurs secrètes que nous portons au dedans de nous, et que je sens dans vos âmes comme je les sens dans la mienne? Ah! c'est que vous et moi nous voyons et nous sentons sous nos pieds un abîme immense, un vide épouvantable; nous voyons l'abîme du scepticisme, et nous sentons ce vide que creuse sous les fondements de la société la destruction des principes, ces

éternels appuis de toutes les sociétés du temps.

Ah! Messieurs, nous appelons avec éclat la réforme sociale. Des hommes éminents ont fait sur ce point des travaux qui marqueront dans l'histoire de la pensée mise au service de la société; ils ont consacré à cette noble et généreuse cause des veilles ardentes, des recherches opiniâtres et de remarquables talents; je les en remercie; et j'éprouve ici le besoin de leur en envoyer, en mon nom et au vôtre, l'expression de notre sincère et unanime reconnaissance. Mais ne l'oublions pas, le secret des vraies réformes sociales n'est pas à la surface des sociétés, il est dans leur fond : il n'est pas dans les expédients, il est dans les principes. Chercher, dans les sphères multiples de la vie sociale, cette réforme ou cette autre, sans songer avant tout à la restauration des principes, ce serait vouloir élever et affermir les murailles ou le dôme de l'édifice, avant d'avoir assuré la stabilité des fondements eux-mêmes. Ah! comprenons-le donc enfin, le mal, j'entends le mal souverain, il n'est ni au milieu ni au sommet de l'édifice, il est à la base.

Ce mal, que nul expédient ne peut guérir radicalement, c'est l'absence et la ruine des principes ; c'est cette aberration désastreuse, dont tous les esprits ne savent pas assez se défendre, aberration énorme qui consiste à prétendre élever des principes nouveaux sur la ruine des principes anciens; comme si les principes étaient une chose d'hier ou une chose d'aujourd'hui, et non pas l'éternel toujours de ce qui veut demeurer et vivre dans le temps. J'entends dire et redire par les voix de ce siècle : Nous proclamons ce principe ou cet autre ; et il se trouve que ces principes ne sont rien moins que des principes : formules vagues et indécises où les passions renferment tout ce qui leur plaît. Quand on veut créer des principes arbitraires, on donne trop à entendre que l'on veut anéantir les principes immuables. Mais on l'essaye en vain : il n'y a pas de principes nouveaux ; il n'y a que des principes anciens. Les principes ne se créent pas, ils sont ; on ne légitime pas leur empire par un suffrage humain ; ils s'imposent eux-mêmes avec un empire absolu, et un droit supérieur à tout droit. Les principes relèvent

ni des peuples ni de ceux qui les gouvernent; ce sont les peuples avec leurs gouvernements qui relèvent de l'éternelle royauté des principes.

Aussi, si vous me demandiez quel est pour tous les temps, et que pourrait être pour notre temps en particulier, le plus grand péril des nations au point de vue de la conservation sociale, je n'hésiterais pas à le proclamer de toute l'ardeur de mon âme et de toute la puissance de ma conviction : ce péril, ce serait l'abandon de la justice, et le mépris des principes immuables dans le gouvernement des sociétés changeantes. Ah! si un jour les principes cessaient tout à fait d'être la base qui porte les sociétés et la règle qui les gouverne; si la justice, l'éternelle et impérissable justice, cessait quelque jour d'être l'étoile de ceux qui sont appelés à conduire sur les flots des événements le vaisseau des États; si l'art de gouverner, au lieu de demeurer ce qu'il doit être toujours, une application perpétuelle et universelle de la loi de justice à la vie des peuples et des individus, en arrivant à n'être plus que ce que des écrivains ne rougissent

pas de l'appeler, un *équilibre d'influence* et *une pondération d'intérêts :* oh ! alors, croyez-le bien, c'en serait fait de la science sociale, et la société entière serait menacée de périr avec elle. Alors les sociétés flottantes et incertaines dans leurs voies, ressembleraient à ces frêles embarcations jetées sous un ciel obscur sur des vagues mobiles, au risque, à chaque vent qui passe, de se briser aux écueils et de sombrer dans l'abîme !

Ah ! c'est pour cela sans doute, que naguère notre suprême Pontife a fait entendre au monde, encore une fois, sa puissante et salutaire parole. C'est pour nous avertir, et peut-être pour nous sauver tout à fait, que Jésus-Christ, du haut de son ciel, a envoyé à son vicaire visible sur la terre la grande pensée de proclamer, dans cette heure obscure et troublée, les éternelles vérités non-seulement de l'ordre surnaturel, mais de l'ordre naturel lui-même. Le Christ lui a dit au cœur : O mon Pontife, tu es la voix du Verbe, parle, parle à la terre. Et planant bien haut au-dessus des régions où s'agitent les intérêts d'un jour, Pie IX a parlé ; il a fait entendre sa grande voix catholique.

Dans ce crépuscule redoutable que traversent aujourd'hui toutes les sociétés de l'Europe et du monde, il a fait briller l'éternelle lumière des immuables principes. Au milieu de la diminution des vérités et de l'affaissement des intelligences qui gagne de plus en plus les générations nouvelles, il a proclamé pour tous et devant tous, la plénitude de la vérité et de la règle des intelligences avec une force indéfectible et une incomparable autorité. Donc, puisque nous sommes catholiques, et que Pie IX est notre père, fils soumis et obéissants, embrassons la parole du Père; elle est la parole de notre salut et de notre progrès; car elle est la parole de la vérité; elle est l'écho toujours vivant et toujours fidèle du Verbe incarné, Jésus-Christ notre Seigneur, qui a dit de lui-même : Je suis la vérité et la vie.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE CONFÉRENCE. Pag.

La Négation naturaliste et le Surnaturel 3

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

La Négation panthéistique ruine de la Métaphysique. 63

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'Athéisme et la Science. 119

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

La Négation naturaliste devant la Psychologie et la Morale 181

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

La Négation positiviste devant la Science. 239

SIXIÈME CONFÉRENCE.

La Négation sceptique destruction de la Science . . 305